

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Visite spatiale

Richard Sapir
Warren Murphy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

56

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Visite spatiale



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

PLON

L'IMPLACABLE

Visite spatiale

VISITE SPATIALE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK' N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY
- 39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
- 40 JEUX DANGEREUX
- 41 TORCHES VIVANTES
- 42 DOUCE ÉNERGIE
- 43 NOIR LINCEUL
- 44 BYE BYE L'ESPION
- 45 SAINTE APOCALYPSE
- 46 BAIN DE SANG
- 47 MENACE COSMIQUE
- 48 PÉTRO-MASSACRE
- 49 PLUS JAMAIS
- 50 TOXICO-JOUVENCE
- 51 FUREUR AVEUGLE
- 52 L'OR DES MAUDITS
- 53 MORTEL SACRILÈGE
- 54 CITIZEN CAME
- 55 ALERTE ROUGE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**VISITE
SPATIALE**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

ENCOUNTER GROUP

Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1984.

© Librairie PLON/GECEP 1987

pour la traduction française

ISBN 2-259-01593-X

Édition originale :

ISBN 0-523 41566-4

PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK

New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Amanda Bull ne croyait pas aux Objets Volants Non Identifiés et n'y pensait jamais. Mais un jour, elle épousa John Schutz, un professeur de sciences de Georgetown, et elle fit le premier pas vers un contact avec une force extraterrestre qui la transformerait en un instrument du destin. Mais elle n'en savait rien.

Si quelqu'un l'avait prise à part et lui avait parlé d'OVNI, Amanda aurait ricané. « Des soucoupes volantes ? Vous rigolez ? Seuls les imbéciles croient à ces conneries. D'ailleurs, je me marie. Les seules soucoupes qui m'intéressent, c'est celles que mon mari va laver. »

Et elle se maria donc. Mais pas avant d'avoir fait part à son père de sa façon de penser. Le vieil Edmond Bull avait entretenu Amanda jusqu'à son trente-troisième anniversaire – la quinzaine précédente – pendant qu'elle participait à d'innombrables conférences sur les droits de la femme, à des rallyes et des manifestations féministes, sans jamais se plaindre quand Amanda refusait d'accepter même un travail à mi-temps pour lui éviter de faire des heures supplémentaires pendant le week-end afin de joindre les deux bouts. Pourtant Amanda Bull accusa son père d'être égoïste, insensible, un sale sexiste et un oppresseur de femmes.

Après avoir écouté bouche bée une heure de violentes invectives, le pauvre Edmond Bull, 68 ans, qui avait élevé tout seul sa fille après que sa femme fut morte en donnant le jour à Amanda, bredouilla :

— Mais... Mais, Mandy, jamais de ma vie je ne t'ai dit un mot plus haut que l'autre. Pourquoi m'accuses-tu de toutes ces choses épouvantables ?

— Pourquoi ? Tu oses demander pourquoi ? glapit Amanda. Je m'en vais te dire pourquoi ! En 1977, je t'ai demandé 210 malheureux dollars et 55 cents pour aller à Kansas City à une manif pour les droits à l'avortement et tu me les as refusés, à moi, ta fille unique !

— Mais, ma chérie, je t'ai dit que nous n'avions pas d'argent. Et tu sais ce que je pense de l'avortement. Ta pauvre mère...

— Il n'y a pas de « pauvre mère », espèce d'hypocrite ! Si tu ne l'avais pas foutue enceinte, égoïstement, ma mère serait encore en vie !

— Mais, Mandy...

— Ça suffit. Il y a des années que j'attends de te dire ton fait. Maintenant que j'ai un mari politiquement conscient, je n'ai plus à supporter ton sale antiféminisme. Et désormais, je ne veux plus te

revoir !

Et sur ce, Amanda Bull, armée du courage de ses convictions et sachant qu'elle n'aurait plus à compter sur son père pour l'entretenir, fit irruption dans l'Église du Moment Suprême et épousa John Schutz, le seul homme qui l'avait jamais comprise, qu'elle avait rencontré à un rallye du MLF deux ans plus tôt.

Pendant toute la cérémonie dans une vieille épicerie réaffectée, le vieil Edmond Bull sanglota désespérément et seule Amanda connaissait la raison de ces larmes, mais elle se dit que son père payait simplement le prix de l'odieux traitement des femmes par ses ancêtres masculins. À vrai dire, ces sanglots lui plaisaient assez. Des hurlements n'auraient pas été mal non plus.

John Schutz et Amanda allèrent en voyage de noces à Los Angeles où une péripatéticienne essaya de racoler John, ce qui poussa les nouveaux mariés à se joindre à une manif pour la défense des droits des prostituées « honteusement exploitées par les hommes qui offrent des sommes énormes pour leurs services et qui les oppressent ensuite parce qu'elles font leur travail ». Et Amanda expliqua à son mari : « Si les hommes proposaient cinquante dollars de l'heure pour le travail de bureau, ces femmes n'auraient pas à faire le trottoir. »

John Schutz reconnut que c'était une cause méritoire, bien qu'il se sentît assez mal à l'aise quand deux des manifestantes lui firent des propositions malhonnêtes et puis lui volèrent son portefeuille quand il refusa. John Schutz était un bon féministe, lui aussi, et il comprit Amanda quand elle refusa de faire l'amour pendant leur nuit de noces parce que la manifestation l'avait épuisée.

Il comprit aussi quand Amanda refusa de porter son alliance parce qu'elle « représentait l'esclavage de la femme », mais exigea que John porte la sienne en signe de soumission.

Mais il renâcla un peu quand elle annonça que, désormais, elle entendait être appelée Amanda Bull-Schutz.

— Je crois que tu as tort, ma chérie, hasarda John.

— Pourquoi ? Et ne m'appelle pas « ma chérie ». C'est dégradant.

— Ce n'est qu'un terme d'affection, Mandy. Mais, vraiment, tu ne trouves pas qu'Amanda Bull-Schutz ça fait un peu... bizarre ?

Amanda réfléchit une seconde.

— Mmmm. Je vois ce que tu veux dire...

Elle arpenta la chambre de motel d'où l'on avait une vue excellente sur quelques dizaines de mètres cubes de smog californien. C'était une grande blonde svelte avec des yeux couleur de chat gris et un teint clair sans défauts. Sa seule tare physique était un long poil poussant à plat sur l'arête de son nez patricien. Le poil l'agaçait, mais elle refusait de l'épiler ou de le faire supprimer par électrolyse parce qu'elle n'entendait pas se soumettre à des canons de beauté féminine inventés

par les hommes. Tout en réfléchissant, elle se frottait le bout du nez.

— Toutes mes amies mariées ajoutent leur nom à celui de leur mari, déclara-t-elle.

— Dans le cas présent, je crois qu'elles comprendraient si tu abandonnais ton nom de jeune fille, répliqua John.

— Ne l'appelle pas mon nom de jeune fille. C'est dégoûtant. C'est mon nom de célibataire. Et il représente mon héritage de femme. Il représente des siècles de femmes qui m'ont précédée.

— Ton nom de jeune... de célibataire n'était pas celui de ta mère. C'est le nom de ton père, lui fit observer John avec raison.

— Tu deviens comme eux, toi aussi ?

Il n'était pas très sûr de l'identité d'eux, mais il savait qu'il ne voulait pas être mis dans le même sac alors il s'inclina :

— Ça ne me gênera pas si tu gardes ton nom de célibataire.

Amanda réfléchit encore, rapidement. Que se passerait-il si elle restait Amanda Bull et puis retrouvait une fille avec qui elle était à l'université ? On s'imaginerait qu'elle n'avait pas été fichue de se trouver un mari !

— Non ! Non ! Ça ne marchera pas. Il faut qu'il y ait le trait d'union. Il faut que ce soit Amanda Bull-Schutz. Il n'y a pas d'autre moyen.

Elle devint donc Amanda Bull-Schutz. Ce n'était pas trop difficile quand ils étaient avec les amies féministes d'Amanda, parce qu'elles souriaient rarement et ne riaient jamais, même entre elles. Mais lorsqu'ils étaient avec les copains de John, le problème se posait. Dans les réunions, Amanda se présentait invariablement d'une voix très forte coupant court à toute critique. La plupart des gens attendaient qu'elle soit hors de portée de voix pour s'esclaffer, mais d'autres lui riaient carrément au nez et à celui de John. Ce qui ne faisait qu'aggraver la colère d'Amanda. Et plus elle était furieuse, plus elle insistait pour se faire accepter comme Amanda Bull-Schutz. Elle prit même l'habitude de présenter son mari sous le nom de John Bull-Schutz.

Bientôt, John perdit ses copains. Il ne lui resta plus que les amies féministes d'Amanda, mais quand l'une d'elles essaya sans succès de le séduire, Amanda lui interdit de participer aux rallyes et le rendit responsable de l'incident.

Trois mois et seize jours après avoir été unis par les liens sacrés du mariage, Amanda Bull-Schutz rentra chez elle et trouva un billet fixé par un bouton sourire magnétique à la porte du réfrigérateur vert pomme :

« Chère Amanda, je n'en peux plus. La maison est à toi. Le compte en banque est à toi. Je ne veux que ma liberté. Mon avocat te fera signe. Je regrette. Ton mari affectueux, John (pas Bull) Schutz. »

Amanda fut atterrée. Et puis sa colère innée refit surface. Elle arpena sa cuisine modèle bien climatisée et arracha ses longs cheveux blonds.

— Le salaud ! J'ai tout donné à cet homme ! Je l'ai soigné, je l'ai dorloté, j'ai eu confiance en lui. Le misérable fumier ! Il n'y a probablement pas de quoi vivre un an dans son ridicule compte en banque !

Et elle ne se trompait pas. Il n'y avait pas davantage dans le compte personnel d'Amanda, celui que son mari avait ouvert pour elle parce qu'elle tenait à garder son indépendance pendant que John travaillait.

Le premier soin d'Amanda fut de se précipiter au Centre de Crise Féminin de Georgetown. Quand la conseillère apprit qu'Amanda n'avait pas été battue ni violée par son mari, elle fut convaincue qu'Amanda mentait.

— Tous les maris battent leur femme, affirma la conseillère qui écoutait des histoires horribles de femmes martyrisées par leur mari, depuis sept ans qu'elle travaillait au Centre, et qui en avait conclu que tous les hommes étaient méprisables et battaient régulièrement leur femme ou leur petite amie tous les vendredis soir.

— Mais John ne me battait pas ! protesta honnêtement Amanda en larmes.

— Vous étiez mariés depuis combien de temps ? demanda la conseillère en feignant de prendre des notes.

— Trois mois environ.

— Dans ce cas, il se peut que votre mari ne se soit pas encore décidé à vous battre. Certains hommes attendent même quelques années avant de commencer. C'est une sorte de jeu, pour eux.

Cela concordait avec l'opinion qu'Amanda avait des hommes, mais n'arrangeait pas sa situation. Et elle ne craignit pas de le dire.

— Dans ce cas, je regrette, mais je ne peux rien pour vous si vous n'avez pas été battue ou violée, répliqua sévèrement la conseillère.

— Mais je veux simplement quelqu'un à qui parler ! gémit Amanda.

— Je regrette.

Amanda alla ensuite chez son père. Elle savait qu'elle n'avait pas les moyens de rembourser l'hypothèque de la maison que lui laissait son mari, alors elle retourna à la maison en se disant que son père la reprendrait tout de suite. « D'ailleurs, il me doit bien ça, pour ce qu'il a fait à maman. »

Malheureusement, Edmond Bull ne devait plus rien à personne, vu qu'il était mort quelques semaines plus tôt. Il avait écrit plusieurs lettres, de l'hôpital où il mourait, mais elle les avait déchirées sans les décacheter.

En arrivant à la maison familiale, elle apprit qu'elle avait été achetée par des inconnus quelques jours plus tôt. Elle se rendit alors chez le notaire de la famille pour réclamer son héritage.

— Votre père avait quelques biens immobiliers modestes et un petit portefeuille d'actions, lui dit l'homme de loi.

— Quand est-ce que je les aurai ?

— Vous ne les aurez pas.

— Quoi ?

— Votre père a laissé son argent, en parties égales, à l'American Légion, à la Majorité Morale, aux Citoyens contre l'Avortement et à la Ligue Athlétique de la Police locale, répliqua le notaire.

— Il ne m'a rien laissé, ce salaud ?

— Eh bien, il vous a laissé ceci.

Le notaire lui tendit une enveloppe contenant un billet d'un dollar tout neuf et un état comptable de toutes les sommes qu'Edmond Bull avait dépensées pour sa fille depuis le lycée, pour la nourrir, l'habiller, lui payer ses études et financer sa révolution personnelle. Le total se montait à 127 365 dollars 12 cents.

— Je réfuterai le testament ! clama Amanda.

— Vous n'avez aucune chance, lui dit le notaire.

— Vous n'êtes qu'un oppresseur de femmes, un plat valet comme mon père !

— Certainement, répondit-il avec un bon sourire.

Amanda était écrasée. En quelques heures, sa vie était sens dessus dessous. Sa foi en les hommes – en un homme au moins – avait été détruite. Et sa foi en les femmes était un peu ébranlée aussi. Après avoir erré dans les rues peuplées d'étudiants de Georgetown, en pleine confusion mentale, elle estima que tout cela résultait du voisinage corrupteur de Washington. Une espèce de conspiration, peut-être. Quelle espèce de complot, ce n'était pas très clair, mais dernièrement même les femmes qu'elle rencontrait ne valaient pas plus cher que les pires des sexistes masculins. Il devait donc y avoir une explication.

Comme l'idée ne lui vint pas que le problème pourrait être autre chose qu'un conflit des hommes contre les femmes, elle décida de partir vers l'ouest et une vie meilleure.

Au moment où Amanda Bull, et plus Bull-Schutz, fourra ses biens les plus précieux dans un sac à dos et partit à la recherche de la vérité et de l'égalité, elle ne croyait toujours pas aux soucoupes volantes, mais elle faisait à son insu son second pas vers des forces dépassant son entendement.

« Peut-être si je devenais lesbienne... », songea Amanda en marchant à reculons le long de la route inter-état 81, le pouce levé. Bientôt, une dame routière offrit de la conduire jusqu'à Little Rock dans l'Arkansas. Elle sauta dans le poids lourd et se mit à raconter ses

malheurs. Quand elles arrivèrent dans l'Arkansas, le lendemain, Amanda se demandait si l'homosexualité ne pourrait pas être sa solution, après tout. Son enthousiasme reçut un rude choc quand la dame routière s'arrêta sur le bas-côté et entreprit de la séduire.

— Ne me touchez pas avec vos sales pattes ! glapit Amanda. Pour qui vous vous prenez, d'abord ?

— Dites donc ! Qu'est-ce que c'était que toutes ces conneries que vous m'avez racontées depuis Memphis ?

— C'était différent. Je ne suis pas encore prête, dit Amanda et elle sauta du camion.

Elle s'enfuit en courant dans la forêt obscure, trop choquée par sa récente aventure pour craindre ce qui risquait de la guetter dans ces bois. Elle avança donc résolument, sa torche électrique chassant les lapins et les hiboux, et les ombres des lapins et des hiboux.

La lune, une lune brillante comme une lointaine pièce d'argent, apparut avant qu'Amanda se rende compte qu'elle était complètement perdue.

— Au diable tous les hommes ! cria-t-elle. Je crois que je ne fais que tout aggraver, plus j'avance.

Mais, n'ayant pas d'autre choix, elle continua d'avancer.

Peu après, sa torche expira. Ce fut alors qu'elle vit la lumière. C'était une espèce de lueur diffuse, à une certaine distance sous les arbres. À ras du sol, elle transformait les chênes en immenses fantômes noirs autour d'un chaudron de sorcière.

Pensant que la lumière était celle d'une maison, Amanda y marcha résolument. Mais avant qu'elle n'arrive au cercle lumineux, une silhouette surgit tout à coup et une vive lumière l'éblouit.

— Halte ! cria une voix. Ami ou crétin ?

— Euh... amie, amie, bredouilla Amanda. Et je suis une fille !

— Ha ! Mauvaise réponse. Vous auriez dû dire CRETIN.

— Mais je ne le suis pas. Et je suis une fille ! répéta Amanda.

— Ça ne fait rien.

La lumière se déplaça, remonta et révéla une figure barbue, joviale, celle d'un gnome avec un passé d'acné.

— Je suis Orville Sale, du CRETIN.

— Crétin ?

— Ouais. Le Centre de Recherche des ExtraTerrestres Imprévus.

— Imprévus ne s'écrit pas avec un N.

— Eh bien, nous avons d'abord trouvé le sigle et puis nous avons eu des problèmes pour trouver les mots qui allaient avec. Quelqu'un a proposé ça. Enfin bref, c'est nous, là dans la clairière. Nous guettons.

— Vous guettez quoi ?

— Les cieux, naturellement, répliqua Orville Sale. Nous faisons ça tous les jeudis soirs.

— Je ne comprends pas, dit Amanda qui ne comprenait pas.

— Alors venez, je vais vous montrer, dit Orville en entraînant Amanda vers la clairière. C'est quoi, votre nom ?

— Amanda Bull-Sch... Amanda Bull.

— Hé, les copains ! Je vous présente Amanda !

Il y avait une dizaine de personnes d'âges divers. Bien qu'il fût une heure du matin, des couvertures étaient étalées par terre, avec des paniers à pique-nique ainsi qu'un tas de projecteurs portatifs braqués vers le ciel. La plupart des gens avaient des jumelles et d'autres se relayaient à l'objectif d'un télescope newtonien de 45 cm, qui aurait fourni une vue exceptionnelle du firmament s'il n'y avait eu l'illumination au sol. Ils interrompirent leurs activités, le temps d'agiter la main à Amanda et Orville. Et puis une petite dispute éclata pour savoir qui était le suivant au télescope.

— Nous espérons une Rencontre rapprochée du Premier type, ce soir, expliqua Orville à Amanda, avec un grand sourire plein de dents.

— Une rencontre rapprochée ? Vous voulez dire comme dans ce film ?

— C'est ça. Une rencontre rapprochée du premier type est une simple détection visuelle. Le deuxième type, c'est un atterrissage et le troisième type – ce qu'il y a de mieux – c'est le contact réel des extraterrestres.

— Nous parlons de soucoupes volantes, c'est ça ?

— Eh bien, dit Orville d'une voix vaguement choquée, nous ne les appelons pas comme ça. Nous préférons les appeler des Objets Volants Non Identifiés, ou OVNI. On en a beaucoup vu dans cette région, depuis quelques jours. C'est pour ça que nous sommes ici.

— Je ne crois pas à ces conneries, déclara Amanda qui avait le chic pour se faire immédiatement des amis.

— Regardez ! J'en vois un ! cria soudain une fille.

Dans la trouée de ciel, directement au-dessus des têtes, un groupe de feux rouges et blancs se déplaçait parmi les étoiles.

— Je n'entends pas le moindre bruit, murmura une personne. Ce doit être un vaisseau spatial volant par pulsion magnétique.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil, dit quelqu'un d'autre, en tenue de jogging, pendant qu'un groupe se précipitait vers le télescope.

Avant qu'ils se soient suffisamment organisés pour constater que les lumières étaient celles d'un 747 volant vers Nashville, l'objet avait déjà disparu.

— Et vous faites ça tous les jeudis ? demanda Amanda.

— Eh oui, répondit gaiement Orville. Nous sommes le Crétin de Little Rock ; mais il y a des dizaines de sections, dans tout le pays. Quand même, mince alors, est-ce que c'était pas ce que vous avez vu de plus passionnant de toute votre vie ? C'est la première observation

authentique depuis seize ans que notre section existe, à moins de compter celle d'août 1975, que l'Air Force a prétendu que c'était la planète Jupiter.

— C'est épatant. À quelle distance, la ville la plus voisine ? demanda Amanda.

— Oh, dans les quatre, cinq kilomètres, plein nord. Pourquoi ?

— Parce que c'est là que je vais. Merci, Adieu.

Amanda n'arriva jamais dans cette ville. Elle avait fait à peine un kilomètre quand la nuit noire de l'Arkansas eut l'air de se refermer sur elle. Du moins ce fut l'impression qu'elle eut. Une singulière sensation de contrainte, comme si les arbres se pressaient autour d'elle, comme des êtres vivants. Il y avait aussi de la lourdeur dans l'air, mais c'était peut-être la chaleur de la nuit.

Amanda ne s'inquiéta pas beaucoup, avant d'entendre le bourdonnement. Alors, tandis que le bruit devenait plus fort, elle comprit qu'il y avait un rapport entre ce bourdonnement et la sensation oppressante qu'elle ressentait.

Elle se mit à courir.

Sa course l'amena dans un espace découvert avant qu'elle réagisse à la soudaine absence d'arbres. Elle savait confusément qu'elle n'avait aucune envie d'être surprise dans une clairière. Mais elle courait à l'aveuglette dans la forêt et, tout à coup, il y avait cette clairière de plus de trente mètres et, au-dessus, soudain, de la lumière.

Mille lampes à arc auraient produit ce genre d'illumination. Mais Amanda savait bien que les lampes à arc n'étaient pas rouges, vertes, bleues ou d'un blanc éblouissant, et elles ne se groupaient pas comme des bulles de savon en suspension. C'était pourtant exactement ce qu'elle voyait. Une grappe de vives lumières globulaires flottant à la hauteur des cimes.

Amanda Bull hurla. Les lumières glissèrent alors de côté, par un mouvement irrégulier, et commencèrent à descendre. Elles descendaient en silence, car le bourdonnement s'était tu. Il n'y avait pas de flamme ni de bouffée d'air indiquant une propulsion. Et entre les doigts plaqués sur ses yeux, qui la protégeaient un peu de l'horrible éblouissement, Amanda vit la silhouette derrière les lumières, la forme sombre d'un ballon de basket en partie dégonflé.

Les lumières s'atténuaient alors et elle distingua les projections en forme de racines qui touchaient le sol, qui s'enfonçaient dans la terre et soutenaient l'objet.

Quand il ne bougea plus, elle crut entendre une voix qui venait, elle en était certaine, de cette chose qui avait atterri à l'instant. La chose qui avait remarquablement l'air d'une soucoupe volante.

— Salut, dit la voix, fluette comme si les mots étaient transmis par un instrument à vent, un hautbois, par exemple.

— Euh... Je ne crois pas aux soucoupes volantes, bafouilla Amanda.

— Je suis le Maître du Monde, annonça la voix sans relever sa réflexion.

— Je... Je m'appelle Amanda Bull.

— Oui, je sais, dit la voix mélodieuse.

— Ah oui ? s'étonna Amanda en ouvrant tout grands ses yeux gris.

— Oui. Amanda Bull. J'ai regardé dans votre esprit et j'y ai vu de la confusion et de la détresse, mais j'y ai vu aussi de la beauté, de la franchise et de la vérité.

— Ah oui ?

— Vous avez été choisie, Amanda Bull, pour préparer le monde. Vous serez l'instrument par lequel la Terre entrera dans l'ère nouvelle.

Amanda Bull vit alors le rectangle lumineux, comme une fenêtre au flanc de l'objet, et la silhouette diffuse par-derrière. La tête n'avait pas tout à fait l'air d'une tête humaine. Quand la coque lisse, sous la silhouette, grinça et laissa échapper de la lumière dorée sur trois côtés, un pan de fuselage s'abattit et la voix venant de l'intérieur doré se fit entendre plus clairement.

— Entrez Amanda Bull. Et découvrez votre destin.

Et Amanda Bull marcha dans la belle lumière tandis que la voix mélodieuse vibrait au plus profond de son âme, la voix qui semblait parler la langue même de son âme ; et elle sourit pour la première fois depuis des semaines. En disparaissant dans cette lumière, elle prononça tout bas trois mots :

— Oui, je crois...

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et ses souliers l'agaçaient.

Il se trouvait debout au milieu du toit d'un immeuble en feu. Le goudron de la toiture bouillait à la chaleur et le cuir souple de ses chaussures commençait à émettre de petites bouffées de fumée ; les semelles collaient au goudron. Il avait l'impression de marcher dans des sables mouvants.

Il envoya donc balader d'un coup de pied des mocassins italiens cousus main, se planta pieds nus dans le goudron brûlant et chercha dans l'écran de fumée dense l'homme qu'il avait pourchassé sur le toit.

Il l'aperçut à l'autre bout. D. Desmond Dorkley était penché au bord du toit et cherchait un moyen d'éviter d'être rôti tout vif.

De toute évidence, il n'avait pas compté sur Remo Williams. Personne ne comptait jamais sur Remo Williams. Qui compterait sur un mort ?

Dans le temps, il avait été l'agent de police Remo Williams, simple agent de ronde de Newark, dans le New Jersey, qui s'attendait à prendre sa retraite à 55 ans avec une pension de policier. Jusqu'au jour où il devint une des dernières personnes condamnées à mourir sur la chaise électrique, pour le meurtre d'un revendeur de drogue qu'il n'avait pas tué. On lui avait fait porter le chapeau et ce fut seulement quand il se réveilla avec de légères brûlures superficielles aux poignets qu'on l'informa que la chaise électrique avait été bricolée pour ne pas le tuer ; et Remo Williams apprit par la même occasion qui lui avait monté ce coup-là.

C'était le gouvernement des États-Unis, ou plutôt une organisation secrète dudit gouvernement du nom de CURE. Remo avait été choisi pour être l'arme secrète de l'Amérique et régler une fois pour toutes la situation criminelle échappant à tout contrôle, avant que le crime sonne le glas de la démocratie américaine.

— Alors je ne suis pas mort ? avait demandé Remo.

— Si, vous l'êtes, lui avait-on répliqué. Pour les besoins de la cause.

Ainsi Remo Williams, un orphelin, avait cessé d'exister. Il était devenu Remo tout court, que CURE avait affublé du nom de code « L'Implacable » et il avait commencé un entraînement intensif pour faire de l'ex-flic une arme humaine. Remo n'avait pas eu le choix, il avait tout accepté, mais il avait changé par bien des façons que lui-même ne comprenait pas toujours. D'ailleurs, tout ça c'était loin et

tout ce que savait D. Desmond Dorkley, c'était qu'un type maigrichon avec des poignets très épais lui courait après, pieds nus, sans la moindre expression de douleur dans les yeux alors qu'il aurait dû y en avoir une. Les yeux avaient simplement l'air morts.

Pour D. Desmond, ce devait n'être qu'un simple incendie criminel de routine. Une pile de chiffons dans un coin d'un vieil entrepôt, un bidon d'essence et un déclic de Bic. Pas de problème.

Jusqu'à ce que l'inattendu Remo Williams surgisse de la nuit et demande poliment :

— Vous avez du feu, mon pote ?

Et juste à ce moment-là la pile de chiffons s'embrasa avec un grand *Wouf !* D. Desmond, qui n'était jamais armé parce que les gros bruits lui faisaient peur, plongea vers la sortie la plus proche qui, malheureusement, conduisait au toit. Ce fut une erreur fondamentale. On ne monte pas au sommet d'un immeuble sur le point de s'écrouler en flammes. On sort, dans la rue. Mais quelque chose, dans les yeux morts, glacés de Remo Williams fit perdre les pédales à D. Desmond, alors il commit sa première faute professionnelle.

Pour Remo aussi, ce devait être une simple mission de routine. Il ne s'était pas attendu à ce que le pyromane ait allumé son feu, mais il avait été retardé parce que son entraîneur avait insisté pour l'accompagner dans cette mission très ordinaire.

« Au diable Chiun », se dit Remo en bifurquant vers une partie moins brûlante du toit, où le goudron ne collerait pas à ses pieds. Là-bas, il était juste assez chaud pour griller un steak, pas pour cuire la plante de ses pieds en émincés. Remo portait un tee-shirt noir. C'était la moindre évaporation de sueur sur son bras gauche nu qui lui disait qu'il faisait plus frais sur sa gauche et il bifurqua donc de ce côté-là.

Remo savait faire tout ça grâce à son entraînement. Voici comment ça marchait : il avançait par grands pas, où un seul pied touchait le sol en même temps. Le principe dépendait entièrement du rythme, ce qui rendait les mouvements de Remo particulièrement gracieux, comme si ses pieds planaient d'un mouvement à l'autre. La cadence exigeait que Remo n'arrête pas de bouger et qu'un pied reste en l'air pendant exactement le laps de temps où l'autre se posait sur la surface du toit brûlant. À chaque pas, il sentait la brève morsure de chaleur indiquant le contact, mais juste le temps de toucher et de se donner de l'élan pour un autre pas. Ensuite, l'autre pied prenait la relève. C'était très simple.

Remo connaissait bien la technique, mais ne comprenait pas comment elle marchait. Son entraîneur le savait, mais Remo avait encore un long chemin à parcourir avant d'avoir complètement maîtrisé l'art de Sinanju, dont la marche dans le feu n'était qu'une infime partie. D'autre part, la traversée du toit n'était pas longue et il

arriva à l'extrémité plus fraîche juste au moment où D. Desmond, avec un cri d'horreur, s'apprêtait à sauter dans le vide sur le toit suivant.

— Euurkkk, dit D. Desmond quand il se trouva retenu en suspension par le col de sa veste verte, son nœud pap jaune comme un superbe papillon vampirique piqué à sa gorge. Lâchez-moi ! Ne me lâchez pas ! Pour l'amour de Dieu, posez-moi par terre ! glapit D. Desmond.

Ses jambes pédalaient dans le vide et la sueur plaquait ses cheveux blonds. Il n'avait pas l'air d'un homme qui avait mis le feu à un musée, une église, deux immeubles de bureaux, un restaurant fast-food et une école pour les aveugles, en trois semaines seulement et le tout dans l'agglomération de Baltimore, ce que les ordinateurs de CURE avaient considéré comme une aberration assez importante pour justifier des mesures radicales. Ces mêmes ordinateurs avaient calculé les probabilités et indiqué cet entrepôt comme prochain objectif du pyromane, afin que Remo y soit.

Et maintenant Remo, qui avait simplement allongé le bras et saisi D. Desmond au collet, se tenait au bord du toit et soutenait le pyromane à bout de bras. Remo faisait ça tout naturellement, mais, quand même, ça ne paraissait pas possible. D'abord, le bras de Remo était trop maigre et levé à un angle trop inconmode pour qu'il puisse rester au bord d'un précipice et tenir en suspens dans le vide un homme qui gigotait au point de les faire basculer tous les deux.

Si D. Desmond n'avait pas été absolument fou de terreur, il aurait reconnu cette impossibilité et l'aurait fait observer à Remo, sans doute.

Remo, s'il en avait eu envie, aurait pu alors lui apprendre que son bras ne soutenait pas un homme de cent kilos par sa seule force. Non. Ça en avait simplement l'air, aux yeux d'un Occidental, parce que les Occidentaux ne pensaient qu'à utiliser leurs bras et seuls les muscles de ces bras, comme si les muscles seuls fournissaient la force et n'étaient pas bien plus simplement qu'un système de poulies.

Non. Remo maintenait D. Desmond en suspens par la force de son corps tout entier, depuis les orteils, accrochés au rebord du toit, en passant par les jambes raidies, la colonne vertébrale rigide servant de pivot au bras, lequel était maintenu en position par la tension musculaire, mais dont la force était communiquée par l'ossature dudit bras. Tout s'expliquait par l'équilibre. L'équilibre était important, dans le Sinanju, mais la force venait de l'alignement correct des os qui répartissaient le poids de D. Desmond dans tout le corps de Remo. Équilibre, os, muscles et respiration. Tout cela en parfaite harmonie créait une unité plus forte que la somme de ces parties. C'était l'art de Sinanju.

Et, par conséquent, D. Desmond ne faisait pas le plongeon de la mort en entraînant Remo.

Quand D. Desmond s'arrêta enfin de hurler et de gigoter et dit d'une voix faible, en fermant les yeux : « Ah, mon Dieu », Remo le reposa sur le bord du toit, en faisant bien attention de ne pas détruire l'harmonie de son propre corps.

— Je veux la vérité, déclara-t-il lorsque son prisonnier rouvrit enfin les yeux.

— Bien sûr, acquiesça D. Desmond. Vous l'avez. Toute la vérité que vous voudrez. Vous n'avez qu'un mot à dire.

— Bien. Je suis heureux de vous voir ces bonnes dispositions. Pourquoi avez-vous allumé ce feu ?

— Je n'ai allumé aucun feu.

— Je vous ai vu, rappelez-vous.

— Ah oui, c'est vrai.

— Alors ? Pourquoi ? Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Je n'ai rien fait.

— Bon. On va s'y prendre autrement, d'accord ?

— D'accord, dit avidement D. Desmond.

— Écoutez bien. Vous allez avoir une seule chance de répondre à la question et puis je vous pousserai de ce toit, d'accord ?

— D'accord, répéta D. Desmond qui avait plus peur qu'il n'avait jamais eu peur de sa vie, ce qui n'était pas peu dire.

— Bien. Alors restez avec moi, maintenant. Voilà la grande question. Est-ce que vous avez mis le feu à tous ces immeubles parce qu'on vous a payé pour ça ou parce que ça vous faisait plaisir ?

— Parce que ça me faisait plaisir. J'aime bien voir brûler des trucs.

— C'est très bien. Merci de m'avoir dit la vérité. Adieu.

Et Remo poussa D. Desmond du toit.

Mais D. Desmond, agissant par réflexe, se raccrocha à l'épais poignet droit de Remo, qui lui fit l'effet d'une poutrelle d'acier recouverte de peau.

— Une minute ! Vous avez dit que si je répondais à la question, vous ne me pousseriez pas.

— Non, non, rectifia Remo. Vous n'avez pas écouté. Je n'ai pas dit « Vous avez une chance de répondre à cette question *sinon* je vous pousserai du toit. » J'ai dit : « Vous avez une chance de répondre à la question et puis je vous pousserai du toit. »

— Mais ce n'est pas juUUUUUUUUUs... dit D. Desmond juste avant de faire flac sur le trottoir, tout en bas.

— C'est ça le business, trésor, dit Remo en sautant sur le toit suivant pour glisser le long de la façade de brique comme une araignée, et rejoindre l'individu en kimono qui l'attendait.

— Bravo, bravo, dit Chiun, qui était l'entraîneur de Remo et qui, malgré ses 80 ans passés, était l'homme le plus dangereux du monde. Excellent, Remo. Tu as été très bien.

C'était un petit Coréen fragile, avec des yeux noisette brillants dans une figure parcheminée où s'accrochaient de petites touffes de légers cheveux blancs au-dessus des oreilles et quelques poils de même au menton.

Le kimono noir comme la nuit dissimulait son corps menu.

Remo, qui n'avait pas l'habitude d'être félicité par son maître, accepta quand même le compliment de bonne grâce.

— Vous me faites un grand honneur, petit père.

— Oui. Ta technique, surtout sur le toit brûlant, était exemplaire. Tes pieds ne sont même pas rougis.

— J'ai perdu mes souliers, dit Remo qui commençait à avoir des souçons.

— Les souliers sont des souliers, mais la bonne technique est un art. C'est la beauté. C'est la perfection. Et ce n'est que récemment que tu as reçu le don de la marche sur le feu.

— Oui, mais le pyromaniaque a réussi à foutre le feu à cette baraque avant que j'arrive.

Chiun haussa les épaules.

— C'est sans importance à côté de ton adresse. D'ailleurs, cette construction était laide. Quelqu'un devrait incendier tout ça.

— Ouais, d'accord, marmonna vaguement Remo. Est-ce que nous pourrions continuer cette intéressante conversation à l'hôtel ? Les pompiers vont arriver d'une minute à l'autre.

— Tu as raison, dit Chiun, son sourire multipliant ses rides. Rentrons à la maison.

— Ce soir, nous aurons du canard, annonça Chiun quand ils arrivèrent dans la suite de leur hôtel de Baltimore, un des meilleurs de la ville bien qu'il ne soit qu'à deux pas d'un cinéma porno.

Pour une raison échappant à l'entendement normal, les établissements de caractère strictement adulte étaient concentrés dans le quartier du port de Baltimore, mais, malgré tout, il y avait très peu de rues en ville qui n'étaient pas défigurées par des salons de massages particuliers et des sex-shops.

— Je pense qu'un canard aux abricots serait approprié, jugea Chiun en fredonnant gaiement tandis qu'il disparaissait dans la kitchenette.

— Faut que je dise à Smitty que le pyromane travaillait pour son propre compte, dit Remo en décrochant le téléphone.

Smitty, c'était le Dr Harold W. Smith, le directeur du CURE et le patron de Remo, en principe directeur du sanatorium de Folcroft à Rye, dans l'État de New York, d'où ses ordinateurs et lui tiraient les ficelles de CURE. Comme Smith attendait à Rye le rapport de Remo, ledit Remo forma un numéro de North Quincy, dans le Massachusetts,

qui dérouta immédiatement la communication par Blue Ball en Pennsylvanie, mais qui fit sonner un téléphone sûr, sur le bureau de Smith à Rye.

— Remo, dit la voix citronnée de Smith avant que Remo ait seulement le temps de dire « allô ». Que s'est-il passé ? J'ai là un rapport disant que l'entrepôt objectif a été incendié.

— Est-ce que vous avez un rapport sur un cadavre trouvé au pied de l'entrepôt ? demanda Remo en cherchant comment la voix de Smitty pouvait être aussi acide qu'une tranche de citron tout en étant aussi sèche qu'un sablé rassis.

— Non, répondit Smith.

— Eh bien, il y en a un. Et d'ailleurs, la bâtisse était laide. Alors fichez-moi la paix, dit Remo avant de raccrocher.

Quand Chiun revint quelques minutes plus tard, il fredonnait toujours, alors Remo décida d'aller au fond de ce truc-là aussi.

— Y a-t-il une raison à ce festin, que je devrais connaître ?

Avant de répondre, Chiun alla à sa natte, étalée au milieu de la pièce, et s'y assit comme une feuille tombant d'un arbre à l'automne.

— Oui, mon fils, répondit Chiun en applaudissant du bout de ses ongles longs. Viens t'asseoir à mes pieds. Nous avons à causer. C'est un grand jour.

— Pourquoi ? demanda Remo avec méfiance en s'asseyant quand même par terre.

— Parce que, mon fils, tu as beaucoup progressé dans l'art de Sinanju. Parce que tu es sur le point de faire un nouveau pas de géant et je suis content de toi.

Remo réfléchit un moment.

— Je croyais que j'avais fait un grand pas important il y a un an. Vous vous souvenez ? Le rêve de mort ? Vous m'avez dit que je resterais longtemps dans cette phase.

— C'est vrai, Remo. Mais tu es encore jeune aux yeux de Sinanju et tu dois suivre le chemin traditionnel. Mais aujourd'hui, tu m'as montré que tu étais prêt à avancer plus rapidement sur ce chemin. À courir en avant, mais sans t'écarter de ce chemin. Ta marche du feu me l'a dit.

— C'est une bonne technique, reconnut Remo.

Il se demandait s'il devait ou non ajouter « enseignée par un excellent maître » quand Chiun reprit :

— Oui, une bonne technique, enseignée par un excellent maître. Mais tu le sais. Ce que tu ne sais pas, car je ne te l'ai pas dit, c'est que la marche du feu n'est habituellement pas enseignée à un garçon aussi jeune que toi. Mais en dix ans, tu as absorbé mieux qu'un Coréen tout ce que je t'ai appris. Cela me permet d'espérer que certaines autres leçons peuvent être enseignées plus tôt que prévu. C'est important, Remo, parce que plus tu es savant, plus ta vie et la mienne sont en

sécurité, et c'est de notre sécurité et de notre art que dépend mon pauvre village. Tu es l'avenir de mon peuple, après moi. Un jour, tu seras le Maître de Sinanju, à ma place. Tu es donc prêt pour une nouvelle technique.

Remo avait entendu des centaines de fois l'histoire du pauvre village de Sinanju, sur la Baie Occidentale de Corée, qui envoyait ses meilleurs hommes comme tueurs à gages au service des grands trônes de l'histoire du monde, pour que la famine ne force pas le village à « renvoyer ses bébés chez eux dans la mer » parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. La Maison de Sinanju avait développé l'art d'assassin de Sinanju – la source de tous les autres arts martiaux de moindre valeur – en une tradition que Remo et Chiun exerçaient présentement au service de CURE. Remo se contenta donc de hocher la tête et de demander :

— Quelle technique, petit père ?

Au lieu de répondre, Chiun fit mine de vouloir se lever et, les jambes encore repliées sous son kimono, il fit un geste rapide de son index raidi et coupa une petite mèche de cheveux noirs de Remo.

Avant que la mèche ne tombe sur la cuisse de Remo, Chiun s'était rassis, les bras croisés.

Remo, dont les réflexes étaient invisibles à l'œil nu d'un être humain normal, se retint en pleine riposte. Il avait été trop lent à parer le coup de Chiun et le bout de ses doigts aux ongles limés s'arrêta à un centimètre du front de Chiun.

— Je suis encore le Maître régna, déclara Chiun, amusé par la contre-attaque de son élève lancée avant même que Remo n'ait conscience du besoin de se défendre ou de frapper. Tu connais l'art de l'ongle qui tue.

— Ouais, et ce n'est pas particulier à Sinanju. D'autres s'en servent aussi.

— Et les animaux. L'ongle est un instrument naturel. Avant la massue, il y avait l'ongle. Mais Sinanju, comprenant la puissance de l'ongle bien employé, a cultivé la pousse de l'ongle jusqu'à une certaine longueur, a appris à le durcir par un régime et des exercices et l'a utilisé comme il doit l'être.

Tout en parlant, Chiun avait décroisé ses mains et les présentait, les doigts en l'air, pour que Remo voie bien les longs couteaux légèrement recourbés poussant au bout de ces doigts, qui étaient capables de trancher une carotide. Remo le savait parce qu'il avait vu Chiun le faire.

— Tu es encore très jeune et tu es blanc, Remo, mais tu es quand même prêt à reprendre les armes des anciens Maîtres. Tu es prêt à laisser pousser tes ongles. C'est un grand jour.

— Petit père... Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas ? Tu ne peux pas ? Ne crains pas cet honneur, Remo. Tu n'as qu'à avoir confiance en moi. Je te guiderai durant les étapes les plus difficiles.

— Petit père, je ne suis pas prêt pour ça.

— Mais si, Remo, puisque je le dis ! Voyons, qu'est-ce qui te trouble, mon fils ?

— Ce n'est pas mon genre, d'avoir des ongles longs.

— Ton genre ? Ton genre ? Sinanju est ton genre ! Tu es un maître de Sinanju. Et l'Ongle qui Tue est l'arme de Sinanju. Je ne te comprends pas.

— En Amérique, expliqua Remo tout en sachant que Chiun ne comprenait pas les coutumes américaines ou les méprisait, les hommes se coupent les ongles bien courts. Ils ne portent pas d'ongles longs. C'est seulement les femmes. Les ongles longs sont jugés efféminés.

— Je sais, je sais. J'ai vécu assez longtemps dans ton pays sauvage.

— Alors vous devez comprendre ce que je dis, petit père.

— Non. Je comprends simplement que je parle à un idiot. Je t'offre quelque chose qui n'a jamais été offert à quelqu'un d'aussi jeune, à Sinanju. Quelque chose qu'aucun Blanc ne pourra jamais comprendre et que, naturellement, aucun Blanc ne saura jamais apprécier. Toi, surtout, qui n'as même pas été capable d'empêcher une grosse larve blanche de détruire un important et magnifique édifice.

Sur ce, Chiun se lança dans un flot d'insultes coréennes dont la moins blessante était « pâle morceau d'oreille de cochon ».

Remo savait qu'il était inutile de discuter avec Chiun, à présent.

— Pardonnez-moi, petit père, dit-il. Peut-être, quand je serai plus vieux. Peut-être, si nous survivons et si le jour vient où je serai le Maître régnant, je pourrai faire ça.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Parce que le travail que j'accomplis pour Smitty exige le secret. C'est pour ça que je suis mort.

— Tu es mort parce que tu es le tigre mort de la nuit, répliqua Chiun, oubliant qu'en reconnaissant que Remo était le tigre mort de Sinanju – l'homme blanc qui d'après la légende serait entraîné pour devenir le plus grand Maître de tous et l'avatar de Civa, l'implacable – Chiun reconnaissait que Remo était digne de ses ancêtres.

— Peut-être. Mais on m'a fait passer pour mort parce qu'on m'a donné à porter l'épée de mon pays au combat, et c'est une arme qui doit être portée en secret.

— Une épée de papier ! railla Chiun.

— La Constitution, oui. Ma mission est d'agir en dehors de la Constitution pour qu'elle survive et que mon pays ne meure pas.

— Et tu déshonores alors l'épée chaque fois que tu t'en sers, déclara Chiun en crachant sur le tapis. Comme c'est blanc ! Comme

c'est américain !

— Néanmoins, c'est mon épée. Et si la main qui brandit cette arme se fait remarquer, l'épée lui sera prise et avec elle sa vie. Et où en sera l'Amérique ? Et Sinanju ?

— J'en entraînerai un autre. Un qui aura des ongles.

— Mais vous m'avez entraîné, et vous avez accepté un contrat avec l'Amérique pour que j'accomplisse le travail de l'Amérique... en secret.

— Ne me rappelle pas ma honte. Ne me rappelle pas que j'ai été forcé d'entraîner un Blanc, un mangeur de viande, à la plus grande de toutes les professions, celle d'assassin à gages, et que la plus grande Maison d'assassins a été réduite à cet état-là. Je t'ai entraîné, Remo, parce que c'était mon obligation, parce que tu as bien appris – dans une certaine mesure – et parce que je te croyais l'âme d'un Coréen. Mais je sais maintenant que ce n'est pas vrai. L'âme coréenne est dure comme du bambou et l'ongle pousse de cette âme dure. Tu as évidemment une âme blanche, molle et brumeuse. Et quand tu mourras, ton corps se décomposera et le vent dispersera ton âme pâle et inconsistante, comme cela arrive à tous les Blancs quand ils meurent. Mais les âmes coréennes sont résistantes. Elles survivent. Ton âme ne survivra pas.

— Billevousie, dit Remo qui ne savait pas trop ce qu'il devait croire de tout cela, ni même ce qu'en croyait Chiun.

CHAPITRE III

Tapie dans l'herbe devant la clôture surmontée de barbelés, Amanda Bull sentait monter en elle une bouffée d'exaltation. Cette sensation, qui s'était manifestée à la fin de la journée, n'avait cessé de se préciser alors qu'elle conduisait le camion officiel du CRETIN transportant les membres de la section de Little Rock, Arkansas, tous habillés de treillis militaires et équipés d'armes à feu achetées par correspondance chez Sears, Roebuck. Leur figure résolue était noircie au bouchon brûlé.

Ce qu'Amanda éprouvait, c'était à la fois une dilatation du cœur et une brûlure au creux de l'estomac. Parfois, elle pensait que c'était de la peur. À d'autres moments, c'était la forme d'exaltation la plus pure qui se puisse imaginer, ce que devait être, dans son idée, un orgasme. Amanda n'avait jamais eu d'orgasme, mais elle pensait avoir failli en avoir un, une fois, en écoutant Betty Friedman à un congrès féministe.

Mais à présent, là dans l'herbe, un fusil Swift 22 dans les bras et le beau clair de lune de l'Arkansas brillant sur le panneau ZONE INTERDITE, accroché à la clôture devant ses yeux trop brillants, Amanda Bull comprenait exactement ce qu'était ce sentiment.

C'était la puissance, la puissance pure. Et elle adorait ça.

Le pouvoir était tombé entre les mains d'Amanda une semaine plus tôt seulement, dans la forêt de l'Arkansas embaumée de fleurs de pommiers, quand la voix inconnue de l'OVNI lui avait ordonné d'entrer. Elle n'avait pas eu le temps de s'enfuir, ni même de réfléchir. Il n'y avait que cette voix fluette qui semblait parler à son âme, comme si le possesseur de cette voix connaissait le fond de ses pensées et les exprimait, mais d'une autre façon. Une façon qui n'était pas confuse ni craintive, mais forte et intelligente.

Amanda était donc entrée dans le vaisseau spatial. Elle le trouva plein de lumière dorée et de surfaces métalliques brillantes et, quand elle se fut orientée, elle s'aperçut qu'elle était dans une espèce d'antichambre et que l'autre occupant du vaisseau était à l'intérieur. Elle avait devant elle un rectangle de verre dépoli par où filtrait la lumière. Elle essaya de voir au travers, mais ce n'était pas possible.

Et puis une vague silhouette s'approcha du verre dépoli, de l'autre côté.

— Ah, vous voilà, dit Amanda.

Elle chercha à distinguer les détails de la créature, mais le verre épais déformait les contours et, d'ailleurs, elle était à contre-jour. Mais

Amanda crut discerner des espèces d'antennes, sur la tête bulbeuse, et elle frémit.

— Je viens de très loin, Amanda Bull, reprit la voix. Je suis un émissaire d'un monde lointain, qui tourne autour de cette étoile que vous appelez ici Bételgeuse.

— Qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai dit, répondit l'être. Je suis le Maître du Monde. J'ai été envoyé sur cette planète pour enseigner. Je suis un maître. Et vous êtes ma première élève, que j'ai choisie pour une mission historique.

— Une mission ?

— Grâce à vous, une ère nouvelle se lèvera sur cette planète troublée. Une ère sans peur, sans armes, sans haine. Car je suis envoyé pour purger cette planète d'un grand maléfice. Une fois que ce maléfice aura été conjuré, la paix régnera sur ce monde minuscule. Il n'y aura plus de guerre, plus de crime, plus de pauvreté, plus de...

— Sexisme ? dit Amanda pleine d'espoir.

— Oui, plus de sexisme. Cette terrible injustice a été supprimée depuis longtemps de mon monde. Mon monde est un paradis, comme le sont les autres mondes où je suis passé, comme le sera la Terre quand notre mission sera accomplie, la vôtre et la mienne, Amanda Bull. Mais j'ai besoin de votre aide.

— Pourquoi moi ? demanda Amanda qui n'était pas encore tout à fait habituée à croire aux soucoupes volantes.

— Parce que vous avez été observée, Amanda Bull, et que vous avez été jugée digne d'être notre instrument. Vous pouvez respirer l'air de cette planète, marcher librement dans ses rues. Je ne le peux pas. Je dois rester aux commandes de mon vaisseau, où je respire l'air de mon monde tant que l'heure du destin n'aura pas sonné. Jusqu'alors, je dois rester caché. Mon existence ne doit être connue que d'une poignée de fidèles, car il y a ceux qui, sans comprendre, risquent de vouloir me capturer avant que mon enseignement porte ses fruits.

— Je comprends, dit Amanda en se demandant si l'extraterrestre avait remarqué le vilain poil sur l'arête de son nez.

— Vous savez qu'il y a des choses qui ne vont pas du tout dans ce monde où vous vivez. Ces choses doivent être changées. Par vous. Avec mon aide. Êtes-vous prête, Amanda Bull ?

— Euh... je crois. Oui, oui, je suis prête. Qu'est-ce qu'il y a, en premier ? Qu'est-ce qu'on change en premier ? Nous pouvons envoyer aux pelotes ces salauds de Washington et les remplacer par des amis à moi. Ou bien...

— Rien de tout cela, répliqua le Maître du Monde. Il n'y a qu'une mission à entreprendre. Tout le reste suivra naturellement.

— Oui ?

— Vous devrez, lui dit la voix fluette, détruire toutes les armes nucléaires de cette planète.

— Ah ! Hein ? Euh... Toutes ?

— À commencer par le système de missiles américain.

Amanda eut soudain une très vive nausée. S'attaquer à l'armée US n'avait rien de particulièrement séduisant.

— Il y a des tas de missiles, dit-elle faiblement. Des centaines, peut-être.

— Des milliers. C'est pourquoi vous devrez organiser des groupes de préparation pour la mission. Vous serez le Chef de Groupe de Préparation Amanda Bull. Vous recruterez les groupes. Vous les commanderez. Je fournirai les instruments et je vous conseillerai.

— Où est-ce que je vais trouver des partisans ?

— Pas loin d'ici, il y en a plusieurs qui vous suivront. Vous les avez rencontrés, je vous ai observée. Et quand nous descendrons des cieux, vous et moi, pour réaliser leur plus grand désir, entrer en contact avec des êtres d'un autre monde, ils suivront. Êtes-vous d'accord ?

— Oh oui. Certainement, répondit Amanda qui aimait être chargée de quelque chose, surtout d'une chose aussi importante. Rien qu'une question. Vous êtes un homme ou une femme ?

— Dans mon monde, ces mots n'ont aucune signification. Je suis une personne.

Et, pour la seconde fois de cette nuit-là, Amanda Bull sourit.

— J'en suis bien contente. Maintenant je sais que tout ira bien.

Cela n'avait pas été difficile de convaincre la section de Little Rock, Arkansas, du CRETIN, alors qu'un vaisseau spatial planait au-dessus d'eux comme s'il n'avait aucun poids. Le Maître du Monde avait dit à Amanda que la légèreté du vaisseau était produite par des génératrices antigravifiques, à énergie solaire, naturellement. Au début, les observateurs du ciel, affrontant cela même qu'ils cherchaient, s'étaient dispersés en pleine panique. Mais Amanda les appela. Et quand le vaisseau se posa, ses lumières suffisamment tamisées pour qu'elle puisse être vue, Amanda apparut.

— Eh dites donc, cria quelqu'un. C'est la blonde. Celle qui a le poil sur le nez !

Un par un les autres revinrent et Amanda leur parla du Maître du Monde de Bételgeuse et de la mission qui lui avait été confiée, mission qu'ils étaient tous invités à partager. Tout à coup, ils n'avaient plus peur. Ils étaient même très pressés.

— Nous voulons le voir ! glapirent-ils comme des gosses à la récréation. Nous voulons voir l'extraterrestre !

Mais quand le rectangle de verre dépoli apparut soudain à l'avant de l'objet au sol, quand le torse de la créature, à l'intérieur, se fit

vaguement deviner, un grand silence tomba sur le groupe qui retenait sa respiration. Le Maître du Monde ne prononça pas un mot, mais tout le monde le vit agiter deux mains et tout le monde vit que ces mains étaient toutes les deux sur le côté droit du corps.

— Ah mince alors ! s'exclama Orville Sale. Un extraterrestre pour de vrai ! Une authentique créature du Cosmos ! Dites donc, vous tous ! Nous sommes maintenant des contactés !

Ce qui signifiait qu'ils avaient désormais le droit d'affirmer leur contact avec des êtres venus d'ailleurs.

— Ouais, mais ce truc des missiles, je ne sais pas trop, dit Lester Gex, qui avait une librairie d'occasions à Damascus, Arkansas et qui, tout en étant un membre fidèle et respecté du CRETIN, trouvait que le groupe avait plus que sa part de tordus. Parce que, dites, ça pourrait devenir sérieux. Et si nous commençons à désarmer l'Amérique et puis là-bas, en Russie, ils apprennent ça et ils décident que c'est leur chance ou jamais de nous faire tous sauter et disparaître ?

— Le Maître du Monde m'a déjà expliqué tout ça, intervint vivement Amanda. Nous allons opérer en secret. Comme un commando. Le gouvernement sera trop embarrassé par notre réussite pour oser laisser fuir ça dans les journaux. Comme ça, les Russes ne sauront rien du tout avant que nous nous mettions à travailler à leurs armes.

— Ça ne me plaît quand même pas, déclara Lester Gex. Je m'en vais.

Il avait fait dix pas, dans ses boots Wrangler, quand un tube argenté jaillit au-dessous du hublot du vaisseau spatial et un mince crayon de lumière bleue froide en sortit et l'étendit raide, un trou de brûlure juste au-dessus de la huitième vertèbre dorsale. Il ne pipa même pas. Il était mort.

— Personne ne doit s'opposer à l'aube de la nouvelle ère de paix et de bonté qui sera celle de la Terre quand nous aurons préparé la race humaine, dit le Maître du Monde de sa voix mélodieuse.

— Parfaitement, approuva sévèrement Amanda Bull.

— Ooooh ! fit une femme en regardant le cadavre d'où s'élevait une petite volute de fumée. C'était exactement comme un laser.

— Sauf que c'était bleu, fit observer Orville Sale. Les lasers sont rouges, alors ça ne pouvait pas être un laser, même si ça a brûlé. Les comme un laser.

— Oui, c'est vrai, ça.

Ensuite, il n'y eut plus de problèmes.

Cela s'était passé huit jours plus tôt. Une semaine pour armer et entraîner le Groupe de Préparation Un et l'emmener en reconnaissance vers ses objectifs. Le Maître du Monde donnait les

ordres, qui étaient relayés par Amanda Bull. Une fois par nuit, elle allait seule en voiture à l'endroit prévu, où le vaisseau l'attendait toujours, pour faire son rapport et prendre de nouveaux ordres. Le Maître du Monde la recevait toujours derrière son verre dépoli. La nuit précédente, Amanda avait annoncé que le Groupe de Préparation Un était prêt. Ou, comme elle disait, « aussi prêt qu'il pourra jamais l'être ».

— Très bien, Chef de Groupe de Préparation Amanda Bull. Votre premier objectif sera la 55^e Aile de Missiles de l'United States Air Force. Voici les instructions.

Amanda apprit par la suite qu'une « aile » de missiles était un groupe de missiles enfouis dans des silos dispersés. La 55^e Aile se déployait en éventail entre 50 et 100 kilomètres environ au nord de Little Rock. Comme les silos, contenant chacun un missile Titan II de 30 mètres, étaient déployés sur une aussi grande distance, ils auraient à les attaquer un par un, en battant en retraite à chaque fois avant de passer à l'objectif suivant. Ce ne serait pas facile, mais quand Amanda conduisit le Groupe de Préparation Un à quelques mètres du premier missile sans qu'ils aient été interpellés par qui que ce soit, elle pensa que ce ne serait probablement pas trop difficile.

— Tout le monde reste baissé, ordonna-t-elle à voix basse.

De la route, le site ne ressemblait qu'à un champ ordinaire, clôturé, où poussait une herbe soigneusement tondue. Il n'y avait aucun bâtiment visible, rien que le toit de béton du silo à ras du sol et, pas très loin, une autre structure de béton trop basse pour être un bâtiment. Elle contenait des instruments électroniques de détection reliés à des radars disposés à intervalles réguliers au-delà du périmètre du champ.

— Ces trucs-là doivent être des radars, chuchota Lucy Lamar, une ménagère de 32 ans qui pesait 84 kilos et qui avait l'air d'avoir des cornes sous son bonnet tricoté.

C'était parce qu'elle n'avait pas eu le temps d'enlever ses rouleaux au début de la soirée. Jusqu'à la semaine passée, elle avait cru avec ferveur que les soucoupes volantes étaient l'avant-garde d'une flotte d'invasion qui attendait, juste derrière la lune, le moment propice pour frapper, ce moment étant le 28 avril 1988, d'après un article de l'*UFO Pictorial Quarterly*, la revue illustrée des OVNI.

— Ouais, dit Amanda. Nous n'avons pas à nous en soucier. Ils sont là pour détecter les missiles ennemis.

— Alors pourquoi est-ce qu'ils ne sont pas pointés vers le ciel ? demanda Orville Sale. Regardez-les. Ils sont tous pointés dehors, pas en l'air.

— Ils se reposent peut-être ? hasarda quelqu'un de secourable.

— Ne vous occupez pas des radars à la con ! gronda Amanda.

Orville ! Attaquez-vous à cette clôture, avec la pince coupante. Les autres, couvrez-le.

Orville rampa et attaqua les épais maillons du grillage avec sa pince coupante, tandis que les autres membres du commando resserraient assez nerveusement les rangs, tous groupés comme on avait appris aux soldats du Vietnam à ne *jamais* le faire parce qu'une seule mitrailleuse pouvait tous les descendre d'une seule salve.

Orville avait ouvert sept maillons et travaillait au huitième quand une voix cria dans la nuit :

— Vous, là-bas ! C'est une installation du gouvernement ! Restez où vous êtes et ne bougez pas !

— Un gardien ! dit Amanda. Abattez-le, quelqu'un !

Comme personne ne bougeait, elle leva son Swift 22, visa et tira. Le garde tomba en gémissant. Personne, probablement, ne fut plus surpris qu'Amanda elle-même, qui n'avait jamais touché une cible depuis huit jours quelle avait acheté l'arme.

— Ça va ! cria-t-elle. Nous avons perdu l'élément de surprise, nous devons faire vite !

Ils passèrent par le trou de la clôture au moment où une sirène hurlait quelque part ; des lumières cachées jaillirent comme des fontaines de sang blanc.

Ils arrivèrent jusqu'au toit octogonal coulissant du silo avant que les autres gardes, émergeant du centre de contrôle souterrain, n'ouvrent le feu. Cette fois, personne ne les avertit. Le crépitement sec des armes automatiques faisait un bruit de pétards lointains, seulement ils n'étaient pas loin du tout et les cadavres commencèrent à s'empiler à côté du silo à missile.

— Ne restez pas plantés là, bande de cons ! glapit Amanda. Nous sommes attaqués. Ripostez ! Ouvrez le feu !

Pour faire la démonstration, elle tira en l'air tout droit et sa balle, ne se heurtant à rien qu'à la résistance de l'air, perdit son élan et retomba d'une telle hauteur que lorsqu'elle frappa Orville Sale au sommet du crâne il s'écroula, grièvement blessé.

Les autres s'organisèrent et se mirent à tirer sur des ombres ou dans la nuit.

Pendant ce temps, Amanda appliquait la charge de plastic sur le rebord du couvercle du silo. Le Maître du Monde lui avait donné l'explosif, ainsi que des instructions pour son emploi, en disant que c'était un spécimen jadis étudié dans sa planète natale, ce qui expliquait certainement comment il l'avait, pensa Amanda en réglant le détonateur.

— Filez ! Filez ! cria-t-elle. Ça va sauter !

Et Amanda suivit ses propres ordres.

Tous ceux qui le pouvaient se dispersèrent, certains en se jetant

sous le feu des gardes. Après avoir compté jusqu'à 10, Amanda hurla :

— À terre !

Et, à 20, le silo fit *plof*.

Amanda revint en courant et fut déçue de constater que seul un petit coin du couvercle du silo s'était détaché. Un très petit coin, même. On voyait une vague fissure, mais bien trop courte.

— Merde de merde de merde. Pas assez d'explosif.

Puis elle vit le bord lisse descendre dans le silo, ce qu'elle n'avait pas remarqué tout de suite. Sa lampe de poche ne lui montra aucune trace du missile Titan II, mais ce n'était pas ça qui gênait Amanda. Un trou était un trou, après tout.

Dans son sac à dos, elle prit une clef à molette de trois livres, avec laquelle elle allait saboter le missile. Elle avait choisi une clef à molette de trois livres parce qu'elle avait lu un article sur un accident qui était arrivé quand un technicien avait laissé tomber une clef à molette de trois livres dans un silo, où elle avait sectionné le réservoir de carburant du premier étage et fait sauter un missile Titan complètement hors de son silo.

Elle jeta donc sa clef à molette, l'entendit rebondir contre une surface métallique et prit ses jambes à son cou en hurlant :

— Le missile va exploser ! Le missile va exploser ! Groupe de Préparation Un ! Suivez votre chef !

Mais quand elle passa de l'autre côté de la clôture, Amanda comprit que le Groupe de Préparation Un ne suivrait plus jamais personne. Ils étaient tous morts ou blessés, ou à plat sur le sol, sous les fusils des gardes fébriles du site.

Pleurant des larmes amères, Amanda partit au volant de la camionnette qui l'attendait. « Au moins, se disait-elle, nous avons eu le missile. » Et elle guetta dans le rétroviseur l'éclair qui n'allait pas manquer de jaillir.

Mais comme aucun éclair ne se manifestait, aucun lointain bruit d'explosion, Amanda comprit qu'elle avait totalement échoué.

— La prochaine fois, se jura-t-elle, je prendrai moins d'hommes. Ils gâchent toujours tout.

CHAPITRE IV

La dernière personne au monde que Remo voulait voir au petit déjeuner, c'était le Dr Harold W. Smith. Chiun boudait depuis la veille, son silence uniquement interrompu par des marmonnements en coréen, traitant tous de l'indignité de Remo et que ce dernier connaissait par cœur.

Remo jugea que le mieux, cette fois, serait d'ignorer la présence de Chiun jusqu'à ce qu'il émerge de sa bouderie. Il se coucha donc de bonne heure et se leva tôt pour faire ses exercices. À son réveil, Chiun changea son kimono de nuit contre un kimono de jour tout doré, alors que Remo ne le regardait pas, et s'en alla sans un mot.

Aussitôt après son départ, un coup bref fut frappé à la porte qui s'ouvrit aussitôt, et le Dr Harold W. Smith entra sans attendre que Remo l'y invite.

— Remo, dit-il à sa manière imperturbable.

Ce devait être en principe une aimable salutation, mais ça faisait plutôt l'effet d'un article que Smith rayait de sa liste de commissions. Généralement, Remo et Smith communiquaient au téléphone par des lignes brouillées ou par l'intermédiaire de boîtes aux lettres secrètes. La sécurité de CURE exigeait qu'ils ne se montrent pas ensemble. Mais le souci de sécurité n'était plus ce qu'il était et comme Smith n'était que le directeur anonyme d'un institut de recherche de l'État du New York, il répugnait moins aux contacts personnels quand cela s'imposait.

— Ne vous donnez pas la peine de frapper, Smitty, dit Remo alors que Smith passait devant lui, en inévitable costume trois-pièces gris, chemise blanche, cravate de Dartmouth et serviette de cuir.

C'était un homme d'allure banale, la soixantaine passée, les cheveux clairsemés, le genre d'individu qui considérait que transpirer était un grave manquement à l'autodiscipline, chez lui-même et chez les autres. Remo ne l'avait jamais vu transpirer. Il ne l'avait jamais vu, non plus, autrement qu'en costume trois-pièces gris.

— Chiun a laissé la porte ouverte, dit Smith en ouvrant sa serviette sur la table du petit déjeuner.

— Ouais, il est encore fâché contre moi.

— Vous devriez vraiment lui manifester plus de respect. Il est votre entraîneur et très précieux pour nous.

— Il est plus que mon entraîneur. C'est la seule famille que j'aie jamais eue et si je le laisse faire il me fera tourner en bourrique, alors

pour les conseils, ça va comme ça. Je le traiterai comme je voudrai.

Remo était plus irrité par Smith qu'il ne l'avait été depuis longtemps. La simple idée qu'un type aussi sec et sans cœur que celui-là le sermonne sur ses rapports personnels avec Chiun l'avait piqué au vif.

— Il m'a croisé en bas dans le hall et m'a dit que vous refusiez le stade suivant de votre enseignement. C'est grave. Nous payons au village de Chiun des sommes colossales, chaque année, pour bénéficier de ses services.

— D'abord, elles ne sont pas si colossales que ça. C'est beaucoup, je veux bien, mais pas autant qu'il pourrait gagner en exécutant ses trucs à la télé.

— Chiun ne ferait jamais ça. Il descend d'une grande et noble lignée d'assassins. Il n'exercerait jamais d'autre profession, quel que soit le cachet. Alors, pourquoi refusez-vous le stage suivant de votre enseignement ?

— Vous voulez savoir ce que Chiun exige, à présent ? répliqua gaiement Remo. Il veut que je me laisse pousser les ongles, aussi longs que les siens. Il paraît que c'est réservé aux Maîtres de son âge, mais il pense que je suis prêt à essayer ça dès maintenant. J'ai toujours rêvé d'avoir des ongles longs. Vous adorerez ça, Smitty. Je me baladerai en arrachant les yeux de vos ennemis. Moi et mes ongles, Chiun, ses kimonos et ses malles-cabines. Nous devrions tous nous faire engager dans un cirque.

— Oui, je vous comprends, reconnut Smith avec un petit toussotement nerveux. Je parlerai à Chiun. Mais, pour le moment, nous avons une situation qui risque de devenir critique.

— Elles le sont toutes. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— La nuit dernière, il y a eu un raid contre un de nos emplacements de missiles nucléaires. Un groupe d'une dizaine de personnes, légèrement armées, a attaqué le site et tenté de détruire un missile Titan. Ils ont endommagé le toit du silo et jeté une clef à molette de trois livres dans un conduit de détection d'incendie qui l'a heureusement fait passer à l'écart du missile.

— Une clef de trois livres ? Pourquoi pas un sac de patates de trois kilos ?

— Vous vous souvenez peut-être. Un accident, il y a plusieurs mois. Un missile Titan a sauté hors de son silo quand un ouvrier a laissé tomber une clef à molette de trois livres qui a crevé un réservoir de carburant. L'explosion a projeté la tête nucléaire à deux cents mètres. Ces gens-là, faute d'idées plus imaginatives, ont essayé de rééditer l'accident.

— Et qui sont au juste ces zigotos ?

— C'est le plus inquiétant. Ils ont l'air d'honnêtes gens, sans casier

judiciaire ni mobiles évidents pour vouloir détruire un missile nucléaire américain. Seuls deux d'entre eux ont survécu. Ils prétendent avoir agi sur les ordres d'un individu dont ils ignorent le nom, qui a un plan pour apporter la paix au monde grâce au désarmement forcé. Ils l'appellent le Maître du Monde. Mais dans leur esprit, apparemment, Maître prend le sens de professeur.

— Le Maître du Monde, hein ?

— Nos ordinateurs n'ont rien, sur aucune personne de ce nom, dit Smith et Remo crut déceler une nuance d'amertume dans ces mots.

Les ordinateurs de Folcroft étaient la première ligne de défense, d'offensive et de renseignements de CURE. Quand ils étaient pris en flagrant délit d'ignorance, Smith en était bouleversé.

— Je ne comprends pas, dit Remo. Une espèce de groupe prodésarmement qui serait devenu dingue ?

— Non, ces gens n'ont aucune situation de ce genre dans leurs antécédents ou leur milieu. Leur unique lien est d'ailleurs assez bizarre. Ils appartiennent à un organisme appelé CRETIN.

— Un organisme crétin ?

— Non, c'est le sigle de Centre de Recherche d'Extraterrestres Imprévus... euh, non, ça ne peut pas être imprévus, murmura Smith en consultant son dossier. Si, pourtant. Bref, leur seul but connu est de rassembler et d'enregistrer des observations d'objets volants non identifiés.

— Est-ce que par hasard nous parlons de soucoupes volantes ? demanda Remo.

— Précisément. Un groupe de cinglés des OVNI ont pris sur eux de désarmer l'Amérique, missile par missile.

— Vous les avez tous arrêtés. Où est le problème ?

— À notre connaissance, nous les avons tous arrêtés. Mais nous n'avons trouvé aucune trace de la camionnette qui les a conduits au site de missiles. Et il y a d'autres sections du CRETIN, dans d'autres États. Si c'est un mouvement national, au sein de cette organisation, nous voulons le connaître. Votre mission sera d'infiltrer la section d'Oklahoma City et de découvrir s'ils ont l'intention d'attaquer les installations du SAC de cet état.

— Quel sac ? demanda Remo.

— SAC, Stratégic Air Command, expliqua Smith.

— Ah bon. Pourquoi Oklahoma City ?

— Nos ordinateurs ont calculé une haute probabilité, supposant que, s'il existe un membre de ce groupe en liberté et s'il a pris la fuite à bord de la camionnette du CRETIN, il aura probablement emprunté la route 40 pour sortir de l'Arkansas et entrer en Oklahoma, pour se rendre vraisemblablement dans la grande ville la plus rapprochée, qui n'est autre qu'Oklahoma City, où il y a une autre section du CRETIN.

La plus proche de celle de Little Rock, incidemment.

— Et si ces tordus veulent aller bouffer nos missiles ou quelque chose ? demanda Remo.

— Vous démantèlerez définitivement cette section, déclara froidement Smith.

— Pourquoi ne pas dire franchement : « Vous les tuerez tous jusqu'au dernier » ?

— Parce que vous l'avez dit pour moi. Je vais vous laisser une documentation sur les OVNI, pour que vous puissiez vous faire passer pour un amateur intéressé. Et je parlerai à Chiun, si je le vois. Au sujet de ces ongles.

— Et si cette section se révèle innocente ?

— Passez à la suivante. Ils ont des sections dans tout le pays, mais la majorité sont dans le Midwest, et c'est justement là que se trouve notre plus grande concentration d'emplacements de missiles.

— Au poil ! Tout ce que j'ai toujours rêvé de faire ! Partir seul à la chasse aux dingues sur le plan national. Vous êtes sûr que je ne devrais pas laisser pousser les ongles avant ?

— Bonne journée, Remo.

— Ouais, ouais. Enfin, je vais pouvoir au moins quitter cette ville stupide...

Mais Smith n'écoutait plus. Il était déjà parti.

Quand Chiun revint, il était remis de sa bouderie et adressait de nouveau la parole à Remo.

— L'empereur Smith est encore devenu fou, annonça-t-il.

— Il vous a expliqué que les ongles compromettraient son opération ?

— Quelque chose comme ça. Mais je n'ai pas fait attention parce qu'il délirait visiblement. Il nous envoie pour une vendetta personnelle contre les lanceurs de whizzbees.

— Contre quoi ?

— Les lanceurs de whizzbees. Tu sais bien, Remo. Tu en as vu. Dans les parcs, dans les rues. Ils doivent être des milliers, des centaines, rien que dans cette ville sale. Ils travaillent par paires, en se lançant des whizzbees en plastique. Par jeu, pour ainsi dire.

— Ah, vous voulez dire les Frisbees ?

— C'est ça, les whizzbees. Nous devons exterminer les lanceurs de whizzbees de ton pays. À cause des missels, dit l'empereur Smith. Ce qu'il raconte n'a aucun sens. Cet homme est fou.

Chiun appelait toujours Smith « Empereur » parce que la Maison de Sinanju travaillait pour des empereurs depuis les pharaons. Les temps avaient changé, il plaisait peut-être à Smith de se faire appeler directeur, mais, puisque Sinanju travaillait pour lui, Smith était par conséquent, par cette association même avec Sinanju, un empereur.

Tout au moins dans les annales de Sinanju.

— Non, vous n'avez pas bien compris, Chiun. Smith ne veut pas frapper les joueurs de Frisbees. Il veut que nous nous attaquions aux gens des soucoupes volantes.

— Les soucoupes volantes ? Les whizzbees ? C'est pas la même chose ? C'est plat et ça vole quand on les lance.

— Non, les soucoupes volantes, c'est différent. Ça n'existe pas... je crois...

Chiun cessa de gesticuler et considéra Remo d'un air très méfiant.

— Aaaaah ! Tout s'éclaircit ! Maintenant c'est toi le fou, Remo. Tu acceptes un contrat pour aller attaquer des gens qui n'existent pas.

— Non, Chiun, c'est... Non, ça ne fait rien. Je vous expliquerai une autre fois. C'est trop compliqué. Nous devons faire les bagages.

— Tu fais les bagages. Je suis occupé.

— À quoi ?

— Je suis occupé, répéta Chiun en tournant le dos à Remo.

Remo vit que Chiun fouillait dans son kimono. Une minute plus tard, le vieux Coréen pivota et annonça, avec un large sourire :

— Regarde, Remo ! Je t'ai apporté quelque chose.

— Ah oui ? Quoi ?

— Un jouet. Un jouet très simple. Beaucoup d'enfants américains jouent avec et j'en ai un pour toi, pour que tu essaies.

Remo regarda le cube multicolore dans les mains de Chiun et répliqua :

— Ce n'est pas un jouet, ça. C'est un Rubik's cube. Il faut être un génie mathématique pour ranger comme il faut tous ces petits carrés.

— Ridicule. C'est un simple jouet. L'enfant qui me l'a donné savait très bien s'en servir.

— Quel enfant ?

— Celui qui m'a donné ça. Celui dont je te parle, expliqua Chiun avec logique.

— Pourquoi est-ce qu'un enfant vous a donné son Rubik's cube ? demanda Remo, soupçonneux.

— Parce qu'il m'a mis au défi de le résoudre et j'ai dit que je trouverais la solution de ce jouet seulement si le jouet était la récompense de mes efforts. Les Maîtres de Sinanju ne font pas d'efforts sans compensation.

— Vous avez pris ce truc-là à un même ? Vous me faites honte, Chiun.

— Je ne l'ai pas pris. Je l'ai gagné !

— Un instant. Vous avez résolu ce truc-là ? Tout seul ?

— Naturellement. Je suis le Maître de Sinanju.

— Je ne vous crois pas. Prouvez-le.

Chiun, pris de court, hésita puis il murmura :

— C'est bon, Remo. Je vais te montrer.

Il ramena le cube contre lui, en le tenant à deux mains, et courba sa tête chenue. Quand Remo se pencha pour mieux voir, les mains délicates devinrent floues.

— Tu vois, Remo ? dit Chiun en brandissant le cube.

Chaque face était d'une couleur uniforme.

— Je n'ai pas vu vos mains ! s'exclama Remo.

— Tu as vu le cube. Tu m'as vu tenir le cube. Et tu m'as vu brandir le cube et il était correctement résolu. Qu'est-ce qu'il y a d'autre à voir ?

— Vous auriez pu avoir un autre cube dans votre manche...

— Vraiment, Remo ! Je ne m'abaisserais jamais à ce genre de subterfuge !

— Mais vous voulez bien vous abaisser à escroquer un petit môme.

— J'ai donné à cet enfant une précieuse leçon. Ne jamais causer avec des inconnus, déclara Chiun et il retrouva aussitôt le sourire. Tiens, essaie, toi.

Remo prit le cube. Chiun l'avait de nouveau brouillé et les petits carrés de couleur étaient dans un ordre dispersé. Remo savait, pour l'avoir lu quelque part, qu'il y avait un quintillion ou plus de manœuvres possibles et de combinaisons des carrés mobiles et seule une personne connaissant les manœuvres exactes nécessaires pouvait résoudre le puzzle. La plupart des gens renonçaient, sans comprendre que ça ne pouvait pas s'accomplir au hasard, par essais, comme un puzzle illustré. D'autre part, les gens compétents étaient capables de trouver la solution en moins d'une minute.

Remo venait de voir Chiun réussir en six secondes. Même en tenant compte de ses réflexes surhumains et de sa coordination extraordinaire, il était impossible que Chiun, qui ne comprenait pas plus les mathématiques supérieures que le baseball, ait pu maîtriser le casse-tête aussi rapidement.

Remo essaya pendant cinq minutes et ne réussit qu'à obtenir un tas de carrés bleus en forme d'équerre, sur une des faces, et un groupe d'orangés sur une autre. Il y avait un carré bleu au milieu de l'orangé, et quand Remo chercha à faire passer celui-là du bon côté, il perdit le groupe orangé. Et renonça.

— Heh, heh, heh, caqueta Chiun. Brève durée d'attention. J'avais raison.

— Raison sur quoi ? maugréa Remo.

— Raison de penser que tu n'es pas prêt à maîtriser l'Ongle qui Tue. Quelqu'un qui est incapable de résoudre une énigme d'enfant, n'est pas mentalement prêt pour les stages les plus élevés de Sinanju.

S'étant ainsi absous de sa précédente faute de jugement, Chiun, le

Maître régnant de Sinanju, se retira dans la kitchenette pour préparer le petit déjeuner.

Remo avait l'appétit coupé.

CHAPITRE V

Pendant le vol vers Oklahoma City, Remo se renseigna sur les soucoupes volantes. La documentation de Smith comprenait des coupures de presse, des enquêtes de magazines, des études de l'Air Force, des rapports sur des observations et des imprimantes des ordinateurs de CURE. Si les ordinateurs de CURE avaient traité ce méli-mélo de faits, de rapports, de statistiques et de folles suppositions pour aboutir à une évaluation concrète, Smith n'avait pas jugé nécessaire de fournir les résultats.

Pour une fois, Remo n'était pas embêté par Chiun. Le vieux Coréen resta à peine à sa place – celle qu'il choisissait toujours pour être le premier à savoir si les ailes se détachaient – et ne cessa d'aller et de venir pour montrer gaiement aux passagers son habileté avec le Rubik's cube. Remo ne savait toujours pas comment Chiun réussissait à résoudre l'énigme et ça l'irritait considérablement.

À Oklahoma City, ils descendirent dans un hôtel près de l'aéroport international Will Rogers. Remo signa le registre « Remo Greeley », le nom que lui avait attribué Smith pour cette mission. Il devait se présenter comme un journaliste indépendant affilié à un magazine spécialisé dans les articles sur les OVNI, venu à Oklahoma City pour faire un reportage sur le CRETIN. Remo se tourna vers Chiun pour le faire signer, mais le vieux Coréen était près des ascenseurs, où il avait réuni une bande de jeunes chasseurs qui contemplaient avec stupeur sa rapidité à manipuler le cube.

Avec un sourire pervers, Remo signa à la place de Chiun « Hung Yeun Hom ». Chiun n'en saurait jamais rien.

L'après-midi venu, Remo avait lu presque toute sa documentation sur les OVNI. Il avait appris que depuis 1947, quand un pilote de ligne avait aperçu une formation d'objets en forme d'assiettes volant au-dessus d'une chaîne de montagnes de l'État de Washington, et avait créé le terme de « soucoupes volantes », les observations d'OVNI avaient eu lieu régulièrement, avec seulement de légères fluctuations périodiques. La plupart de ces observations, 95,7 pour cent d'après les ordinateurs de Folcroft, étaient le fait de profanes confondant les feux de position d'avions, les ballons-sondes, les météorites et autres phénomènes naturels avec des OVNI. Les 4,3 pour cent restants restaient inidentifiés. Ça pouvait être n'importe quoi et même des engins spatiaux venus d'autres mondes.

Ce qui était quand même une possibilité, à en croire une statistique

prétendant qu'il y avait tellement d'étoiles dans le ciel que si seulement une sur un milliard brillait sur une planète contenant de la vie intelligente alors, mathématiquement, il devait y avoir des millions de mondes habités dans l'univers. Remo n'en croyait rien. Même si les chiffres étaient vrais, rien ne disait que ces êtres intelligents savaient construire des vaisseaux interstellaires ni même qu'ils se préoccuperaient de visiter la Terre, même s'ils pouvaient le faire en moins de cent millions de milliards d'années. Ou que ces êtres, quelle que soit leur intelligence, n'étaient peut-être pas exactement humains et par conséquent ne sauraient pas construire une cabane à lapins et encore moins un vaisseau spatial. Il fallait avoir des mains pour construire quelque chose, n'est-ce pas ? Remo se demanda si certains de ces êtres ne ressemblaient pas au Rubik's cube, et dans ce cas l'invasion aurait déjà commencé et plus la peine de se poser de questions. Ils avaient déjà capturé Chiun.

En lisant les interviews de témoins ayant eu des contacts avec des extraterrestres, Remo apprit que les OVNI venaient de la planète Vénus et qu'ils étaient pilotés par de grands Vénusiens amicaux aux cheveux longs, mais qu'ils pouvaient venir aussi de Mars et transporter de petites créatures velues très méchantes qui enlevaient les Américaines du Sud pour leurs plaisirs sexuels. Selon d'autres, les OVNI étaient l'œuvre d'une supercivilisation souterraine du centre de la Terre, qui s'envolait d'un trou inconnu au pôle Nord, ou bien que c'était des sondes scientifiques d'une lointaine étoile pilotées par des vivisectionnistes à la peau grise, sans lèvres et avec des yeux de chat.

Tous les rapports se contredisaient, sauf sur un point : tous les extraterrestres s'inquiétaient beaucoup des armes nucléaires. Et c'était pour ça qu'ils venaient. Pour s'assurer qu'elles n'échappaient pas à tout contrôle.

C'était l'unique dénominateur commun. Et le seul facteur concordant avec l'attaque contre le site du missile.

Il y avait un dossier sur le CRETIN. Le Centre de Recherche des Extraterrestres Imprévus avait été fondé en 1963 à Dayton, dans l'Ohio, et avec le temps des sections s'étaient créées dans plusieurs États. La seule activité insolite attribuable à une section avait eu lieu deux ans plus tôt, quand une section de l'Utah avait essayé d'obliger la CIA à ouvrir au public ses dossiers sur les OVNI, conformément à la loi sur la Liberté de l'Information. L'affaire était allée jusqu'à la Cour Suprême, qui la déclara irrecevable quand la CIA prouva qu'elle avait déjà rendu publics 99 pour cent de ses rapports et que le reste contenait des noms d'agents qui risqueraient d'être compromis. Un représentant du CRETIN essaya bien d'affirmer que la sécurité nationale ne devrait jamais faire obstacle à la vérité, mais les choses en étaient restées là.

— Qu'est-ce que tu lis ? demanda Chiun à un moment donné.

— Des salades, répondit Remo et il jeta la documentation dans la corbeille à papier.

— De l'empereur Smith, naturellement, déclara Chiun qui changea aussitôt de conversation. Est-ce qu'on voit Cheeta Ching dans cette région ?

— Non. Pas en Oklahoma.

— Alors je vais regarder mes beaux drames de l'après-midi, déclara Chiun et il installa son magnétoscope qui avait enregistré des chefs-d'œuvre comme « *Ainsi tourne la Planète* » et « *Les Jeunes et les Dévergondés* », des feuilletons remontant tous à une époque lointaine où le sexe et la violence ne sévissaient pas à la télévision.

Sachant que cela occuperait Chiun jusque dans la soirée, Remo décida de le laisser et d'aller infiltrer tout seul la section locale du CRETIN. Chiun ne ferait que tout compliquer et, d'ailleurs, il en avait assez de ce cube stupide.

— Je sors, Chiun. Ne m'attendez pas.

Chiun ne l'entendit même pas ; il était déjà plongé dans la triste histoire du Dr Lawrence Walters, psychiatre, qui venait d'apprendre par Betty Hendon que son mari, le milliardaire fou Wilfred Wyatt Hornsby, qu'elle avait épousé quand elle était adolescente, se préparait à changer de sexe afin d'épouser le père de Betty, qui s'était fait passer pour la mère de Betty et pour la bonne de Jeremy Bladford, le seul homme qu'elle aimait vraiment.

Remo ferma la porte sans bruit et alla téléphoner, dans la chambre, à la section locale de CRETIN, dont le numéro était donné dans le dossier.

— Centre de Recherche des Extraterrestres, pépia une voix féminine.

— Salut, dit Remo. Je m'appelle Remo Greeley. Je voudrais signaler un OVNI.

— C'est vrai ? Dans cette région ?

La voix de la fille monta d'une octave et fut bien près de se briser sur un couac aigu.

— Ouais. Par ici. Juste en dehors de la ville, répondit Remo d'une voix blasée. Je l'ai vu y a pas dix minutes.

— Où ça ? Où ça ? De quoi il avait l'air ? glapit la fille puis elle se ressaisit et dit plus calmement : Si vous nous donnez l'heure exacte, le lieu et les circonstances, et décrivez l'objet de votre mieux, nous serons reconnaissants. Cette conversation est enregistrée.

— Bien. Alors on y va.

Remo guetta le bip de l'enregistreur, en cherchant une description, en essayant de se rappeler si les Martiens étaient les grands hippies ou les petits bonshommes velus.

— Il avait l'air d'un pingouin, mesurant environ un mètre trente...

— L'OVNI avait la forme d'un pingouin ?

— Mais non, non. Le type qui est sorti de l'OVNI et qui m'a parlé avait l'air d'un pingouin. Le vaisseau spatial était un peu comme un bol avec une bulle bleue au sommet. À moins que ce ne soit dessous ?

Remo n'arrivait pas à se rappeler les diverses descriptions d'OVNI, non plus. Il savait quand même que la plupart des soucoupes volantes n'avaient pas du tout l'allure de soucoupes, mais ressemblaient à des sphères, des œufs, des cigares ou simplement des lumières vives.

— Vous avez eu une Rencontre rapprochée du Troisième Type ? cria la fille au risque de percer les tympanes de Remo. Eh, Ralph ! Prends le poste annexe ! J'ai là quelqu'un qui a opéré un contact... Continuez, Monsieur Green.

— Greeley. Remo Greeley. Je roulais tranquillement quand ma voiture s'est arrêtée au milieu de la chaussée, sans aucune raison. Et puis ce truc brillant est descendu et a tout illuminé.

— Je croyais que c'était arrivé il y a dix minutes ?

— Ouais, et alors ?

— Comment est-ce que ça a pu tout illuminer, en plein jour ? Il est trois heures de l'après-midi.

— Euh, c'était des lumières extraordinairement vives, et le pingouin m'a expliqué qu'elles étaient toutes neuves.

— Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ?

— Il était troublé. Très troublé. Il a dit qu'il voulait que le monde arrête de fabriquer des armes nucléaires et des trucs comme ça. Il a dit que ça mettait en danger les pingouins de l'univers. C'était un peu comme Sauvez les Baleines ou quelque chose, quoi. Il m'a même donné un badge, un bouton, mais je ne sais pas le lire. Enfin bref, il a dit que ça devait cesser.

— Ouais, ils disent tous ça, murmura la fille. Tous les rapports sont d'accord là-dessus. Est-ce que cette créature a dit d'où elle était ?

— D'où elle était ?

— Oui, ce type devait bien être de quelque part, pas vrai ? Pour venir ici, quoi, il a bien fallu qu'il parte d'ailleurs ?

— Ah oui. Oui, bien sûr. Eh bien, il a dit qu'il était de la Voie Lactée.

— Monsieur ! protesta sévèrement la fille. La Voie Lactée n'est pas un endroit. C'est un ramassis d'étoiles, qui sont chacune à des millions de kilomètres de distance. Notre soleil est une de ces étoiles, alors quand vous parlez de la Voie Lactée, vous parlez d'un sacré bout de territoire !

Merde, pensa Remo, j'aurais dû savoir ça.

— Qu'est-ce que vous voulez, je n'y peux rien, moi, c'est ce que le petit bonhomme m'a dit. S'il ne sait pas d'où il est, alors qui peut le

savoir ?

— Bien sûr. Il ne voulait peut-être pas donner son adresse, tout simplement. Il n'est pas encore là, dites ?

— Non, mais il a dit qu'il reviendrait.

— Dans ce cas, il essaiera peut-être de vous contacter encore une fois. Le mieux serait que vous veniez à notre permanence pour donner une description détaillée à notre équipe. Vous pouvez faire ça ?

— D'accord. J'arrive tout de suite.

— C'est la Suite Quinze, dans le Stigman Building. Nous vous attendons. Ah, chic alors ! dit-elle juste avant que Remo raccroche.

— Conne, marmonna-t-il.

L'immeuble Stigman n'était pas loin, alors Remo y alla à pied, en savourant l'air frais et en déplorant que Smith lui ait confié cette mission ridicule.

— Ah, vous devez être Remo Greeley, lui dit une rouquine frisottée quand il entra au siège local du CRETIN. C'est passionnant ! Maintenant vous êtes là tous les deux !

— Tous les deux ?

— Oui. Juste après votre coup de fil, Amanda Bull est arrivée. Elle a vu l'OVNI, elle aussi. C'est pas formidable ? Et elle dit qu'il est toujours là.

— Ah oui ? Toujours où ?

Remo se demanda s'il aurait bousillé sa description et s'ils ne se foutaient pas de lui pour lui donner une leçon.

— Toujours dans les bois, du côté de Chickasha. Ah, que c'est passionnant ! Nous allons tous y aller, pépia la rouquine en se levant d'un bond. Vous venez, naturellement ?

— Naturellement.

Remo ne comprenait pas ce qui se passait, mais, quoi que ce soit, ce serait plus facile pour lui de garder un œil sur ces cinglés.

— Tout le monde est prêt ? demanda une blonde aussi grande et svelte qu'un bouleau, en précédant tout un petit contingent dans la salle de réception où se trouvait Remo. Qui êtes-vous, vous ? demanda-t-elle quand ses yeux gris se posèrent sur lui.

— C'est M^r Greeley, répondit la réceptionniste. Il a vu le même objet que vous. Mais il le décrit un peu différemment.

— Ouais, le mien avait un pingouin, dit Remo.

— Je vois, murmura la blonde en le toisant avec une telle intensité qu'il se demanda si sa braguette était ouverte. Je m'appelle Amanda Bull. Vous êtes membre du CRETIN, Monsieur Greeley ?

— Appelez-moi Remo. Non, mais je songe à en faire partie.

— Je vois, répéta-t-elle. Eh bien, venez avec nous, alors. Même si vous êtes manifestement un de ces types machos que je ne peux pas supporter.

Ils partirent en camionnette vers le sud, par une route traversant des terres cultivées. La voiture était spécialement carrossée, avec sur ses flancs des peintures représentant diverses rencontres d'extraterrestres et sur le toit une grosse bulle permettant d'observer les cieux.

Amanda essaya de faire parler Remo de sa rencontre rapprochée, mais il donna tant de réponses évasives qu'elle finit par renoncer.

Le soir tombait quand elle s'arrêta et annonça :

— C'est ici. Tout le monde descend.

Amanda Bull sauta à terre, en combinaison bleu ciel qui faisait paraître son corps souple séduisant, même pour Remo pour qui les femmes n'avaient même pas l'importance d'objets sexuels. Elle prit aussitôt le commandement du petit groupe de sept personnes composant la section du CRETIN d'Oklahoma City.

— Nous avancerons en file indienne, moi en tête. J'ai une torche électrique, alors dirigez-vous sur ma lumière. L'engin spatial est dans cette forêt. Allons-y. En avant, marche.

Remo se plaça derrière Amanda Bull et les autres se massèrent en désordre, en jacassant comme des pies.

— Vous avez été dans l'armée ? demanda Remo.

— Non, pourquoi ?

— Oh rien. Simplement, la dernière fois que j'ai entendu quelqu'un donner des ordres comme vous, c'était mon sergent instructeur des Marines, à l'entraînement.

Amanda grogna.

— Je disais bien que vous étiez du genre macho. Vietnam ?

— Quelque part comme ça, dit Remo.

— Eh bien, j'espère que vous vous adaptez au changement parce que rien de ces trucs militaires ne va durer.

— Je croyais que nous étions simplement à la chasse aux soucoupes volantes ? dit Remo qui trouvait intéressant que cette femme, qui détestait l'armée, se conduise comme un militaire.

— Vous verrez. Maintenant taisez-vous. Tout le monde. Nous approchons.

Ils débouchèrent dans une clairière. Juste au-delà de la lumière de la torche d'Amanda, il y avait une forme obscure qui scintillait vaguement. Sans un mot, Amanda se détacha du groupe et s'arrêta devant l'objet sombre.

— Voilà ! cria-t-elle d'une voix triomphante. L'émissaire d'une ère nouvelle !

De la lumière inonda la clairière. Elle était d'un blanc cru, comme du calcium enflammé, mais il y avait aussi de plus petites lumières bleues, rouges et vertes, mêlées à l'éblouissement blanc, et tout cela éclairait Amanda Bull, dressée, les deux bras levés, comme César

devant ses armées.

— Mon Dieu, souffla la réceptionniste frisottée du CRETIN. C'est exactement comme dans le film.

Elle s'appelait Ethel Sump et elle avait vu *Rencontre du Troisième Type* seize fois, dix-sept si l'on comptait la soirée où elle s'était endormie et réveillée le lendemain matin parmi les débris de popcorn.

Les autres restèrent figés sur place, muets, l'air stupéfait.

Remo se laissa tomber à plat ventre et ferma les yeux jusqu'à ce qu'il arrive à contracter ses pupilles ultra-sensibles et ne plus être aveuglé.

Il écouta.

— Citoyens de la Terre ! clama Amanda, je suis la représentante choisie de la nouvelle Terre, une Terre où la guerre, la pestilence et le sexisme n'existeront plus. De la lointaine étoile Bételgeuse nous arrive le puissant Maître du Monde, architecte de l'âge d'or qui va se lever. Il m'a confié la mission de recruter des groupes de préparation par lesquels ses enseignements permettront que se réalise le glorieux destin de la Terre.

Amanda s'interrompit pour reprendre haleine, puis elle déclara :

— Nous vous demandons de vous joindre à nous maintenant.

Ce discours produisit un effet remarquable sur les membres du CRETIN. Il les dépassa complètement.

— Hein ? Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda quelqu'un en clignant des yeux dans la lumière.

— Je ne sais pas, quelque chose au sujet d'une amélioration du monde, répondit Ethel Sump. Je ne vois pas le pingouin. Où est le pingouin, Monsieur Greeley ?

Mais Remo avait déjà rampé sous les arbres et maintenant il se relevait et courait en faisant un détour pour passer derrière les lumières. Il était troublé par la soudaine apparition de ces lumières, venant d'un objet aussi massif et puissant que ce vaisseau, ou quoi que ce soit. La mécanique, en particulier la grosse machinerie, émettait des vibrations. Mais là, Remo ne captait rien du tout.

Il voyait maintenant que l'objet n'était pas posé, mais planait à environ un mètre au-dessus du sol. Remo ne sentait aucun moteur, aucun déplacement d'air indiquant des jets ou toute autre force motrice. Rien que la chaleur des lumières à haute intensité et un vide là où il aurait dû y avoir des vibrations.

C'était surnaturel et déconcertant. Remo n'avait même pas une sensation de grande masse, et pourtant l'objet était plus gros qu'un car et fait d'une espèce de métal argenté, à en juger par sa surface brillante.

Il devrait au moins y avoir de la masse, pensa-t-il, sinon des

vibrations. Remo n'avait qu'une impression de vide, ou de creux, comme si l'OVNI ne pesait absolument rien, ou comme s'il était capable de supprimer la gravité.

Remo passa derrière l'objet, sans être vu. Les lumières étaient tout aussi vives de ce côté ; il ferma à demi les yeux et se rapprocha de la chose.

Toujours pas de vibrations.

Les mains tendues, il toucha la coque, qui céda légèrement à son contact délicat, comme un gros ballon de plage touché par un petit nageur.

À présent, les doigts sensibles de Remo captaient une vibration. Une activité électrique. Mais toujours rien de ce qu'il aurait attendu d'un monstre flottant comme celui-là. Ça marchait peut-être sur piles ? Combien de piles faudrait-il pour propulser un engin à travers le cosmos ? Remo n'en savait rien. Que se passait-il quand les piles étaient nases ? Est-ce qu'ils s'arrêtaient dans un supermarché intergalactique pour en acheter des neuves ? Il tâtait l'enveloppe du vaisseau spatial, tout prêt à la déchirer, quand soudain une voix fluette, mélodieuse, émana de l'intérieur de l'OVNI et annonça :

— Chef du Groupe de Préparation. Une personne non autorisée s'est aventurée trop près de mon engin. Repliez-vous à une distance de cinquante mètres, s'il vous plaît.

— Courez tous ! hurla Amanda d'une voix choquée.

Les CRETIN et elle prirent leurs jambes à leur cou tandis qu'un bourdonnement grave se faisait entendre et allait crescendo en même temps que toutes les lumières baissaient.

Remo sentit sous ses doigts une intensification des vibrations. Il jugea préférable de reculer, jusqu'à ce qu'il sache ce qu'était le bourdonnement, mais alors qu'il courait le bruit parut le suivre. Ou quelque chose, parce qu'il eut soudain très chaud. Il y avait une vive chaleur sous ses vêtements, et bientôt ce fut une sensation de brûlure, surtout là où ses vêtements étaient serrés, dans le dos, derrière ses genoux et même à ses pieds.

Tout en courant, il regarda derrière lui. L'OVNI planait dans le ciel et, ses lumières éteintes, il disparaissait au-delà des cimes des arbres. Remo entendit au même instant le moteur de la camionnette du CRETIN, qui s'éloignait rapidement de la clairière.

La brûlure ne s'arrêta que lorsque l'OVNI et la camionnette furent partis tous les deux. Mais déjà Remo s'était écroulé. Et il ne comprenait pas du tout pourquoi.

CHAPITRE VI

La première fois que le téléphone sonna, le Maître de Sinanju l'ignora purement et simplement. Il était plongé dans ses beaux drames. D'ailleurs, même s'il n'avait pas été occupé, Chiun n'aurait pas daigné répondre à l'insistante sonnerie. Le Maître de Sinanju n'était pas un domestique qu'on sonnait. Il ne répondait jamais au téléphone, qui sonnait invariablement parce qu'une personne blanche sans importance et sans considération souhaitait parler à Remo et était trop paresseuse pour écrire une lettre ou se déranger, ce qui était les seuls moyens de communication civilisés. En général, ces appels étaient de l'empereur Smith, ce qui ne changeait rien pour Chiun. Ce n'était pas parce que le Maître de Sinanju traitait Smith d'empereur qu'il allait accepter ses communications. Il n'acceptait que son or.

La seconde fois que le téléphone sonna, le Betamax offrait de la publicité, alors Chiun alla rapidement à l'appareil en sachant qu'il avait exactement 180 secondes pour régler cette interruption.

Chiun, dans ces cas-là, avait l'habitude de réduire simplement l'appareil en poussière, ce qui le faisait très bien taire. Mais Remo s'en plaignait, sauf quand Remo en voulait à Smith, auquel cas il réduisait lui-même le téléphone en poussière. Néanmoins, par respect pour son disciple, Chiun souleva le fil du téléphone et, d'un léger coup de son ongle long, le trancha. Si Remo se plaignait, Chiun se promettait de lui faire observer que ce fil sectionné était une excellente démonstration de l'ongle qui tue, ce qui réduirait probablement Remo au silence.

Le Maître de Sinanju retourna au Betamax juste à temps pour ne pas rater le grand moment de *Ainsi tourne la Planète*, où Julie avouait sa kleptomanie.

Cinq minutes plus tard, la télévision s'éteignit.

La barbichette de Chiun frémit légèrement et ses yeux noisette fulgurèrent. Cela n'était encore jamais arrivé. La stupide machine était-elle cassée ? C'était un cadeau de Smith et, par conséquent, du travail de Blancs soumis à toutes les difficultés des choses de Blancs. Chiun se leva pour aller examiner l'appareil.

Et on frappa à la porte. Timidement. Et puis une petite voix se fit entendre :

— Monsieur Yeun Hom ? Désolé pour l'électricité. Je suis chargé de vous transmettre un message de votre fils. Il a dit de couper l'électricité parce que vous ne répondiez jamais au téléphone et que vous regarderiez peut-être la télévision, et alors vous ne m'entendriez

pas frapper, à cause de votre problème de surdité.

— Allez-vous-en, idiot ! cria Chiun. Vous vous trompez de personne. Vous parlez au Maître de Sinanju qui entend pousser un brin d'herbe de l'autre côté de sa fenêtre. Allez coucher !

— Mais votre fils, Remo, m'a demandé de vous remettre un message.

Le gérant de l'hôtel, suffoqué, se trouva soudain nez à nez avec une figure parcheminée alors qu'il aurait juré avoir devant les yeux une porte fermée, une fraction de seconde plus tôt. Il y avait une porte et puis, aussitôt, plus de porte et rien que le vieil Oriental en peignoir de soie. Sans bruit ni mouvement d'ouverture de porte.

— Où est mon fils ? Quel message envoie-t-il ?

— Il... il est malade. Il est dans une cabine téléphonique à côté d'un Burger Triumph, sur la route principale de Chickasha, juste au sud d'ici. Il dit que vous devez venir tout de suite.

— Disparaissez et appelez-moi une voiture taxi. Je descends tout de suite. Et j'espère que mon appareil marchera quand je reviendrai.

Le chauffeur de taxi avait eu des clients plus bizarres... pensait-il. Cette espèce de vieux Chinois-là était sorti en vol plané de l'hôtel et s'était jeté à l'arrière du taxi en criant :

— Mon fils est malade et vous allez me conduire à lui instantanément. Je vous paierai bien pour votre rapidité.

— D'accord, pépère. Où c'est qu'il est ? demanda le taxi en démarrant.

— Il est à un téléphone à côté d'un endroit où l'on cuit ces répugnantes choses de viande que les créatures comme vous consomment tout le temps.

— Plaît-il ? fit le taxi quelque peu éberlué.

— Une chose *burger*.

— Ah, *Burger Triumph* ! Mais lequel ? Il y en a des millions, par ici.

— Celui qui est sur la route de Chiquenaude, au sud.

— De Chique... Ah, Chickasha ! D'accord. On va le trouver.

Ils trouvèrent Remo assis par terre, adossé à une cabine téléphonique. Devant lui, il y avait une poubelle géante débordant de papiers gras du *Burger Triumph*, de gobelets de carton et de restes de sandwiches.

— Aïïïïïe ! glapit Chiun quand le taxi s'arrêta et qu'il vit Remo à demi inconscient parmi les détritiques.

Remo leva vers lui des yeux vitreux.

— Petit père... j'ai essayé de vous téléphoner...

— Laisse, laisse, interrompit sèchement Chiun, ses yeux allant de Remo à la poubelle pleine. Cette fois, tu t'es surpassé !

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il a ? demanda le chauffeur

de taxi.

— Il est retombé dans l'ignominie totale, déclara Chiun.

— Ouais, je vois bien. L'alcool ?

— Pire.

— Pire ?

— Oui. Il s'est gorgé d'ordures. Oubliant son héritage. Il est retombé dans sa blancheur.

— Faut dire qu'il m'a l'air plutôt pâlot. Si c'est votre fils, c'est mauvais signe.

— Il n'est pas mon fils. Ce n'est qu'un pâle morceau d'oreille de cochon, un Blanc mangeur de viande qui a violé des siècles de tradition. Et pour quoi ? Pour des hamburgers ! Remo, tu as dû manger plus de cent hamburgers ? cria Chiun et sa voix stridente devint soudain plaintive. Pourquoi, Remo ? Je croyais que cette manie dégoûtante t'avait passé.

À vrai dire, une telle conduite n'avait ni rime ni raison. Conformément à l'entraînement de Sinanju, Remo avait renoncé depuis longtemps au bœuf et un incident malheureux, quelques années auparavant, où il avait failli mourir pour avoir mangé un hamburger, dans une rechute à ses jours pré-Sinanju, l'avait convaincu que son métabolisme n'acceptait pas la viande. Alors, si tous ces papiers gras étaient la preuve d'un repas récent, Remo serait déjà mort.

— J'attends une explication, Remo, dit sévèrement Chiun.

— Pas burgers, bredouilla Remo. Bras et jambes. Regardez.

— Quoi ?

— Il dit de regarder ses bras et ses jambes, transmit amicalement le chauffeur de taxi.

— Je sais ce qu'il a dit, Blanc. Retournez à votre automobile.

Chiun se baissa et retroussa une des jambes du pantalon de Remo. La peau était rougie, contrastant avec la pâleur des bras nus et de la figure, ce qui lui donnait l'air d'un Indien de bande dessinée.

— Ce sont des brûlures, Remo.

— Oui. Brûlé. Tout le corps, brûlé.

— Tes bras ne sont pas brûlés. Ta figure non plus.

Chiun examina l'autre jambe. La peau était calcinée. Pas profondément, mais bien cloquée, encore que, par endroits, la rougeur était moins prononcée. Le plus curieux c'était que les poils n'étaient pas brûlés. Sa poitrine était rougie aussi.

En examinant ses bras, Chiun découvrit qu'ils étaient brûlés là où ils avaient été couverts par les manches courtes du tee-shirt, alors qu'au-dessous la peau était intacte. On aurait dit des coups de soleil anormalement sérieux, à cette différence qu'ils recouvraient les parties protégées du corps au lieu du contraire logique.

Chiun, qui avait vécu plus de 80 ans et n'avait jamais rien affronté qu'il ne puisse comprendre, sentit un petit frisson glacé lui courir dans le dos.

— Comment as-tu été brûlé, Remo ? demanda-t-il d'une voix pressante. Qui t'a fait ça ?

— Lumières. Jolies lumières. Brillantes. Brûlé.

Sur ce, la tête de Remo retomba et il perdit connaissance. Chiun le souleva dans ses bras, comme un bébé, en appelant le chauffeur de taxi.

— Vite ! Nous devons le ramener à l'hôtel !

— Attendez que je vous donne un coup de main, pépé...

Mais avant que le taxi ait le temps de bouger, Chiun s'était redressé, avec Remo tendrement blotti dans ses bras et il le transportait vers la voiture, sans le moindre effort.

— Je ne vais pas vous demander comment vous avez fait ça, dit le chauffeur en s'adressant au rétroviseur.

— Et je ne vais pas vous l'expliquer, répliqua Chiun tout en commençant à soigner Remo.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, Chiun, dit le Dr Harold W. Smith au téléphone neuf que Chiun avait exigé en remplacement de celui qu'un fou furieux avait démoli.

— Alors je vais vous le répéter, gronda Chiun sur la ligne brouillée. J'ai trouvé mon fils Remo brûlé comme par le soleil. Il est sans connaissance et ne peut pas me dire ce qui lui est arrivé.

— Vous m'appellez parce que Remo a pris un coup de soleil ? demanda Smith avec une incrédulité non dissimulée.

— Non. Je vous appelle parce que Remo n'a pas de coup de soleil. Il n'a jamais de coups de soleil, mais, s'il en avait, je saurais le soigner. Ce coup de soleil qui n'en est pas un, c'est nouveau. Quelque chose que je ne comprends pas. Il a une de ces brûlures éducationnelles.

— Éducationnelles ? répéta Smith, mystifié, dans son bureau donnant sur le détroit de Long Island.

Il avala rapidement deux Alka-Seltzer dans de l'eau, en regrettant l'heureux temps de la CIA où il n'avait pas à affronter l'attitude insolente de Remo ni la barrière de la langue de Chiun.

— Oui, des brûlures éducationnelles. J'ai lu ça. Quand une personne est brûlée, la sévérité de ces brûlures témoigne de son éducation, insista Chiun, qui rêvait parfois d'être de retour à Sinanju, sans le manque de responsabilité de Remo ni l'incapacité de l'empereur Smith à communiquer dans sa propre langue.

— Ah ! s'exclama Smith. Vous voulez dire au premier, au deuxième et au troisième degré ?

— Oui, bien sûr. Remo a les moins graves de celles-là. Pour une

personne ordinaire, ce serait simplement une gêne, mais l'essence de Remo est développée au-delà de l'ordinaire. Il est pour le moment insensible.

— Inconscient ?... Est-ce qu'il va se remettre ?

Smith savait que si quelque chose arrivait à Remo, quelque chose de grave, il serait obligé de le faire supprimer, puis de supprimer CURE et, finalement, de mettre fin à sa propre vie. Chiun, qui ne comprenait pas que la divulgation du secret de CURE serait l'aveu que l'Amérique ne fonctionnait pas et qui, par conséquent, ne comprenait rien à CURE, retournerait tranquillement dans son village après avoir tué Remo, ce qui serait sa mission dans ces circonstances.

— Grâce à mes pouvoirs guérisseurs, il va se remettre. Je le ferai guérir, qu'il le veuille ou non. En ce moment, il dort comme un enfant, l'enfant qu'il est.

Smith réprima un soupir de soulagement.

— C'est très bien. Combien de temps faudra-t-il ? Il est en plein milieu d'une mission.

— Je sais, répliqua Chiun avec irritation. Ce que je ne sais pas, c'est comment sa peau a été brûlée sous ses habits et pas là où elle était exposée. Ça, vous devez me le dire.

— Attendez. Vous dites que sa peau est brûlée. Mais pas comme s'il avait eu des coups de soleil, exactement le contraire, en somme ?

— Oui. Opposé à la réalité.

— Attendez une minute.

Smith appuya sur un bouton, sous son bureau, et une console d'ordinateur s'éleva. Smith tapa sur le clavier une description du phénomène scientifique, puis les circonstances telles que Chiun les avait expliquées. L'écran s'éteignit, le curseur y courut comme une araignée en laissant derrière lui des mots verdâtres représentant la réponse que demandait Smith.

— J'y suis. Ultrasons, dit-il.

— Parlez normalement ! cria Chiun.

— Je dis que Remo a été brûlé par des ultrasons. Des sons tellement aigus que les oreilles humaines ne peuvent les percevoir. Cela a fait l'objet d'expériences de laboratoires. Des ultrasons braqués ont la faculté de créer de la chaleur entre des surfaces, sans affecter les surfaces qui ne sont pas en contact avec d'autres surfaces. Cela concorde parfaitement. Remo a évidemment pénétré dans un champ d'ultrasons, ce qui a provoqué une chaleur intense entre sa peau et ses vêtements, assez pour créer un effet de grave coup de soleil. La peau exposée n'a pas été atteinte parce qu'elle ne touchait rien.

— Où est-ce que Remo a pu rencontrer ces ultrasons ?

— Je ne sais pas. Ce doit avoir un rapport avec sa mission.

— Vous m'avez dit que sa mission avait un rapport avec les

whizzbees volants.

— C'est ça. Les soucoupes volantes, c'est un autre nom qu'on donne aux Objets Volants Non Identifiés. Des lumières dans le ciel, que voient des gens.

— Des lumières dans le ciel ? Remo a parlé de lumières.

— Alors il a dû découvrir quelque chose. Il devait infiltrer un groupe d'observateurs d'OVNI, le CRETIN.

— Ah ! Des crétins. Bien. Mais expliquez-moi ces lumières.

Smith s'éclaircit la gorge.

— Eh bien, depuis plusieurs années, des personnes dans ce pays, et tout autour du monde, mais surtout dans notre pays, ont vu ou cru voir des objets singuliers, dans le ciel, des lumières, des engins, des feux, etc. Il s'agit généralement de phénomènes ordinaires, comme des planètes ou des avions, mais certains ne sont pas faciles à expliquer. Selon une hypothèse populaire, les OVNI sont des vaisseaux d'autres mondes, le produit de civilisations avancées qui observent la Terre depuis des millions d'années. Personnellement, je trouve ça plutôt difficile à avaler, l'idée d'une civilisation avancée plus grande que la nôtre...

— Qu'est-ce qu'il y a de difficile, là ? demanda Chiun. Je viens d'une civilisation avancée, la Corée.

— Oui, euh... c'est vrai. Alors, euh... La mission de Remo était d'enquêter sur ce groupe pour voir s'il avait établi un contact avec un individu se faisant appeler le Maître du Monde, qui serait susceptible de les influencer pour qu'ils attaquent le système de défense des missiles américains. Presque tout cela figure dans les rapports que j'ai confiés à Remo.

— Alors ce groupe est responsable de ce qui est arrivé à mon fils ?

— C'est possible. Mais dans l'état actuel des choses, nous devons partir du principe qu'ils sont inoffensifs.

— Personne n'est inoffensif. Surtout pas les imbéciles, déclara Chiun et il raccrocha.

Chiun alla se pencher sur Remo, qu'il avait déshabillé, couvert d'onguents spéciaux et couché dans le lit. Normalement, il dissuadait Remo de dormir dans un lit, mais le matelas moelleux était maintenant parfait pour un corps blessé. Courbant sa tête chenue, il écouta la respiration de Remo. Le rythme revenait. Bien. Oui, Remo allait guérir. Le plus grave c'était l'état de choc, qui avait déclenché le mécanisme défensif du sommeil.

Chiun alla récupérer les dossiers que Remo avait jetés à la corbeille à papier et commença à les lire. Et plus il lisait, plus il était surexcité. Sa barbiche frémissait. Il s'agitait. Ses yeux noisette lançaient des éclairs bizarres. Il marmonnait tout bas, en coréen. Des mots durs, pour commencer, et puis de plus en plus hésitants. Des mots de

stupéfaction.

Plusieurs heures après, Chiun se releva de la position du lotus, plus pâle que de coutume et avec une très curieuse expression qui aurait intrigué Remo, s'il avait été réveillé pour la voir. C'était l'expression de quelqu'un qui, après une vie entière, perçoit une grande vérité qui lui avait échappé jusque-là.

Il y avait dans cette expression de l'étonnement, de la joie et aussi un soupçon de peur.

Chiun retourna vers Remo et lui parla tout bas, comme s'il pouvait l'entendre :

— Pourquoi est-ce que tu ne m'as pas parlé de ça, mon fils ? Est-ce que tu n'as pas reconnu ce qu'était cette grande chose ? Enfant téméraire, qui t'aventures là où seul le Maître régnant de Sinanju peut aller. Et tu as payé le prix. Mais je vais tout arranger, pour la plus grande gloire de Sinanju. Tu partageras cette gloire, Remo, quand tu iras bien. Mais d'abord tu dois guérir. Je reviendrai vers toi dès que j'aurai fini mon pèlerinage. Au revoir, Remo.

Ce disant, le Maître de Sinanju s'assit pour écrire un mot avec une plume d'oie ; il le laissa sur la commode, à côté de son fils endormi, et quitta discrètement l'appartement et l'hôtel.

CHAPITRE VII

Pavel Zarnitsa n'était pas en Amérique pour espionner les Américains.

Non, rien n'était plus éloigné de sa pensée. Pavel Zarnitsa était en Amérique pour espionner les Russes travaillant pour la compagnie aérienne soviétique Aeroflot, et ces Russes ne posaient pas de problèmes. C'était des civils.

Mais certains n'étaient pas des civils. Certains faisaient partie du GRU, le *Glavnoe Razvedyvatelnoe Upravlenie*, ou Principal Directorate de Renseignements du haut état-major soviétique. Le GRU était le plus puissant service secret du monde, après le KGB, ou Comité pour la Sécurité Nationale, pour lequel travaillait Pavel Zarnitsa. Que le GRU fût aussi russe que le KGB ne changeait rien pour Pavel ni pour ses supérieurs. Le GRU était le rival du KGB, c'était la concurrence, qui aimait utiliser comme « façades » les bureaux d'Aeroflot à l'étranger.

Par une ironie du sort, c'était la notion capitaliste de concurrence qu'utilisait le Kremlin pour maintenir en alerte le KGB et le GRU. Ils avaient des budgets séparés, mais des responsabilités qui se chevauchaient, ce qui provoquait une certaine rivalité et pas mal de conflits bureaucratiques internes entre les deux services et pour ainsi dire aucun partage des renseignements.

Pavel se disait tristement que la CIA en savait probablement plus long que lui sur les agents du GRU de l'Aeroflot. Mais il savait aussi que la CIA ignorait le nom de l'unique agent du KGB aux bureaux de l'Aeroflot de New York, à savoir lui-même. Le KGB était subtil, en dépit de l'imagerie populaire qui représentait ses agents avec un cou épais, un chapeau mou et un long imper gris. Le GRU n'était pas aussi subtil. Malgré tout, il savait être efficace et il avait de bons agents – quelques bons agents – à son service.

Pavel Zarnitsa le savait parce que son frère, Chujoï, travaillait pour le GRU. Chujoï avait dix ans de moins que lui, ce n'était qu'un gamin. Mais un gamin imaginaire, Pavel le savait, trop imaginaire pour le GRU. Pavel le lui avait bien dit, mais Chujoï ne l'avait pas écouté. Il n'écoutait jamais. Ainsi, chacun des frères était allé de son côté.

Pavel n'avait revu son cadet qu'une fois, depuis, et tout à fait par hasard quand on les plaça à la même table dans un restaurant de Moscou, où les consommateurs solitaires étaient toujours placés à la table d'inconnus, parce que les places étaient rares même dans les pires établissements.

— Ces capitalistes stupides sont condamnés, dit fièrement Chujoï quand Pavel lui demanda comment il allait. Dans cinq ans, nous nous paierons une petite fête militaire avec eux, grâce à leur laxisme et ensuite l'inévitable révolution communiste couvrira toute la planète.

— Ils ne sont pas stupides et personne ne croit plus à la glorieuse révolution, Chu, répliqua Pavel pendant l'attente de deux heures, avant d'être servis, qui était normalement de trois heures, mais les frères Zarnitsa avaient de l'influence.

— Les démocraties s'écroulent, affirma Chujoï.

Pavel soupira.

— C'est ça que tu apprends dans ton lourdaud de GRU ?

Il s'attrista. La plupart des Russes oubliaient ce genre de propagande dès qu'ils avaient quitté la Jeune Ligue communiste. C'était de l'endoctrinement, pas autre chose. Pavel essaya d'expliquer à son frère la réalité géopolitique, de lui faire comprendre que même comme ennemie, l'Amérique était l'amie de la Russie.

— Nous avons besoin d'eux. Les Américains tiennent les Chinois en échec. Sans l'Amérique, la Chine nous attaquerait. Même le Politburo sait ça.

— Tu as encore regardé cette émission de télévision, dit Chujoï en riant.

Il faisait allusion à une série populaire qui, toutes les semaines, racontait les aventures d'agents du KGB luttant contre des trafiquants du marché noir, des traîtres et des agents de la CIA en Union soviétique. Le GRU avait toujours été vexé que le KGB ait son émission de télévision et que ses agents soient des héros, comme ceux du FBI l'avaient été pour les Américains jusqu'à ces derniers temps. Mais ce n'était pas sans bonne raison que le GRU n'avait pas son programme. Le Russe moyen n'était pas au courant de son existence.

Pavel répondit par un haussement d'épaules et changea de conversation pour évoquer leurs souvenirs d'enfance, dans la petite ville de Kirovograd en Ukraine.

Depuis cette rencontre fortuite, les deux frères ne s'étaient pas revus. Aux dernières nouvelles qu'avait eues Pavel, Chujoï travaillait dur dans une des fabriques de gadgets du GRU, encore un fétiche puéril de cette organisation.

Et puis Pavel fut chargé d'aller infiltrer le bureau de New York de l'Aeroflot, pour y débusquer et dénoncer les agents du GRU, quand le GRU avait réussi à prendre le pas sur le KGB dans une distribution de crédits.

Et Pavel Zarnitsa découvrit que l'Amérique était merveilleuse. Il adorait l'Amérique. Contrairement à d'autres, il n'aimait pas l'Amérique parce qu'elle était tellement différente de la Russie, mais parce qu'elle était tout à fait comme la Russie. Cela le troubla et

l'obligea à réviser ses théories géopolitiques.

L'Amérique était donc une autre Russie, immense, déployée, ingénieuse et chaleureuse. Pavel savait aussi que la seule chose pire serait une Amérique communiste. Une observation attentive avait permis à Pavel de comprendre que si un pays pouvait faire marcher le communisme, c'était les États-Unis. Les Américains étaient comme ça. Et si jamais une chose pareille arrivait, les différences entre les deux superpuissances s'évaporerait ainsi que tout ce qui leur permettait de coexister. Si les Américains se révélaient meilleurs communistes que les Russes, les Soviétiques ne pourraient pas le tolérer. Les deux nations en viendraient aux mains et se détruiraient mutuellement, et le monde entier par la même occasion.

Mais cet ultime conflit pouvait être évité, Pavel en était sûr. Il espérait tout au moins que ça n'arriverait pas de son vivant, parce que ce serait trop triste. Il aimait sincèrement l'Amérique, qui avait tout ce qu'avait la Russie, en plus grandes quantités. Et une chose que la Russie n'avait pas.

Les tacos.

Dans toute la Russie, il n'existait aucun aliment comme les tacos.

Pavel avait découvert cette spécialité au cours de sa première semaine à New York. Il avait décidé d'essayer la cuisine de tous les restaurants, dans une spirale de plus en plus large autour de son immeuble, jusqu'à ce qu'il en trouve une dizaine où il prendrait régulièrement ses repas. Pavel aimait bien manger et il aimait aller au restaurant. À l'exception d'un restaurant chinois, où il refusa d'entrer, Pavel trouva les établissements américains excellents. Il était médusé par le service rapide et il dut apprendre à attendre d'avoir faim avant d'aller au restaurant, au lieu de s'y rendre deux ou trois heures avant, comme en Russie. Mais quand il entra dans une boîte plutôt sordide appelée le Wacko Taco, Pavel oublia tous les autres restaurants.

Pavel ne savait même pas ce qu'était un taco, mais c'était ce qu'il y avait de meilleur marché sur la carte, alors il en commanda deux.

Quand on les lui apporta, ressemblant à des poissons crus mollassons, il ne sut même pas comment les manger. Il dut observer les autres dîneurs avant de comprendre qu'on ne se servait pas du couteau et de la fourchette en plastique, mais qu'on soulevait simplement la tortilla de maïs pliée pour la porter à sa bouche et on mordait d'un côté tandis qu'à l'autre bout la farce à la viande glissait et tombait dans l'assiette, pour être mangée plus tard à la fourchette.

Le premier taco avait été intéressant, mais ce fut seulement lorsqu'il eut dévoré le second que Pavel ressentit cette sensation qu'il allait baptiser par la suite, en empruntant l'argot américain de la drogue, la « défonce taco ».

Cela commençait par une sensation de chaleur au creux de

l'estomac, qui se répandait à partir du plexus solaire et s'accompagnait d'une bouche brûlante et d'un nez qui coulait. Dans ces moments-là, le cerveau paraissait généralement plus clair et plus vif. Ce n'était pas un repas, mais une aventure. À partir de ce moment, Pavel Zarnitsa devint un accroc du taco.

— Ce doit être la forme, dit Pavel en rejoignant la jeune personne avec qui il avait rendez-vous devant l'immeuble de Manhattan arborant l'emblème ailé de la faucille et du marteau et le nom AEROFLOT en caractères cyrilliques.

Cette jeune personne s'appelait Natalya Tuchenka, elle avait 22 ans et elle était jolie dans un style mince androgyne ; elle avait aussi les cheveux noirs les plus lustrés que Pavel avait jamais vus. Elle avait accepté de sortir avec lui, sans savoir que Pavel était du KGB et qu'elle-même était une des trois employées aux réservations de l'Aeroflot qu'il n'avait pas encore innocentées de toute appartenance au GRU. Il comptait vérifier ça ce soir-là, chez lui. Mais pas avant d'avoir somptueusement dîné au Wacko Taco.

— Je ne comprends pas, Pavel, dit Natalya en le regardant avec de grands yeux si bleus, si innocents que ça faisait mal. Comment est-ce que la forme du... d'un taco peut avoir une influence sur son goût ?

— Je ne le comprends pas non plus, avoua Pavel. Je sais seulement que c'est différent des autres plats mexicains. Comme l'amour est différent avec certaines femmes.

Et il regarda Natalya d'un air plein de sous-entendus, tandis qu'il se garait près du restaurant.

Le rire de Natalya cascada comme une lointaine clochette d'argent. Et elle rougit, en plus.

Et comme elle rougissait, Pavel fut certain qu'elle était du GRU et cela l'attrista tellement qu'il ne mangea que cinq tacos, au lieu des six habituels. Mais la réalité étant la réalité, aucune Russe de 22 ans travaillant pour l'Aeroflot n'était innocente au point de rougir. C'était aussi impossible qu'une serveuse de fast-food refusant la demande en mariage d'un milliardaire.

Chez lui, Pavel offrit à Natalya une vodka et une cigarette. Elle les accepta toutes deux. Il lui tint compagnie pour la vodka, mais pas pour la cigarette parce qu'il lui avait donné un joint de marijuana, ce qu'elle ne comprit pas avant de planer suffisamment pour qu'il la filme avec le son, pour ses supérieurs. La vodka assurait la parole.

Quand Natalya se mit à pouffer comme une petite fille et à raconter qu'elle ne travaillait pas vraiment pour Aeroflot, mais ne pouvait pas dire quel service secret l'employait parce que c'était secret, idiot, Pavel arrêta la caméra dissimulée et accompagna Natalya jusqu'à un taxi, en donnant au chauffeur des instructions pour qu'il la conduise au consulat soviétique, où son indiscretion aurait des

témoins. Le film sonore assurerait son retour en Russie et en disgrâce. La drogue était un délit grave, là-bas, et impardonnable pour un agent.

Avant de se coucher, Pavel lut un journal du soir et ce qu'il y découvrit chassa son envie de dormir. Il y avait un article dans lequel l'US Air Force démentait officiellement un accident qui serait arrivé à un missile Titan en Oklahoma. En même temps, le porte-parole officiel démentait catégoriquement qu'un incident semblable s'était produit quelques jours plus tôt dans l'Arkansas. L'article était plein de conditionnels de « non confirmé » et de « sources souhaitant demeurer anonymes » et Pavel n'y aurait pas fait attention si ce n'était pas publié dans une page intérieure, une des dernières, dans un encadré et d'une longueur de trois petits paragraphes à peine. Par conséquent, il savait que c'était important. Toutes les nouvelles importantes étaient publiées de cette façon, en Russie.

Pavel se dit donc qu'il se passait quelque chose d'important dans le Stratégic Air Command américain et, quoi que ce soit, il devait enquêter et savoir.

Surtout si les États-Unis allaient se faire sauter avant qu'il ait découvert le secret du parfait taco.

CHAPITRE VIII

Deux jours plus tôt, Ethel Sump n'avait été que la réceptionniste du CRETIN, un groupe dont elle avait voulu faire partie moins par intérêt pour les Objets Volants Non Identifiés que parce que, dans n'importe quel groupe, on avait l'occasion de rencontrer des garçons séduisants. À 24 ans, légèrement portée sur l'embonpoint et encore célibataire, elle savait que le temps lui était compté. Et puis c'était un travail intéressant, même si ce n'était pas payé, et elle rencontrait plus de gens que dans la pizzeria drive-in où elle gagnait pourtant 3 dollars 70 de l'heure, un argent qui lui faisait défaut maintenant.

Pas beaucoup de rendez-vous galants, cependant. Mais Ethel Sump s'y résigna à mesure que son intérêt pour les soucoupes volantes grandissait. Après des recherches intensives dans les magazines d'OVNI et les petits journaux à sensation, elle en était venue à penser que les soucoupes volantes appartenaient à une autre dimension, qui existait à côté de la nôtre, mais qui était invisible et intangible à moins d'y passer ; les fantômes, auxquels elle croyait aussi avec ferveur, étaient les habitants de cette autre dimension et ne devenaient visibles que dans certaines conditions. Quelles étaient ces conditions, Ethel n'en savait trop rien, mais elle était sûre que ça avait un rapport avec les taches solaires.

Elle fut enchantée quand son hypothèse fut confirmée par la bouche – en supposant qu'il ait une bouche – du Maître du Monde qui avait fait d'elle, à la place d'une simple réceptionniste sans amoureux, un membre important du Groupe de Préparation Deux, qui exécuterait le travail du Groupe de Préparation Un.

— Qu'est-ce qui est arrivé au Groupe de Préparation Un ? demanda Ethel quand son tour vint d'entrer seule dans l'OVNI.

— Le Groupe de Préparation Un a accompli sa mission et a été récompensé, comme vous le serez, répondit le Maître du Monde de sa curieuse voix flûtée.

Ethel trouvait dommage qu'il reste caché derrière ce verre dépoli, mais elle comprenait qu'il devait respirer son propre air. Elle sourit et hocha la tête. Elle aimait bien les récompenses et elle s'en accordait souvent, sous forme de sodas et de friandises au fromage, principaux responsables de sa tendance à l'obésité.

— Quand la nouvelle ère se lèvera, Ethel Sump, vous y occuperez une position importante.

— Et des garçons me demanderont des rendez-vous ?

— Les hommes se traîneront à vos pieds.

— Je croyais que vous aviez dit que nous serions tous égaux.

— Oui. Tous les hommes se traîneront à vos pieds également. Ça vous plairait, ça ?

— Oui, monsieur, ça me plairait bien.

— Excellent. Vous comprenez que mes projets nécessitent la neutralisation de toutes les armes dangereuses de la Terre, à commencer par les armes nucléaires.

— Oui, murmura Ethel Sump qui s'imagina en train de prononcer bientôt un « Oui » dans des circonstances tout à fait différentes.

— Bien, dit la silhouette derrière le panneau de verre, dont la tête évoquait pour Ethel un bulbe de tulipe flottant à la brise. Et vous êtes prête à travailler pour atteindre ce but important et obéir sans conditions aux ordres du Chef de Groupe Bull ?

— Oui, mais avant que je fasse ça, il faut que vous répondiez à une petite question.

— Allez-y !

— J'ai toujours cru que vous veniez d'une autre dimension.

— Exact.

— Mais avant, vous avez dit que vous veniez de... de Bételgeuse.

— Exact aussi, assura la voix fluette.

— Je ne comprends pas. Comment est-ce que les deux choses peuvent être vraies ?

— Si ma planète tourne effectivement autour de cette étoile, afin de traverser les distances immenses entre mon monde et le vôtre, nos vaisseaux passent par la Quatrième Dimension.

— Ah bon ! Maintenant je comprends ! s'exclama Ethel, radieuse.

Cependant, quand elle échangea ses impressions avec les autres et découvrit que le Maître du Monde avait dit à Marsha Gasse que, oui en effet, son peuple venait d'une ville souterraine sous le pôle Nord, et puis à Martin Cannell qu'il était exact que sa race avait visité la Terre aux temps préhistoriques et créé la race humaine avec la boue primitive, tout le monde fut très perplexe et ils allèrent demander des éclaircissements à Amanda Bull, qui organisait le groupe pour le retour à Oklahoma City.

— Mmmmmm, fit Amanda en frottant le poil sur son nez.

Le vaisseau spatial était encore dans le bois et elle envisagea un instant d'y retourner pour demander des explications au Maître du Monde, mais elle vit alors l'engin s'élever lentement au-dessus des arbres, vaciller et se diriger vers l'ouest. Elle se demanda si le Maître du Monde planait dans la haute atmosphère ou s'il avait une base secrète quelque part.

— Le Maître du Monde ne peut mentir, déclara-t-elle et tout le monde approuva vigoureusement de la tête. Donc tout doit être vrai.

— Bien sûr, c'est parfaitement logique, dit Martin Cannell.

La question fut donc réglée et ils s'empilèrent tous dans la camionnette, tout joyeux d'aller à leur première séance d'entraînement.

Ethel Sump aimait beaucoup l'entraînement, même avec le fusil qu'Amanda lui avait confié et qui au début l'avait effrayée. Il lui donnait un sentiment de valeur, de puissance. Depuis deux jours, elle aimait plus la vie que durant toutes les années précédentes. Elle mangeait même moins.

Deux jours d'entraînement, ce n'était pas beaucoup, mais Amanda leur expliqua toute la matinée que ce soir-là ils passeraient à l'action. Le Maître du Monde l'avait contactée et le lui avait dit. Amanda en paraissait un peu inquiète, alors Ethel lui dit que le Maître du Monde ne les laisserait pas partir pour cette importante mission s'il n'était pas absolument sûr qu'ils étaient parfaitement préparés. Amanda dut s'incliner.

Ce serait donc ce soir. Mais, en attendant, ils devaient faire semblant de travailler comme d'habitude à la section du CRETIN. Ils étaient tous là, à l'exception de ce Remo, qu'on n'avait pas revu depuis qu'un intrus non autorisé avait interrompu leur première rencontre, l'avant-veille. Amanda assura que Remo avait dû se perdre dans la forêt et ça n'avait pas d'importance parce qu'il « n'était qu'un homme ». Ethel ne voyait pas le rapport. Remo lui avait paru plutôt séduisant. Surtout sa façon de marcher. D'un autre côté, il avait prétendu avoir eu une rencontre rapprochée avec un pingouin et il n'avait plus du tout été question de pingouins alors Remo n'avait peut-être pas d'importance, après tout.

Ethel Sump était tellement surexcitée qu'elle ne remarqua pas le vieil Oriental avant qu'il n'entre dans l'antichambre de réception, sans qu'on lui ait ouvert pourtant.

— Dites à quiconque est responsable de cet établissement qu'un important personnage vient le voir, annonça le vieux monsieur.

Il ne devait pas mesurer plus d'un mètre cinquante-cinq ni peser plus de quarante-cinq kilos, mais il parlait avec plus d'autorité encore que l'ancien proviseur du lycée d'Ethel.

— Quel personnage important ? demanda-t-elle.

— Le Maître de Sinanju.

— Je n'ai jamais entendu parler de vous, avoua-t-elle en considérant d'un œil sceptique le kimono de soie bleu canard et en se demandant si ce n'était pas un de ces types d'une secte venu réclamer des dons.

— Je suis l'émissaire personnel de l'empereur Smith.

— L'empereur Smith ? Il est CRETIN ?

— Non, il est fou. Il gouverne votre pays secrètement. Je travaille

pour lui. Pour défendre la Constitution.

— Je vois, dit Ethel qui ne voyait rien du tout. Une minute, je vous prie.

Elle abaissa la manette de l'interphone et en réponse à l'abolement d'Amanda Bull, « Quoi ? », elle expliqua :

— Il y a là un vieux monsieur. Il a l'air d'avoir l'esprit un peu embrouillé.

— Je ne suis pas embrouillé, stupide bovidé ! Je suis ici à cause des OVINS.

— Hein ?

— Les lumières dans le ciel. Mon fils Remo les a vues.

Entendant le nom de Remo par l'interphone, Amanda Bull cria :

— Tous les deux ! Attendez une minute !

— Le Maître de Sinanju n'attend pas, dit Chiun et il fit sauter de ses gonds la porte du bureau d'Amanda, en l'effleurant simplement du plat de la main.

La porte tomba à l'intérieur et le Maître de Sinanju marcha dessus sans se troubler.

— Euh... comment vous avez fait ça ? bredouilla Amanda.

— Avec ma main. Je suis le Maître de Sinanju.

— C'est vrai ! intervint Ethel. Je l'ai vu. Il a juste touché la porte et elle est tombée.

Amanda Bull regarda Chiun, puis Ethel et de nouveau Chiun comme si elle les soupçonnait d'être complices pour lui jouer un mauvais tour. Puis elle se souvint que le vieil Oriental avait appelé Remo Greeley son fils, et il était évident qu'il ne pouvait être apparenté à Remo, qu'elle prenait pour un espion.

— Bien, dit-elle avec fermeté. Alors, de quoi s'agit-il ?

— Je suis ici pour faire le contact, déclara Chiun en croisant les bras. C'est important.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est important pour mon village. Mon village connaît ces OVINS.

— OVNI, pas ovins, rectifia Amanda.

— Je crois qu'il veut faire partie du CRETIN, chuchota Ethel, en pensant que c'était peut-être un vieux monsieur embrouillé, mais un gentil vieux monsieur.

— Non, je tiens à rester intelligent, dit Chiun qui se demandait si toutes les femmes américaines étaient idiotes ou seulement ces deux spécimens-là.

— Mmmmm, fit Amanda en arpasant la pièce.

Ce vieux aussi pouvait être un espion. S'il l'était, le Maître du Monde devrait être mis au courant, mais Amanda n'avait aucun moyen de le joindre, sauf aux rendez-vous pris à l'avance.

— Si je promets de vous aider à opérer un contact, est-ce que vous promettrez de nous aider ce soir ? demanda-t-elle, pensant qu'il avait démolì la porte bien facilement et que ce genre d'habileté serait peut-être précieux pour la mission.

— Vous aider à quoi ?

— Nous partons ce soir en mission pour apporter la paix au monde.

— Un but visé par beaucoup, dit Chiun. Combien de personnes allez-vous tuer pour l'atteindre ?

— Pas de violence, affirma Amanda. Cette mission nous a été confiée par un être de l'OVNI. Une fois cette tâche accomplie, nous irons le retrouver. Et vous pourrez venir avec nous.

— Accepté. Mais d'abord, parlez-moi de cet OVNI. À qui ressemble-t-il ? Apporte-t-il la sagesse ?

— C'est sûr ! intervint Ethel Sump. Je suis une meilleure personne depuis ma première rencontre.

— Je le vois bien, dit Chiun en regardant son corps dodu tressauter de joie anticipée.

— Bon, alors venez, dit Amanda. Nous ne devons pas traîner. Comment vous dites que vous vous appelez ?

— Je suis Chiun, Maître régnant de Sinanju.

— Oui, bon, on vous appellera Chiun tout court.

Pour le Maître de Sinanju, ça n'avait aucun sens. Voilà qu'en compagnie des membres du CRETIN, cinq femmes bavardes et deux hommes sans entraînement, il avait voyagé en camionnette et maintenant ils marchaient dans un champ de l'Oklahoma où les blés d'or ondulaient sous un ciel nocturne dégagé.

Ils étaient dans une ferme. Mais ils n'étaient pas là pour attaquer la ferme, avait dit la blonde au vilain poil sur le nez. Ils étaient là pour détruire quelque chose qui menaçait la paix du monde. Tout le monde, sauf Chiun, portait des armes, et si maladroitement qu'ils ne devaient pas savoir s'en servir. Ils avaient des vêtements foncés et ils se déplaçaient comme des chats arthritiques. Des amateurs.

— Qui vous a entraînés ? demanda Chiun tout en marchant.

— Notre ami de l'OVNI, répondit Amanda.

Cela parut troubler Chiun.

— Vous vous entraînez depuis combien de temps ?

— Deux nuits seulement. Sauf moi. Moi, ça fait environ une semaine.

— Pas assez de temps, marmonna Chiun à part lui puis, tout haut : Et il vous a fourni ces armes ?

— Non, je les ai achetées moi-même. Je voulais utiliser certaines des armes que le Maître du Monde a apportées, mais il dit qu'elles

sont trop dangereuses pour des êtres humains. Dommage. Nous ferions du meilleur travail avec ses rayons désintégrateurs, ou quoi que ce soit.

— Vous feriez mieux sans armes du tout.

— Vous êtes fou ? cria Amanda, puis elle baissa la voix pour ordonner : À terre, tout le monde. Examinons la situation.

Tout le monde se jeta à plat ventre sauf Chiun. Au milieu du champ, il y avait un rectangle clôturé qui paraissait vide.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— C'est un silo de missile, chuchota Ethel Sump. Mais comment est-ce qu'on va passer avec ce grillage ? Il est drôlement haut.

— Comment croyez-vous ? ricana Amanda en fouillant dans son havresac. J'ai apporté une pince coupante.

— Je ne vois pas de silo, dit Chiun.

— C'est parce qu'il est souterrain, expliqua Amanda. Vous voyez ce truc noir ? C'est le couvercle du silo. Le missile est dessous et par là, quelque part, il y a un centre de contrôle souterrain. Nous devons détruire le missile pour qu'il ne puisse pas voler et tuer des millions de gens.

— Votre mission serait mieux entreprise avec de bons instruments, pas des pinces et des mousquets.

Amanda toisa froidement Chiun.

— Je suppose que vous avez apporté de bons instruments ?

— Oui, répliqua Chiun en levant les avant-bras comme un chirurgien pour se faire mettre les gants par une infirmière. Restez ici. Je vais nous faire passer la barrière.

— Dites donc, une minute ! C'est moi qui commande, ici !

Mais Chiun était déjà parti. Il flottait comme un mouchoir de soie emporté par un zéphyr. Dans son kimono bleu, il allait d'un côté, de l'autre et aucun œil humain ne pouvait le suivre.

Il examina le grillage. C'était un grillage épais aux maillons en chaîne accroché à quatre poteaux d'acier. On pouvait l'attaquer de deux façons : en arrachant un poteau, ce qui abattrait deux côtés de la clôture, ou en s'en prenant à un maillon. Chiun se décida pour la seconde méthode, parce que c'était philosophiquement plus pur de détruire un grillage par ses maillons faibles.

Comme il était plus près du bas que du haut, il travailla en montant à partir du sol, en passant les deux mains sous le grillage pour rapprocher deux maillons, ce qui imposa une tension à tous les autres, tout en relâchant ceux qu'il tenait. Petit à petit, il augmenta la pression et, bientôt, la clôture se déchira comme un vieux chiffon. Les deux pans retombèrent en avant et Chiun voleta dans l'ex-enclos.

Le couvercle du silo apparut devant lui, comme une capsule de bouteille géante. Le toit était anguleux et posé sur des rails qui

s'étendaient d'un côté sur une courte distance. Le couvercle et les rails étaient encastrés dans une langue de béton à ras du sol. Ces rails apprirent à Chiun comment s'ouvraient le silo, et qu'il fonctionnait à l'électricité.

Le toit pesait plus de 700 tonnes, et ne pouvait donc être soulevé, pas même par le Maître de Sinanju. Au lieu de considérer le problème comme l'élimination d'un obstacle de 700 tonnes, Chiun étudia le problème mineur du déplacement de quelques centaines de livres de béton à l'intérieur d'un obstacle de 700 tonnes, afin de pratiquer un trou d'un peu plus d'un mètre de côté.

C'était faisable. Chiun choisit un coin, parce que les coins offrent le meilleur nombre de surfaces pour frapper, et en cassa un morceau avec le tranchant de sa main. Il sentit la vibration courir dans tout le couvercle du silo, ce qui exposa d'autres surfaces irrégulières et, après plusieurs coups, il y eut un trou éclairé dans un coin, sous lequel se trouvait un tube fantastique luisant comme un flipper et un missile Titan II placé au centre comme un rouge à lèvres blanc gargantuesque.

Chiun fit signe aux autres.

Puis il se laissa tomber en souplesse sur le nez de Titan, prit son élan et sauta à travers trente mètres de vide sur une corniche d'entretien contre la paroi du silo.

— Hé ! Comment est-ce qu'on doit vous suivre ? demanda Amanda au-dessus de lui.

— Eh bien, ne suivez pas. Je vais m'occuper de ça, répliqua Chiun, assez fort pour attirer l'attention d'un garde de l'Air Force qui, après un moment de contemplation, reconnut que le kimono de Chiun était non réglementaire.

— Halte ! dit le garde, la figure impassible sous son casque blanc, figée dans une expression aussi réglementaire que son uniforme.

Aussitôt, Chiun s'avança et le Rubik's cube apparut par magie dans sa main.

— Regardez. Douze secondes, c'est l'actuel record du monde.

Le garde regarda les doigts aux longs ongles disparaître dans un flou et, en un clin d'œil, le cube multicolore fut d'une couleur uniforme sur chacune de ses faces.

Et puis le cube vola sous le nez du garde et avant qu'il revienne de sa surprise son fusil s'envola dans les airs et retomba une demi-seconde à peine après que son corps inerte s'étale sur le béton froid. Il ne vit pas le pied qui le frappa au coin de la mâchoire et l'endormit sans le blesser.

Chiun découvrit un tunnel d'acier partant du missile et s'y engagea, mais seulement après avoir récupéré son Rubik's cube et s'être assuré qu'il n'était pas endommagé.

Le capitaine Elvin Gunn, USAF, aimait réellement son travail. Personne ne le comprenait. Personne de l'« extérieur ». Sa femme, Ellen, pensait que c'était un poste dangereux et quand il lui avait annoncé qu'il était muté du personnel et promu au contrôle de lancement et responsable d'une aile de missile du SAC, elle s'était exclamée « Oh, mon Dieu ! » dans un long gémissement irlandais strident.

Il était vrai que le capitaine Elvin Gunn était responsable d'un missile nucléaire de neuf mégatonnes, braqué sur un objectif précis en Russie, mais il était vrai aussi que quelque part en Union soviétique, il y avait un missile SS-13 à tête multiple braqué sur le PC du capitaine Gunn. En réalité, c'était un poste bien tranquille et pas fatigant, pensait Gunn, jusqu'à ce que le monde soit en guerre et alors il n'y aurait pas un seul endroit tranquille.

La responsabilité du capitaine Gunn n'était pas aussi redoutable que le croyait sa femme. Seul, il ne pouvait activer son Titan II. À quatre mètres de sa console de commandes, il y en avait une autre, identique, avec un autre officier de lancement. Cet officier de contrôle avait sa propre combinaison et sa propre clef, tout comme Gunn. C'était seulement quand les deux clefs étaient tournées simultanément que le missile géant s'animait. Et il n'était pas humainement possible qu'une seule personne tourne en même temps deux clefs à quatre mètres d'écart.

Donc, la plupart du temps, le capitaine Gunn restait, confortablement assis dans sa salle de contrôle climatisée, avec sa pipe et un roman. Le capitaine, qui ne lisait jamais sauf pendant son service, se tapait ainsi six livres par semaine. Des gros. Rien ne pouvait le perturber.

Mais quand la porte de sa salle de contrôle grinça comme une vieille tuyauterie et s'abattit pour laisser entrer un Asiatique d'origine indéterminée, le capitaine Gunn fut tellement surpris qu'il ne sut pas quoi faire.

Alors il laissa tomber sa pipe fumante et son roman. Ce fut sa première réaction. La seconde fut un hurlement de douleur.

S'il hurlait de douleur, c'était qu'il avait mal, atrocement mal, mal comme jamais, comme si les 90 pour cent d'eau de son corps s'étaient soudain mis à bouillir ; et le petit Asiatique provoquait ça simplement en lui serrant les poignets dans une seule main et en exerçant une pression d'un seul ongle à l'intérieur de son poignet gauche.

— Que... ouuuuuh ! qu'est-ce... aiiiiiiiie... vous voulez ? demanda, très péniblement, le capitaine Gunn en essayant de se rappeler quel nerf important passait là par le poignet gauche, sans pouvoir se souvenir d'aucun nerf.

— Le gros objet que vous gardez, lui dit l'Asiatique. Comment est-

ce qu'on le détruit sans causer un grand boum ?

— On... peux pas... être certain. Risque... de sauter quand même.

— Comment est-ce qu'on assure que l'objet n'explosera pas ?

— L'ogive doit... être neutralisée... par des experts.

Gunn ne voulait pas répondre par la vérité à toutes ces questions, mais la souffrance était trop atroce, et il n'avait pas été entraîné pour résister à la douleur, simplement à la tension psychologique.

— Comment ? insista Chiun.

— Un mélange d'huile spécial... versé dans l'ogive pour neutraliser le détonateur... qui déclenche l'explosion nucléaire.

— Vous sentez la souffrance se calmer ? Bien. Où est-ce que je trouve cette huile ?

— Il y a un bidon dans un placard anonyme, au niveau supérieur d'entretien, à côté de l'ogive...

— Excellent. Maintenant vous allez permettre à mes amis d'entrer ici et je vous laisserai reposer.

— La manette rouge.

Le capitaine Gunn se demandait si cet Asiatique n'était pas un Vietnamien ivre de vengeance. Non, pas possible. Les Vietnamiens avaient gagné. C'était peut-être un Japonais ivre de vengeance. Mais le capitaine Gunn, qui possédait une voiture japonaise, écarta cette impossibilité encore plus flagrante. Les Japonais aussi avaient gagné.

— C'est fantastique, dit Amanda Bull en passant devant divers gardes et membres du personnel que Chiun avait mis hors de combat, et conduisant sa troupe dans le centre de contrôle. Nous sommes réellement dans un complexe de missile du SAC !

— Grâce à moi, lui rappela Chiun.

— Oui... Dites, comment vous faites tout ça ? demanda Amanda d'une voix moins aimable.

Elle avait envie d'abattre quelqu'un, histoire de reprendre le commandement de l'opération. Après tout, c'était elle le Chef du Groupe de Préparation, pas ce Chiun.

— Je l'ai fait. Ça suffit, répliqua-t-il en lâchant les poignets douloureux du capitaine Gunn.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Ethel Sump tandis que les autres tripotaient des boutons sur des tableaux de commandes et tentaient de lire les noms des instruments.

— Nous neutralisons la tête, répliqua Chiun et il disparut pour faire exactement cela avant qu'Amanda Bull, n'ait le temps d'ouvrir la bouche.

Après le départ de Chiun, elle se tourna vers le capitaine Gunn et plaça le long canon de son pistolet d'entraînement sous son oreille droite, en déclarant :

— Au cul cette connerie de neutralisation de ce missile à la con.

Tirez le missile, père. Je sais que vous pouvez faire ça sans armer l'ogive nucléaire, pas vrai ?

— Oui, mais il est braqué sur la Russie. Les Russes ne sauront pas qu'il n'est pas armé. Nous risquons de déclencher la Troisième Guerre mondiale.

— Je ne crois pas que ce serait une bonne idée, hasarda Ethel Sump.

— Mmmmm. Il doit y avoir un moyen, grommela le Chef de Groupe Bull et, après voir ruminé, elle trouva : J'y suis ! Vous tournez la clef de contact – je sais qu'il doit y en avoir une par là, parce que j'ai regardé toutes ces émissions de la NASA à la télé – et puis vous le coupez tout de suite. Comme ça le missile commence à s'élever et puis retombe en s'écrasant dans le silo.

— Je regrette, madame, mais je ne peux pas faire ça, dit le capitaine Gunn juste avant qu'Amanda Bull ne lui tire deux fois dans l'oreille droite.

Quand le corps tomba de la chaise et s'étala sur le sol comme un sac de patates, Ethel Sump demanda :

— Pourquoi vous avez fait ça ?

— Parce que nous n'avons pas besoin de lui. Je crois voir quels boutons il faut presser.

— Ah ? Mais, et Mr Chiun ?

— Il devient gênant. Nous n'avons pas besoin de lui non plus.

— Oh, fit Ethel Sump en contemplant le cadavre du capitaine Gunn qui, même défunt, était bel homme et lui rappelait son frère mort au Vietnam.

Amanda écarta le mort d'un coup de pied et s'installa à la console. Elle appuya sur un bouton. Il ne se passa rien. Elle tourna des cadrans, ce qui ne provoqua rien. Puis elle essaya la manette SELECT. FONCTION. Rien.

Dépitée, elle tira dans la console, ce qui fit clignoter quelques voyants, mais ce fut tout.

— Merde, dit Amanda.

— Hé ! Venez voir ! Y a un autre tableau exactement pareil ! cria quelqu'un.

Amanda y alla, ignorant que c'était le jumeau du tableau de commandes qu'elle venait de démolir, et pas un renfort ; sans savoir non plus que l'officier de contrôle de ce tableau dormait dans le corridor où Chiun l'avait pris par surprise alors qu'il revenait de sa pause café.

Amanda essaya aussi ces boutons et manettes, sans succès.

— Merde, répéta-t-elle et elle flanqua un coup de pied dans la console comme on le fait à une distributrice en panne.

Ce fut alors qu'un des plus remarquables exemples de l'ingénierie

américaine, un ordinateur aux tolérances incroyables et aux multiples systèmes de sécurité destinés à éviter tout tir accidentel du missile Titan, se mit à bourdonner avec activité.

Un panneau rouge éclaira les mots COUVERCLE SILO.

— Ah, chic, chic, chic, je crois que ça marche ! roucoula Ethel Sump.

Puis un autre panneau s'illumina, portant le mot PRÊT et il y eut un lointain grondement.

Le panneau suivant annonça FEU et le grondement devint un rugissement assourdissant.

Le Maître de Sinanju trouva le bidon parce qu'il y avait une seule armoire fermée à clef au mur du niveau supérieur et, quand il eut cassé le cadenas, il ne trouva à l'intérieur qu'un seul bidon dont la lourdeur indiquait un liquide dense. Le Maître de Sinanju en déduisit donc qu'il contenait cette huile qui neutraliserait l'ogive.

Il s'agissait maintenant d'accéder à cette ogive, ce que Chiun fit en sautant dessus, le bidon sous le bras.

Le bidon avait un bec verseur, mais il n'y avait pas de trou ouvert à la pointe du missile, comme il y avait aux automobiles, où on versait de l'essence dans les stations-service. Chiun se rappelait les stations-service parce qu'elles sentaient horriblement mauvais et pourtant Remo s'entêtait à s'y arrêter de temps en temps quand ils étaient en voyage. Chiun regretta vivement l'absence de Remo. Il aurait su que faire. Tous les Blancs connaissaient les mécaniques.

Chiun tapa du pied sur le sommet du missile, qui sonna creux, ce qui lui apprit que le nez n'était qu'un capot cachant quelque chose à l'intérieur et qu'il pouvait briser ce capot sans endommager ce qu'il contenait.

Il s'accroupit et y perça un trou avec l'ongle. Ensuite, il rabattit de grands pans d'alliage métallique, comme une peau de banane, jusqu'à ce qu'il se trouve à l'intérieur de l'ogive.

Chiun était maintenant debout sur le mécanisme même de l'ogive nucléaire, qui était un truc tout mince ressemblant à un cornet de glace renversé, posé sur une base compliquée. Alors que Chiun cherchait un endroit où mettre son bec verseur, le toit du silo, au-dessus de lui, coulisça et s'ouvrit. Chiun n'y fit pas attention. Une fois qu'il aurait terminé son travail, pensait-il, il emmènerait les autres loin de cet endroit, sans aucune perte de vie risquant de provoquer la colère de l'empereur Smith, qui était parfois un peu maniaque au sujet de ces choses-là, et puis il serait conduit auprès de l'OVNI ou autre, comme l'appelait cette affreuse blonde. Et, alors, le destin de Chiun serait accompli.

Mais avant que le Maître de Sinanju ne découvre l'endroit qu'il

cherchait sur l'ogive, le missile commença à gronder et à se secouer et puis il y eut un ronflement de flammes très loin au-dessous de lui et, finalement, il sentit le gigantesque missile se soulever et s'élever dans les airs avec lui.

CHAPITRE IX

La première chose que remarqua Remo en se réveillant, ce fut l'odeur.

— Bon Dieu, Chiun, dit-il d'une voix pâteuse, je ne sais pas ce que vous cuisez, mais c'est cramé.

Silence. Remo s'assit dans le lit ; la raideur de ses membres, la peau tombant en lambeaux des parties brûlées de son corps lui indiquèrent qu'il n'avait pas dormi quelques heures, mais une journée tout entière. Puis il s'aperçut que l'odeur venait de son propre corps.

Il essuya un peu de pommade graisseuse sur une jambe. Ça ressemblait à de la colle jaune, mais ça sentait la fondue au fromage dont les principaux ingrédients supplémentaires seraient des têtes de poisson avariées, du soufre et autre chose qu'il ne pouvait identifier, mais qu'il assimilait à des œufs de tortue restés enfouis dans le sable pendant mille ans.

Presque tout son corps était recouvert de cette saleté. Il reconnut un des remèdes coréens de Chiun. Dieu seul savait avec quoi c'était fait et Remo préférerait que le bon Dieu gardât le secret pour lui.

Il alla prendre une douche et s'habilla. Et ce fut seulement une fois tout habillé qu'il avisa le mot de Chiun, à côté du lit, un rouleau attaché avec un ruban vert. Remo défit le ruban et déroula le parchemin.

Remo, mon fils,

D'abord, je te pardonne de ne pas m'avoir parlé des OVINS dont tu n'as peut-être pas compris l'importance pour la Maison de Sinanju. Ne t'inquiète pas si ton ignorance a presque empêché le Maître de Sinanju, qui t'a éduqué bien que tu ne sois qu'un Blanc et bien souvent ingrat, de résoudre un des plus grands mystères de Sinanju et de prendre ainsi la place qui lui revient dans les archives, sous le nom de Chiun le Grand Explicateur. Je pars remédier à ta négligence alors ne te fais pas de souci à ce sujet. À Sinanju, il ne peut y avoir d'erreurs, mais uniquement des détours sur le chemin vers le but final.

Au moment où tu liras ces lignes, Remo, mon baume guérisseur aura fait son œuvre et j'aurai fait les derniers pas vers l'accomplissement de mon destin. C'est une chose importante, comme tu dois t'en rendre compte maintenant, et dangereuse, ce qui est pourquoi je l'affronte seul. Car si jamais il m'arrive quelque chose, tu deviendras le Maître régnant, même si tu es blanc et si tu m'as presque

côté cette grande chance. Ne me recherche pas, Remo. Mon pèlerinage sera peut-être très long et je reviendrai si mes ancêtres veulent que je revienne. Et ce jour-là, je t'expliquerai ce que, dans ton ignorance, tu n'as pas compris, mais pourquoi, dans ma magnanimité, je t'ai pardonné.

Sache que je ne t'en veux pas d'être incapable de tenir ton coude droit quand tu frappes. À côté de tes autres incapacités, c'est minime.

La lettre était en anglais, mais la signature en coréen et au lieu d'avoir indiqué son titre officiel, son nom et le signe symbolique dessous, comme il le faisait toujours, le Maître de Sinanju avait signé en toute simplicité : Chiun.

— Zut de flûte, Chiun ! pesta Remo quand il eut tout lu. Comme si vous n'aviez pas pu attendre une journée !

Il relut la lettre et finalement, à la quatrième lecture, il comprit qu'elle ne lui dirait rien de ce qu'il voulait surtout savoir... c'est-à-dire de quoi Chiun pouvait bien vouloir parler. Où était-il parti ? Et qu'est-ce que des ovins venaient faire là-dedans ? Remo essaya de réfléchir, mais il n'avait pas les idées très claires. Sa bouche et sa gorge étaient sèches. Il but trois verres d'eau.

Remo appela ensuite l'horloge parlante locale et apprit qu'il était resté vingt-quatre heures sans connaissance. Avant qu'il n'eût le temps de raccrocher, la voix enregistrée bafouilla et, soudain, Smith demanda :

— Remo ? Que se passe-t-il ? J'essaie de vous joindre depuis hier.

— Smitty ? Comment est-ce que vous avez fait ça ?

— Peu importe. Vous allez bien ?

— Ouais. Ouais, un peu ankylosé, c'est tout. Mais Chiun a disparu. Il a laissé une lettre cinglée qui n'a ni queue ni tête. Il est fâché contre moi et des ovins, pour je ne sais quelle raison.

— Il veut probablement parler d'OVNI, expliqua Smith.

— Hein ? Ah oui. C'est vrai. Je les avais oubliés, ceux-là.

— Remo, reprit Smith, il y a eu un grave accident nucléaire il y a quelques heures, près d'Oklahoma City. Un missile Titan II a été activé. Heureusement, le tir a été raté et il est retombé dans son silo. Mais il y a eu des pertes et la presse en a découvert une partie. Nous ne pouvons rien étouffer, cette fois.

— Superbe ! Comme si je n'avais pas assez de problèmes avec Chiun qui cavale après des soucoupes volantes !

— Remo ! L'affaire est grave. Le Président vient de me téléphoner. Il est inquiet. Mais je lui ai dit que vous vous en occupiez déjà.

— Tout ça, ça doit avoir un rapport avec ces cons du CRETIN, Smitty. Ils m'ont traîné dans les bois pour faire la connaissance d'une soucoupe volante et j'ai été zappé.

— Je sais. Chiun me l'a dit. Ils se sont servis d'ultrasons. Ce n'est pas mortel, évidemment. Mais ça pourrait.

— C'est réconfortant. Écoutez, faut que je me sauve. Allez savoir ce qu'ils manigancent et où est Chiun.

— Vous êtes sûr de pouvoir régler cette affaire sans Chiun ?

— C'est mon entraîneur, pas ma bonne d'enfants ! protesta Remo et il raccrocha avant que Smith ne posât encore des questions.

Il s'agissait avant tout de retrouver Chiun.

Remo forma le numéro du CRETIN mais personne ne répondit. Alors quoi ? C'était sa seule piste. Il pouvait aller enquêter sur le missile qui avait été détruit, mais Smith ne lui avait pas dit où était le site et Remo n'avait pas envie de rappeler ce vieux citron pressé. Et pas question d'aller discuter avec des imbéciles de militaires sur le site, qui lui tireraient probablement dessus et le gêneraient de toutes les manières.

Il ne restait plus que l'endroit où il avait été zappé par quoi que ce fût, avec les lumières. Autant essayer ça, se dit-il et il partit sans se soucier de refermer la porte à clef derrière lui. Il se demanda s'il sentait encore l'onguent de Chiun.

Le Maître de Sinanju maîtrisait sa colère. Ce n'était pas facile. Est-ce qu'il n'avait pas fait entrer la blonde et ses copains dans cet endroit du missile ? Est-ce qu'il n'avait pas dit à la blonde qu'il allait neutraliser le missile, ce qui était justement ce qu'elle voulait ? Est-ce qu'il ne l'avait pas alors quittée pour quelques minutes seulement ? Est-ce qu'il n'avait pas fait son travail pour elle, bien qu'elle ne fût bonne à rien, et avait presque accompli sa mission quand il s'était aperçu que le missile sortait de son trou alors que ce n'était plus nécessaire ?

Oui, il avait fait tout ça. Il avait supporté sa stupidité, son ignorance, son manque de respect pour le Maître de Sinanju.

Et comment était-il récompensé ?

Sa récompense, c'était de se trouver au sommet d'un missile qui allait atterrir dans le pays barbare des Russes.

C'était une chance, se dit-il, qu'un objet de cette taille et de ce poids ne s'élevât pas rapidement, au début, que son mouvement initial fût une vibration que le Maître pouvait détecter, une chance que lorsque le missile commençait à cracher du feu par la queue, il s'élevait lentement, contre la gravité. Très lentement.

Chiun attendit que l'ogive arrivât au niveau du toit ouvert avant d'en sauter sur le sol, au-dehors, où deux grands jets de flamme jaillissaient à des angles opposés. C'était les vapeurs d'échappement projetées par des déflecteurs, mais Chiun ne le savait pas. Il savait seulement qu'elles étaient dangereuses, alors il les évita. Il savait aussi

qu'une fois que le missile se serait échappé de son trou, il cracherait encore plus de flammes, alors il s'écarta de son chemin. Et le missile s'éleva dans un bruit de tonnerre, comme un arbre poussant hors de la terre plus vite que ne poussaient les arbres, mais quand même lentement, comparé à la vitesse de Sinanju.

Chiun était arrivé à l'abri du bunker de contrôle quand le missile retomba dans son trou et explosa. C'était moins une explosion qu'une chute et une désintégration. Mais il n'y eut pas de champignon de fumée, alors Chiun comprit qu'il n'y avait pas de danger. Il savait aussi que s'il y avait eu un champignon, il ne l'aurait pas vu et il y aurait à présent un nouveau Maître de Sinanju tandis que le vieux Maître – lui-même – aurait été volé de son destin mérité.

— Je regrette, dit Amanda Bull dans la camionnette du CRETIN qui fonçait dans la nuit, en laissant derrière elle un missile Titan II en ruine, un des engins les plus destructeurs connus de l'humanité.

— Vous avez causé la destruction et la mort alors que ce n'était pas nécessaire, gronda Chiun en disposant son kimono pour qu'il ne fût pas trop froissé.

— C'était un accident, prétendit Amanda. J'ai appuyé sur le bouton par accident.

— Et vous avez tué cet homme par accident, aussi ?

— Comment êtes-vous au courant de ça ?

— Il y a du sang sur vos habits et une odeur dans votre arme qui me dit qu'elle a servi. Qui d'autre avez-vous tué ?

— C'était nécessaire. Et d'abord, nous devrions tous nous estimer heureux que j'aie trouvé le bouton à temps. Ça aurait pu être bien pire.

Chiun renifla bruyamment.

— L'empereur Smith sera mécontent. Mon village compte sur son or.

— Je ne comprends rien à ce que vous racontez, dit Amanda. J'ai dit que je regrettais.

— Moi aussi je regrette, monsieur Chiun, dit Ethel Sump.

— J'accepte vos excuses, mais pas les siennes, lui répliqua Chiun. Où allons-nous ?

— Nous devons rapporter notre glorieuse victoire, annonça Amanda.

— Nous allons rencontrer l'OVNI ? demanda Chiun, très intéressé.

— C'est ça. Et vous viendrez avec nous.

Chiun s'installa plus confortablement, en affichant un sourire bienveillant.

— Vous serez récompensée de vos efforts, dit-il à Amanda.

— Pourquoi est-ce que vous voulez rencontrer notre chef, au fond ? demanda-t-elle.

Le sourire de Chiun s'évapora. Il regarda par la vitre les arbres noirs qui défilaient.

— Parce que ses ancêtres connaissaient mes ancêtres.

Le vaisseau n'était pas au lieu de rendez-vous. Amanda coupa le contact et donna trois petits coups d'avertisseur. Tout le monde descendit de la camionnette et contempla le ciel, mais il n'y avait rien à voir que des étoiles et quelques nuages.

Quand le feu blanc jaillit au-dessus des têtes quelques minutes plus tard, la section d'Oklahoma City du Centre de Recherche des ExtraTerrestres Imprévus poussa un grand « OOOOoooooh ! » collectif.

Seul Chiun garda le silence, ses yeux noisette fixés sur le vaisseau spatial qui descendait.

L'OVNI projeta des lumières secondaires rouges et vertes et passa au-dessus du groupe, après avoir prouvé qu'il pouvait rester stationnaire, en l'air. Il plana au-dessus des arbres et se posa. Une lueur diffuse, laiteuse filtra entre les arbres.

— Allons-y, tout le monde, dit fièrement Amanda. Au rapport !

Ils marchèrent vers la lumière, Amanda Bull en tête, Chiun derrière elle et les autres suivant en désordre.

— C'est un grand jour, annonça solennellement Chiun.

— C'est sûr, pouffa Ethel Sump.

Quand ils furent réunis devant l'objet brillant, Chiun chuchota à Amanda :

— Vous devez me présenter correctement, femme.

— Ouais, ouais. Laissez-moi d'abord faire mon rapport, vous voulez ?

Amanda s'avança et disparut par la porte du vaisseau, qui s'ouvrit pour elle et se referma. Les lumières s'atténuèrent, pour faire moins mal aux yeux.

Au bout d'un moment, elle revint et déclara à Chiun :

— Le Maître du Monde va vous recevoir.

Chiun recula d'un pas, sa figure parcheminée exprimant le dégoût.

— Je n'ai pas été correctement présenté. Vous devez me présenter comme Chiun, le Maître régnant de Sinanju.

— Allez, allez, nous n'avons pas toute la nuit !

— Ingrate.

Chiun, soulevant le bord de son kimono pour qu'il ne traîne pas dans les hautes herbes, s'approcha donc de l'objet brillant, à pas mesurés, et y entra. Il se trouva dans un espace en demi-lune, ressemblant à l'intérieur d'une boule d'acier coupée en deux. Dans la cloison, il y avait un rectangle de verre dépoli et, par-dérrière, une ombre mouvante.

Chiun s'approcha de la vitre et s'inclina.

— Je suis Chiun, Maître régnant de Sinanju, dernier de la lignée des Maîtres de Sinanju qui remonte au Maître Wang le Grand et même avant lui.

— Oui, je sais, Chiun, Maître de Sinanju. Car je suis aussi un Maître. Je suis le Maître du Monde, connu sous le nom de Hopak Kay.

Une curieuse expression passa sur la figure de Chiun et puis il dit :

— Nous avons à discuter de beaucoup de choses, vous et moi. Puis-je entrer dans vos appartements ?

— Non. C'est interdit. Pas plus que je ne puis quitter mes appartements, car je dois respirer et je ne le peux pas dans votre atmosphère.

— Ah, fit Chiun. Je comprends. La respiration est importante pour nous aussi.

— Le Chef du Groupe de Préparation m'informe que vous voulez faire partie de notre mouvement pour apporter la paix au monde.

— Un but louable, Maître du Monde, reconnu Chiun. Et qui démontre votre sagesse et la sagesse de votre maison, puisque vous avez choisi d'apporter votre influence civilisatrice à ce pays, entre tous les autres, qui en a grandement besoin. L'Amérique est une terre de laideur, bien que dans son passé elle ait produit de nombreux drames magnifiques, qui ont malheureusement sombré dans la décadence.

— Oui, dit le Maître du Monde Hopak Kay. Quand je serai prêt à me révéler au monde, nous inaugurerons une nouvelle ère où le drame s'élèvera aux sommets de l'art. Tout le monde aura le droit de s'exprimer de la manière de son choix.

— Excepté ceux qui sont inférieurs. Les inférieurs sont nombreux, dans ce monde. Il y a les Blancs, il y a les Noirs et, après eux, les Chinois et les Japonais.

— Oui, reconnu encore le Maître du Monde. Tous les peuples inférieurs seront traités comme il convient.

— Naturellement, dit Chiun à qui Remo avait expliqué que la discrimination raciale était mauvaise, les races inférieures doivent être tolérées et traitées comme si elles étaient égales, même si nous savons qu'elles ne le sont pas.

— C'est ça, toutes les races inférieures doivent être traitées comme si elles ne l'étaient pas. Vous êtes très sage.

Chiun approuva avec joie. De toute évidence, c'était là un être supérieur, quelqu'un qui pensait logiquement et qui voyait clairement la vérité.

— La Maison de Sinanju reconnaît aussi votre sagesse. Puis-je demander le nom de votre maison ?

L'ombre se déplaça un peu derrière le verre dépoli et, pendant une seconde bizarre, le Maître de Sinanju eut l'impression que le Maître du Monde avait deux bras du côté gauche ce qui, naturellement, était

impossible.

— Ma maison ? demanda la voix fluette, perplexe.

— Oui. Quel est le nom de l'endroit d'où vous venez, le pays de vos ancêtres ?

— Je suis de la Maison de Bételgeuse.

Chiun s'inclina derechef.

— Il est bon que la Maison de Sinanju fasse la connaissance de la Maison de Bétel la Gueuse. Longue vie à la Maison de...

— Alerte ! Alerte ! glapit Amanda Bull à l'extérieur. Ce Remo est revenu ! Il est revenu !

Suivit un crépitement d'armes à feu et des bruits de confusion et de panique.

Remo était au milieu de la section locale du CRETIN, où il s'était avancé après avoir évité les quelques premières balles tirées sur lui. Malgré un reste de raideur résultant de son premier affrontement avec l'OVNI, il se déplaçait encore aisément. Il avait été surpris de trouver tout le monde de nouveau au même endroit, mais cela n'avait pas émoussé ses réflexes.

Au centre du groupe grouillant, qui n'osait plus tirer de peur de se blesser mutuellement, Remo commença à se débarrasser de ces gens un par un. Il y avait un gros type en combinaison, sur sa droite, et Remo l'abattit d'un coup de l'index à la base du cou, interrompant ainsi la diffusion des signaux du cerveau aux membres par une légère dislocation des vertèbres cervicales.

Ensuite, Remo expédia son pied dans une rotule et quelqu'un d'autre s'écroula en hurlant de douleur.

La troisième personne tomba, avec deux balles dans les poumons, tirées par Amanda Bull qui se souciait peu de blesser ses partisans afin d'avoir Remo. Alors Remo glissa vers la gauche pour remonter dans l'angle mort d'Amanda, où il était caché par la crosse du fusil épaulé.

— Remo, ça suffit ! Arrête ça immédiatement ! Qu'est-ce que tu fais ?

C'était la voix de Chiun, aiguë et grinçante. Il avait surgi on ne savait d'où et se trouvait devant cette stupidité d'OVNI. Remo vit qu'il levait les mains et que les manches de son kimono glissaient en exposant les bras maigres. C'était tout juste si Chiun ne sautait pas sur place.

— Chiun ! cria Remo. Écartez-vous ! C'est ce gros machin qui m'a brûlé !

— Assez, Remo. Arrête, immédiatement !

— Chef du Groupe de Préparation ! clama la voix amplifiée du Maître du Monde. Nous devons évacuer. Amenez votre troupe !

Aussitôt, Amanda Bull recula en criant :

— Tout le monde dans le vaisseau !

Elle échappa à Remo, uniquement parce qu'il avait été cloué sur place par la voix de Chiun et parce qu'il ne savait pas ce qui se passait.

Il fut encore plus dérouté quand le groupe s'entassa dans l'OVNI, même les blessés qui durent être aidés. Chiun était une de ces personnes secourables.

— Chiun, bon Dieu, qu'est-ce que vous fabriquez ? lui cria Remo sans oser s'aventurer trop près de l'OVNI.

— Ça y est ! Nous nous envolons ! annonça Amanda Bull alors que l'OVNI s'élevait lentement comme une bulle de savon du cercle de plastique d'un enfant.

Ça ne bourdonnait pas, alors Remo ne prit pas la fuite. Mais il ne se rapprocha pas non plus.

— Je viens aussi ! protesta Chiun, mais la porte se referma à son nez. Attendez-moi ! Emmenez-moi avec vous ! Je suis le Maître de Sinanju et vous ne devez pas m'oublier !

Mais le vaisseau, une boule de lumière brillante, s'envola dans la nuit, laissant Chiun l'air désespéré et Remo, à côté de lui, complètement ahuri.

— Qu'est-ce qui se passe, Chiun ? demanda-t-il. J'ai bien reçu votre lettre.

Lentement, le Maître de Sinanju se tourna vers son élève, ses yeux noisette fulgurant d'un éclat qui serra péniblement le cœur de Remo. Pendant une minute entière, Chiun ne dit rien. Finalement, il gonfla les joues, de rage, et déclara d'une voix frémissante :

— Tu n'es plus mon fils, Remo. Ne m'adresse plus jamais la parole.

CHAPITRE X

Le premier soin de Pavel Zarnitsa, en arrivant à Oklahoma City, fut de chercher dans les pages jaunes de l'annuaire les restaurants mexicains et il découvrit, avec horreur, qu'il n'y en avait aucun.

— *Sukin Syn*, dit-il avec angoisse, assez fort pour être entendu par un pilote de la TWA qui passait par là.

Le pilote, portant son plan de vol sous son bras, s'arrêta à la porte ouverte de la cabine téléphonique et demanda avec un sourire engageant si, par hasard, Pavel était de l'Union soviétique.

— Non, répliqua sèchement Pavel sans se retourner. Non.

— Non ? s'étonna le pilote. J'ai appris un peu de russe au cours de mes vols à l'étranger et j'aurais juré vous avoir entendu prononcer un gros mot en russe.

— Pas du tout. Allez-vous-en, s'il vous plaît.

— Pas la peine d'être grossier, monsieur, dit le pilote qui aimait faire bonne impression sur les visiteurs étrangers. Vous n'êtes manifestement pas de ce pays et je voulais simplement être amical. Quel est au juste votre accent, au fait ?

— Je n'ai pas accent, affirma Pavel avec son lourd accent.

N'étant pas en Amérique pour espionner les Américains, il n'avait pas suivi de cours de langue. Il était censé parler comme un Russe.

— Mais si, insista l'autre qui commençait à avoir des soupçons. D'où êtes-vous, si vous me permettez de le demander ?

— Je ne permets pas, répliqua l'homme du KGB en feignant de feuilleter les pages jaunes.

— Vous avez besoin d'aide pour chercher quelque chose ? Il me semble que vous avez des ennuis.

— Eh bien... Oui. Je cherche un endroit qui vend des tacos.

— Des tacos ? Hum. Je cois que le seul établissement d'ici qui en sert c'est ce bar irlandais de West Street. Le nom m'échappe, mais c'est facile à trouver.

Pavel Zarnitsa se retourna brusquement, avec un faux sourire.

— À vous, je suis reconnaissant. Adieu, dit-il et il s'éloigna.

Le chauffeur de taxi l'interrogea aussi sur son accent et Pavel envisagea un instant de prendre dans sa valise les pièces de son pistolet en plastique et de les remonter sur-le-champ. Le mécanisme du pistolet était à ressort, mais il était tout à fait capable de tirer une balle à travers le dossier du siège avant, dans le dos du chauffeur. Cependant, il ne serait pas bon d'attirer l'attention sur lui et un

cadavre serait pire qu'un chauffeur de taxi perplexe, alors Pavel se retint.

— Je sais ! s'exclama le chauffeur en s'arrêtant devant le Will Rogers Lucky Shamrock Bar and Grill. Vous êtes un Polack !

— Un quoi ?

— Vous savez. Un de ces types de Pologne. Nous en avons beaucoup de chez vous, depuis que les Russkis ont envahi votre coin.

— Oui, c'est ça, dit Pavel en payant la course. Je suis un Polack. Adieu.

Pavel Zarnitsa alla s'installer au comptoir, heureux de ne pas avoir tué le chauffeur de taxi. Maintenant, il avait une explication raisonnable à son accent bizarre.

— Un scotch et trois tacos, s'il vous plaît, commanda-t-il.

— Un *quoi* et trois tacos ?

— Un scotch. On the rocks.

— Pigé. Scotch on the rocks, annonça le barman en posant le verre devant son client.

— Ne faites pas attention à mon accent. Je suis un Polack, nouveau dans votre pays.

— Ah oui ? fit le barman en prenant trois paquets de tacos surgelés dans le congélateur sous le comptoir, qu'il déballa et fourra dans un Fry-o-lator à micro-ondes où ils prirent immédiatement la couleur de la terre sèche. La plupart des Polonais n'aiment pas qu'on les appelle des Polacks. Ça fait plaisir de voir quelqu'un de différent.

— Je suis un Polack très raisonnable, dit Pavel en goûtant son scotch. J'aime même les Russes. Vous n'allez pas me faire mes tacos ?

— C'est eux, là, dans le Fry-o-lator.

— Vraiment ? Je n'avais jamais vu leur préparation. Je ne savais pas qu'ils étaient frits à l'huile. Stupéfiant. Combien de temps ça va prendre ?

— Ça y est, dit le barman et il jeta les tacos sur une assiette, à côté du verre de scotch.

Pavel mordit avidement une bouchée et ne sut s'il devait mâcher ou cracher. Il mâcha lentement et avala avec difficulté. Une expression de désespoir passa sur ses traits forts. En hésitant, il se força à manger le reste de l'objet.

— Je ne comprends pas, dit-il enfin. Ce taco est dur. Pas mou comme à New York. Et je ne sens pas le goût de viande.

— Ici, c'est pas New York, mon pote. Je ne les fais pas sur place. Ils sont surgelés et je les dégèle. Pas de viande non plus. C'est fourré aux haricots.

— Pah ! C'est pas des tacos ! C'est des faux !

— Je peux vous servir autre chose... ?

— Vous pouvez me servir un autre scotch, grogna misérablement

Pavel. Je n'ai plus faim.

— Comme vous voudrez.

Après s'être fortifié avec un second whisky, Pavel accorda quelque réflexion à son enquête sur les curieux articles de journaux indiquant que tout ne tournait pas rond dans les bases de missiles américaines. Il ne pouvait s'approcher personnellement d'aucune installation militaire US, même sans le problème de son accent, alors quoi ?... Bien sûr, pensa-t-il. Le barman. Tous les barmen du monde entier étaient une mine de renseignements, rapportés par leurs clients.

— J'ai lu dans les journaux qu'il s'est passé des choses bizarres, dans cette région, dit-il négligemment.

— Bizarres ? Ah, vous voulez parler des soucoupes volantes que des gens ont vues. Ouais, j'avais un type ici, y a pas deux jours, qui prétendait en avoir vu une du côté de Chickasha. Il disait que c'était gros et brillant et que ça avait survolé sa voiture sans faire de bruit du tout. Vous vous rendez compte ? Moi, je crois à rien que j'aie pas vu de mes yeux, mais je dois avouer que ce gars-là était bien certain d'avoir vu quelque chose.

— Vraiment ?

Pavel fouilla dans sa mémoire. Il avait déjà entendu ce terme de soucoupes volantes, plus communément appelées Objets Volants Non Identifiés. Il y en avait aussi en Russie. D'ailleurs, il était même tombé une fois sur une allusion aux OVNI dans un dossier du KGB consacré à ce sujet, mais c'était secret. Il s'était demandé pourquoi le comité avait un tel dossier.

— Où est-ce que je trouverais de l'information sur ces soucoupes volantes ? demanda-t-il.

— Y a une bande de gens qui ont un bureau, pas loin d'ici, dans l'immeuble Stigman. Ils se font appeler le CRETIN et ils sont censés tout savoir sur ces trucs-là. J'en avais un comme client, dans le temps, mais il ne faisait que parler d'une conspiration du gouvernement.

Personne ne répondit quand Pavel Zarnitsa frappa à la porte de la section locale du CRETIN et, tout en sachant qu'il n'y avait sans doute aucun rapport direct entre les observations de soucoupes volantes en Oklahoma et les bizarreries du Stratégic Air Command, les deux événements pouvaient être liés, alors il força la porte.

L'antichambre de réception et les bureaux étaient déserts. Dans un tiroir du bureau principal, il trouva une carte de l'Oklahoma où tous les sites de missiles du SAC étaient marqués, ainsi que les routes d'accès. Il y avait d'autres documents, des coupures de presse sur les missiles nucléaires, une liste de sections du CRETIN dans tout le pays et de leurs membres. Il y avait aussi une liste de noms sous l'en-tête Groupe de Préparation Deux, qui commençait par une personne appelée Chef de Groupe de Préparation Amanda Bull.

En fouillant dans d'autres tiroirs, Pavel trouva les adresses et les numéros de téléphone de tous les gens de cette liste.

— Incroyable, murmura-t-il en tombant assis sur une chaise. Ces fous d'Américains essaient de détruire les missiles de leur propre pays !

Pavel entreprit d'appeler tous les numéros de téléphone. Les deux premiers ne répondirent pas et au troisième il eut au bout du fil une femme affolée qui crut d'abord que c'était son mari qui appelait. Elle ne l'avait pas vu depuis deux jours, quand il était parti subitement « pour un de ces ridicules machins de soucoupes volantes ». Plusieurs autres avaient fait la même chose. D'autres encore ne répondaient pas au téléphone.

Il forma encore un numéro.

— Ethel Sump à l'appareil !

— Idiote ! glapit une voix de femme à l'arrière-plan. Nous ne sommes pas censés être ici ! Raccrochez !

— Zut, j'oubliais, dit Ethel et elle raccrocha.

C'en fut assez pour Pavel Zarnitsa. Pour une raison qui lui échappait, ces gens étaient mêlés à l'incident du missile et ils se cachaient chez une femme appelée Ethel Sump, dont l'adresse prit place dans le portefeuille de Pavel alors que lui-même prenait la porte.

Amanda Bull était furieuse.

— Ces gens sont des imbéciles ! tempêtait-elle en marchant de long en large tout en attendant que l'ombre du Maître du Monde apparaisse derrière le verre dépoli.

Elle ne comprenait pas qu'Ethel Sump ait eu la stupidité de décrocher le téléphone. Comment savoir qui était au bout du fil ? Depuis leur victoire de l'autre nuit, le secret était impératif. L'armée devait être certainement là-bas, en train d'enquêter sur la destruction de son missile. Et ce Remo en savait déjà trop. Mais on n'avait pas eu le temps de le trouver et de le liquider. On n'avait pas eu le temps de retourner au bureau pour supprimer tous les plans du Groupe de Préparation, non plus. N'importe qui pouvait trouver tout ça ! Pour cette raison, après l'incident de Remo, il était nécessaire de se cacher chez Ethel Sump, qui avait hérité de ses parents une ferme vétuste. C'était le seul endroit assez grand et assez isolé pour les abriter tous.

Mais deux jours d'inaction commençaient à user les nerfs de tout le monde. Il fallait faire quelque chose.

L'ombre apparut derrière la vitre, quand Amanda frappa.

— Oui, Chef de Groupe ? Vous avez quelque chose à rapporter ?

— Cette idiote d'Ethel a répondu au téléphone, quand il a sonné, contre mes instructions détaillées. La discipline devient un gros problème.

— Qui téléphonait ? demanda la voix flûtée du Maître du Monde.

— Je ne sais pas. Elle a raccroché avant qu'on parle.

— C'était maladroit. Cela a pu éveiller des soupçons là où il n'y en avait pas.

— Est-ce que je dois la punir ? demanda Amanda. J'ai envie de punir quelqu'un. Je n'ai jamais eu autant envie de punir quelqu'un depuis que mon mari m'a abandonnée.

— Non. Nous avons des choses plus importantes à faire. Je n'ai pas encore fini de réparer les dégâts causés à mon engin. Il doit rester caché dans cette grange pendant au moins un autre jour.

— Merde ! cria Amanda. Nous sommes fichus si on nous découvre ici ! Je ne peux pas vous aider ? Deux mains valent mieux qu'une. Si nous pouvons remettre ce vaisseau en état de marche, ça nous permettra de tous nous enfuir...

— Non, Amanda Bull. J'ai surestimé les capacités de mon engin pour le transport d'êtres humains dans votre atmosphère. Le poids du Groupe de Préparation Deux, pour venir jusqu'ici, a dépassé les possibilités de mon unité de propulsion. Elle peut être réparée, avec le temps. Mais je ne dois plus jamais tenter un tel transport.

Une sombre perplexité apparut dans les yeux d'Amanda.

— Je ne comprends pas. Comment est-ce que le poids de douze personnes a pu endommager un vaisseau spatial qui vous a transporté à travers tout l'univers ?

— C'est simple, Chef de Groupe Bull. Mon vaisseau est conçu pour voyager dans l'espace, où les forces de gravité sont nulles. Dans votre atmosphère, avec l'attraction terrestre, il se déplace moins aisément. De plus, les humains pèsent davantage que nous. J'ai mal calculé ce facteur et il en est résulté la panne temporaire des sphères de gravitation dont je vous ai parlé. Comprenez-vous cette explication ?

— Euh... oui, je crois. Oui... Bien sûr, c'est logique.

— Bien. Vous transmettez cette explication aux autres, pour leur mettre l'esprit en repos. En attendant, il y a du travail.

— Quel genre ? Je suis prête !

— Notre seconde tentative de destruction d'un missile américain a été une réussite. Mais elle a également alerté ceux qui gardent ces missiles. Notre mission sera donc rendue plus difficile et nous devons compenser notre succès.

— Compenser notre succès... ?

— Oui, dit le Maître du Monde en amenant les deux séries de ses bras en tuyaux de pipe à la hauteur de sa grosse tête, ce qui fit courir un frisson dans le dos d'Amanda. Ce sera difficile de détruire nous-mêmes tant de missiles dangereux. Le Groupe de Préparation Un n'existe plus. Nous sommes incapables de recruter un troisième groupe en temps voulu. Mais notre nombre suffit pour influencer les

nombreuses associations de désarmement qui, à leur tour, influenceront le gouvernement des États-Unis pour qu'il démantèle toutes ses armes nucléaires.

— Vous croyez que nous pouvons faire ça ?

— Oui. Il nous suffit de démontrer le danger de ces armes.

— Co... comment est-ce qu'on fera ? demanda Amanda en sentant se former une boule au creux de son estomac.

— L'ogive du missile que vous avez si courageusement détruit est encore intacte. Ils vont tenter de l'emporter de son silo et de s'en débarrasser secrètement. Postez quelqu'un près du site. Quand l'ogive sera emportée, vous la capturerez et l'apporterez ici. À ce moment, je déciderai de ce qu'on devra en faire.

— Vous... Vous n'allez pas faire exploser une ogive nucléaire, dites ?

— Je prendrai la décision une fois que vous aurez réussi dans votre mission.

— Mais...

— Ne remettez pas en cause mes instructions ni le glorieux destin que vous partagez. Je suis votre cerveau, Amanda Bull. N'oubliez pas que je suis votre cerveau. Vous pouvez aller.

L'ombre du Maître du Monde recula et disparut du verre dépoli.

Amanda respirait difficilement, gênée par la boule au creux de son estomac qui remontait vers sa gorge. C'était la drôle de sensation qui revenait, mais cette fois sans aucune exultation. Rien que de la peur.

Elle sortit du vaisseau, dans la fraîcheur de la grange. Aucune des lumières de l'engin ne brillait, mais il planait à un mètre du sol. Quand ils avaient poussé l'objet affaibli dans cet abri, il s'était élevé jusqu'au toit. Les génératrices anti-gravité – ou quoi que ce soit – avaient mal fonctionné, durant le vol vers la ferme Sump. Une fois qu'Amanda eut fait descendre tout le monde, le vaisseau avait commencé à s'élever, en échappant à tout contrôle. Ils avaient eu bien du mal à le manœuvrer jusque dans la grange et à fermer la porte. Finalement, Martin Cannell avait eu l'idée de jeter dessus un vaste filet et de le maintenir au sol. Et ça avait bien marché.

Amanda vérifia les piquets ; ils étaient bien plantés et, selon toute probabilité, ils tiendraient le coup jusqu'à ce que le Maître du Monde répare son engin. Tant mieux, pensa Amanda. Elle avait assez de problèmes comme ça.

— Aaaaah, la voilà, souffla Ethel Sump en regardant Amanda s'approcher de la maison de ferme.

— J'espère qu'elle a de bonnes nouvelles, bougonna Martin Cannell. J'en ai marre d'attendre.

— Taisez-vous tous ! cria Amanda quand ils se pressèrent autour d'elle comme des enfants impatients. Nous avons de nouveaux ordres.

— Lesquels ? demanda avec méfiance une dénommée Marsha.

— Nous allons voler ce qui reste de la tête de missile que nous avons démolie.

Un long silence suivit cette déclaration.

— Est-ce que ce n'est pas... un peu risqué, Amanda ? demanda Ethel Sump.

— Ce doit être fait. Et nous devons agir vite. L'Air Force va transporter cette tête ailleurs, d'un moment à l'autre. Je veux que la moitié d'entre vous vienne avec moi et l'autre moitié attendra ici jusqu'à ce que nous téléphonions. Que les volontaires s'avancent.

Il y eut alors un nouveau silence.

— J'ai dit que les volontaires s'avancent, nom de Dieu ! aboya Amanda.

Mais personne ne s'avança.

— Bon, qu'est-ce qui ne vous plaît pas ? demanda-t-elle au groupe hésitant.

— Euh... Eh bien, y en a qui ne sont pas contents, qui ont des remords à cause des gens qui ont été tués la dernière fois, expliqua Ethel Sump.

— Moi aussi, j'ai des remords !

— Oui, mais vous avez tué vous-même ! marmonna quelqu'un. Et vous avez eu un de nous, par accident.

— C'est vrai, ça, dit Ethel. Et vous avez tué ce gentil officier. Il n'avait rien fait. Et il était beau garçon.

— Je n'avais pas le choix, vous le savez bien. Notre mission glorieuse doit se poursuivre. À moins que vous n'ayez tous oublié de quoi il s'agit ? Nous essayons de sauver le monde de sa folie. Si quelques personnes meurent, c'est un prix bien léger à payer pour empêcher les imbéciles de militaires de faire sauter toute la foutue planète !

Les autres se regardèrent, l'air penaud. Personne n'osait soutenir le regard de la blonde commandante.

— J'ai besoin de six personnes, dit-elle, une main sur l'automatique à son ceinturon.

— D'accord, j'en suis, déclara Ethel. Mais on ne tue plus.

— Moi aussi.

— Et moi.

— Bien, dit Amanda, soulagée d'avoir évité une mutinerie et de ne pas avoir à abattre quelqu'un à titre d'exemple.

Tuer les gens, ça n'avait pas l'air de résoudre les problèmes, comme elle l'avait cru. Parfois, même, ça aggravait les choses.

En réfléchissant à cela, elle ordonna à son groupe de charger les armes et le matériel dans la camionnette du CRETIN.

Thad Screiber avait chassé les Objets Volants Non Identifiés dans 47 des 50 États et n'avait jamais eu de rencontre rapprochée d'aucune sorte. Pourtant, il avait gagné vingt-cinq mille dollars nets, rien que l'année passée.

Thad était journaliste et spécialiste des OVNI. Il n'en avait jamais vu, il se moquait d'en voir et, à dire vrai, il n'y croyait même pas. Mais il gagnait sa vie en interviewant les gens qui disaient avoir vu des soucoupes volantes, alors il prenait le sujet au sérieux quand il était en campagne.

La campagne, cette fois, c'était l'Oklahoma, où des télex d'agences avaient signalé une foule d'automobilistes ayant observé des objets bizarres dans le ciel et l'avaient attiré au galop. Mais en deux jours, il n'avait pas été fichu de trouver un seul de ces témoins. C'était mauvais. Sans interviews, pas d'articles, pour aucun des magazines qui publiaient ses papiers sous divers pseudonymes. Peu importait qui il interrogeait du moment que la personne citée affirmait avoir vu quelque chose. Thad Screiber n'était pas payé pour juger de la fiabilité des témoins.

Et maintenant, dépit, il conduisait sa Firebird sur l'autoroute au sud d'Oklahoma City. Il venait de décider de rentrer chez lui quand il s'arrêta à une station-service.

— De l'ordinaire, pour dix dollars, dit Thad au pompiste tout en mettant en marche son magnétophone de poche parce qu'on ne savait jamais. Des tas de gens prétendent avoir vu de drôles de choses dans le ciel, par ici, à ce qu'il paraît.

— Ça se peut, marmonna distraitement le pompiste en traînant son tuyau vers la voiture. Mais j'en suis pas.

— Non ? À entendre certaines personnes, c'est plein de soucoupes volantes, dans la région.

— Ma foi, la seule drôle de chose que j'ai vue dernièrement, c'est une de ces camionnettes fantaisie qui fonçait sur la route, y a environ vingt minutes. Tiens, vous m'y faites penser, y avait des soucoupes volantes et des trucs, peints sur la carrosserie.

— Sans blague ? dit Thad en pensant que « Mystérieuse camionnette dans l'affaire des soucoupes volantes de l'Oklahoma » serait un titre qui en vaudrait un autre. Vous pouvez la décrire ?

— Bof... Elle est marron, et sur le toit, y a comme une bulle, voyez ? Et puis des tas d'antennes et de trucs. Et elle fonçait, fallait voir !

— C'est intéressant, dit Thad en tendant un billet de dix dollars. Vous vous appelez comment ?

— Bill.

— Eh bien, merci, Bill.

Thad repartit, en dictant à son magnétophone :

— Personne ne connaît les mobiles de la mystérieuse camionnette, mais une personnalité d'une compagnie pétrolière qui, par crainte, a refusé de donner son nom de famille, l'a décrite comme étant marron et couverte de peintures énigmatiques. Ce qui est plus important, sa description faisait étrangement omission de toute allusion à des roues ou au conducteur de cette prétendue camionnette, dont il a dit, d'une voix empreinte de crainte respectueuse, qu'elle « fonçait, fallait voir ». S'agissait-il réellement d'une camionnette ou d'un engin de reconnaissance camouflé...

Un barrage routier interrompit l'intéressant récit. Thad n'eut qu'à apercevoir les chevaux de frise, les véhicules militaires et les uniformes pour faire demi-tour et rebrousser chemin. Un détour le fit passer à l'ouest du barrage, par une forêt dense.

Quelque chose de haut et de métallique brillait entre les arbres et, sa curiosité éveillée, Thad s'arrêta, prit ses puissantes jumelles et grimpa sur le toit de sa voiture.

Ce qu'il vit à la jumelle lui fit oublier les OVNI.

Il voyait le soleil se refléter sur une grue géante qui soulevait ce qui restait d'un missile Titan II, tandis qu'une équipe tentait de manœuvrer l'arme à moitié calcinée dans une extrémité d'un tuyau gigantesque. Ce tuyau faisait partie d'un camion à huit roues ; Thad reconnut le genre de poids lourd dont la NASA se servait pour transporter les fusées aux rampes de lancement. À cette différence que ce missile était secrètement manipulé dans un champ de blé de l'Oklahoma et qu'il était démolé et irréparable. Ce qui avait pu se passer là, jugea Thad, devait être porté à l'attention du monde.

CHAPITRE XI

— C'est salement grand, dit Martin Cannell pour la septième ou huitième fois.

— C'est plus grand que grand, souffla Ethel Sump. C'est *monstruesque* !

— Taisez-vous, tous les deux ! Je réfléchis.

— Ma foi, j'espère que vous allez trouver un moyen de voler ce missile sans tuer quelqu'un, grommela Martin. Nous en particulier. Rien que les pneus de ce truc porte-missiles sont plus gros que notre camionnette, Amanda !

Depuis des heures, ils observaient l'opération de chargement du missile, d'une distance sûre. Ils avaient compris qu'il se passait quelque chose à la base du SAC quand ils avaient été repoussés d'un barrage routier militaire. Ils avaient donc rebroussé chemin, caché la camionnette parmi des buissons et infiltré à pied le secteur protégé par un cordon de troupes. Ce ne fut pas difficile parce que le gouvernement avait simplement bloqué les accès routiers. On ne s'était pas attendu à de la circulation piétonnière, dans une région aussi inhabitée.

Amanda en avait été très satisfaite, mais à présent elle s'inquiétait, à la pensée de réquisitionner quelque chose d'aussi monumental qu'un porte-missiles. Et maintenant que le missile était chargé et que le poids lourd s'apprêtait à transporter son chargement vers la route, elle était absolument à court d'idées. Le moteur diesel du camion faisait un bruit de tonnerre lointain.

— Regardez ! Il s'en va ! s'exclama Ethel.

Laborieusement, le camion s'ébranla, ses énormes pneus creusant la terre molle et s'y accrochant. Un camion plus petit le suivait, suivi à son tour par une discrète fourgonnette. Les trois véhicules en rejoignirent d'autres sur la route principale et se formèrent lentement en colonne.

— Attendez voir ! s'écria Martin en s'emparant des jumelles d'Amanda. Attendez que je... Ha ! J'avais raison ! Regardez... Sur le côté de cette espèce de fourgonnette de livraison !

Amanda regarda.

— Et alors ? C'est un symbole ou...

— C'est le symbole des trucs nucléaires. On voit ça tout le temps sur les abris antiatomiques.

— Et alors ? répéta Amanda en tiraillant son poil.

— Je vous parie que l'ogive nucléaire est dans cette fourgonnette ! Tiens donc, ils n'allaient pas charger tout le missile si la tête armée était encore attachée après. Ce serait trop dangereux.

— Je crois que Martin a raison, Amanda, déclara Ethel d'une voix forte.

Martin commençait à bien lui plaire. De plus, il était célibataire.

— Silence ! cria Amanda qui n'aimait pas que Martin ait raison pour la seconde fois en deux jours. Même si c'est vrai, nous devons quand même affronter tout ce groupe de camions et de soldats !

Mais quelques instants plus tard, ils virent la colonne se diviser ; la fourgonnette, qui probablement transportait l'ogive, bifurquait par une autre route.

— C'est notre chance, tout le monde ! glapit Amanda. Retour à la camionnette ! Nous allons intercepter le fourgon !

Même en courant comme des dératés, il leur fallut un moment pour retourner à leur camionnette, en dehors du cordon militaire. Ensuite, ils devaient chercher où allait la fourgonnette, afin de l'intercepter.

— Direction sud et prenez la deuxième sortie, conseilla Martin. Ça devrait nous placer exactement où nous voulons. Vous savez, je parie qu'ils ont fait exprès d'envoyer l'ogive dans une autre direction. Vous savez, ce camion du missile est si énorme, il attire fatalement l'attention. Mais qui est-ce qui va remarquer une vieille petite fourgonnette !

Amanda accéléra à fond.

— Ça se peut, marmonna-t-elle.

Il n'y avait aucune trace de la fourgonnette en question quand ils atteignirent la route où ils espéraient la voir arriver. Amanda s'arrêta et plaça son véhicule en travers de la chaussée.

— Bien. Armes au poing. Nous allons l'attendre.

— J'ai une meilleure idée, dit Martin.

— Je ne veux pas le savoir, répliqua Amanda.

— Mais qu'est-ce qui empêchera la fourgonnette de faire marche arrière et de se sauver quand ils nous verront ?

C'était logique, même pour Amanda qui commençait à bouillir de rage. Pourquoi, pensait-elle, les hommes sont-ils de tels égocentriques ? Toujours à se faire valoir, toujours à se faire attribuer les honneurs, pour tout !

— Nous allons nous séparer et nous cacher de chaque côté de la route, dit-elle précipitamment avant que quelqu'un d'autre n'avance encore des suggestions. Et puis nous sauterons et nous les entourerons quand ils s'arrêteront.

— J'allais le proposer, dit Martin.

— Ben voyons ! dit ironiquement Amanda. Allez, venez, en place !

Ils se mirent en place et bientôt la fourgonnette avec le symbole du cercle noir et des trois triangles jaunes de l'énergie nucléaire apparut. Elle s'arrêta tout près de la camionnette bariolée du CRETIN et le conducteur donna deux grands coups d'avertisseur.

Quand un commando d'une demi-douzaine de personnes bondit de sous les arbres, il cessa de klaxonner et passa en marche arrière. Une balle fit éclater la vitre de droite dans tout l'intérieur, alors il renonça aussi à cet effort-là. Il leva les mains tandis que le groupe vêtu de noir l'entourait.

— Je ne suis pas armé ! cria-t-il, ce qui était vrai.

Il remarqua que la plupart de ses assaillants étaient des femmes dont deux, au moins, portées à l'obésité. Qu'est-ce que c'est que ça ? se demanda-t-il et, du bout du pied, il appuya sur un bouton qui alluma une lumière à l'arrière du véhicule, où elle alerterait un garde en combinaison antiradiations.

— Descendez ! ordonna Amanda.

Le conducteur obéit et quand il lui tourna le dos elle l'assomma d'un bon coup de crosse sur le crâne.

— Voyez ? Pas de mort, dit-elle à tous les inquiets.

Ils traînèrent le conducteur sur le bord de la route, où il sera écrasé plus tard par un chauffard ivre.

Cela fait, ils essayèrent d'ouvrir l'arrière de la fourgonnette. C'était fermé par un cadenas. Amanda tira trois balles dedans, dont deux provoquèrent l'ouverture du cadenas.

Quand ils ouvrirent la porte, ils trouvèrent une ogive nucléaire cabossée et noircie. Ils découvrirent aussi un garde dont la combinaison blanche antiradiations était couverte de sang. Il gargouilla une fois, lâcha son fusil et tomba raide mort.

— Ah zut, Amanda, gémit Ethel. Tu as dû le descendre par accident.

— Je ne pouvais pas faire autrement, quoi ! Ils devraient leur acheter des gilets pare-balles ou quelque chose. N'importe comment, nous avons la tête nucléaire. Alors tirons-nous d'ici.

Ils refermèrent la fourgonnette. Amanda prit le volant, les autres retournèrent à leur camionnette et les deux véhicules s'éloignèrent rapidement.

Au début, Thad Scriber comptait donner son article à une agence de presse, parce qu'elles payaient mieux que les journaux. Mais des années passées à écrire des papiers pour le magazine *Destiny* ou le *Flying Saucer Factual* lui avaient fait gagner beaucoup d'argent sans gloire aucune. Alors Thad décida de viser la gloire et il appela le rédacteur en chef du *New York Times* de la première cabine téléphonique qu'il trouva. Après avoir discuté du prix pendant une

minute ou deux, ils se mirent d'accord et Thad commença à dicter son témoignage oculaire de la récupération d'un missile nucléaire américain détruit, article qui porterait sa propre signature, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son premier reportage dans un hebdomadaire local.

C'était une sensation très agréable, songea Thad en retournant à sa voiture. C'était peut-être ça, le journalisme. On écrivait ce qu'on croyait et on en était assez fier pour le signer de son vrai nom. Il se dit qu'il était peut-être temps de mettre à la retraite tous ses pseudonymes et de retourner au vrai reportage.

Et puis voilà que tout à coup, au moment où il démarrait, une camionnette marron avec une bulle sur le toit et des scènes peintes sur les flancs, sorties tout droit des propres articles de Thad, passa à vive allure. Elle était suivie par une fourgonnette portant bien visiblement l'inquiétant symbole de l'énergie nucléaire.

Un sixième sens de reporter, endormi depuis longtemps, se réveilla et lui dit qu'il devait les suivre. Ce n'était qu'une intuition, mais quelque chose, dans ce qu'il venait de voir, faisait qu'il se demandait s'il n'y aurait pas un rapport, entre l'activité des OVNI en Oklahoma et le mystérieux accident nucléaire qui avait détruit un missile Titan.

Thad prit la suite des deux camions.

CHAPITRE XII

Remo passa les deux jours les plus épouvantables de sa vie.

Chiun avait déjà été fâché contre lui. Si on ne connaissait pas bien le vieux Coréen, on pouvait avoir l'impression qu'il était constamment fâché contre Remo, mais ce n'était pas vrai. Chiun grondait Remo parce qu'il était son maître et c'était donc sa responsabilité. L'erreur était humaine et l'erreur contre Sinanju méritait la mort. Mais Remo, qui respectait Chiun et qui appartenait maintenant à Sinanju, n'insultait jamais volontairement ses traditions et Chiun pardonnait toujours à ce qu'il appelait la « malheureuse ignorance » de Remo.

Mais cette fois, c'était différent. Terriblement différent.

Depuis l'instant où l'OVNI avait emporté tout le monde sauf Chiun, le Maître de Sinanju refusait de parler à Remo. Remo essaya de le persuader de rentrer à l'hôtel avec lui. Chiun ne refusa pas, mais il se mit en marche, sans un mot, vers Oklahoma City. Remo le suivit.

— Vous pourriez au moins me dire pourquoi vous êtes fâché contre moi !

Pas de réponse.

— Écoutez, Chiun, vous me devez bien une explication ! insista Remo en touchant le bras de Chiun.

Aucun tourbillon de kimono ne trahit l'intention de Chiun, mais il se retourna sans manquer un pas, son bras droit s'abattit et il continua de marcher.

— Disparais, être vil ! cria-t-il sans tourner la tête.

Remo baissa les yeux sur son torse, où l'ongle assassin de Chiun avait coupé son tee-shirt et laissé une légère marque rose sur la peau. Quelques millimètres de plus, et le sang aurait coulé.

Silencieusement, en état de choc, Remo retourna à la voiture.

Cela n'alla pas mieux quelques heures plus tard, quand Chiun arriva enfin à l'hôtel. Remo leva les yeux quand il entra, mais le vieux Coréen feignit de ne pas le voir et décrocha le téléphone.

— Je désire parler à une personne responsable... Bien. J'ai à me plaindre. Il y a quelqu'un dans ma chambre qui n'a pas à y être. Vous allez envoyer une personne pour le faire partir ? Je vous remercie.

— Vous ne trouvez pas que ça commence à bien faire, petit père ? dit Remo.

— Je ne suis le père de personne, rétorqua Chiun et il alla ouvrir la porte pour attendre dans le couloir.

Quand le gérant arriva, la mine hagarde, Chiun montra Remo du

doigt et déclara :

— J'ai trouvé cet inconnu dans ma chambre et il refuse de partir. J'exige qu'il soit emporté.

— Petit père...

— Voyez ? Il prétend que je suis son père. N'importe qui peut voir que ce n'est pas possible, affirma Chiun assez fort pour être entendu au bout du couloir et un groupe de curieux se massa devant la chambre.

— Eh bien ? demanda le gérant à Remo.

— Allez ah, il est simplement en pétard, je ne sais pas pourquoi.

— Êtes-vous le fils de ce monsieur ? demanda posément le gérant et les badauds marmonnèrent leur scepticisme.

— J'ai pris cette chambre, j'ai signé le registre, vous pouvez vérifier. Remo Williams.

— Il ment ! clama Chiun. Il m'a dit qu'il s'appelait Remo Greeley. C'est la preuve de son mensonge !

— Cette chambre est au nom de M^r Remo Greeley, confirma le gérant.

— Ah, ça va, ça va, bon, grogna Remo en baissant les bras. Je m'en vais. Ce vieux a raison. Il n'est pas mon père. Je n'ai pas de père. Et même, je n'en ai jamais eu !

Remo écarta la foule qui ricana à son passage. Il alla prendre une chambre dans un autre hôtel, plus furieux contre Chiun qu'il ne l'avait jamais été. Il ne ferma pas l'œil de la nuit, tant il avait peur. Il avait peut-être commis cette fois une chose si impardonnable que Chiun l'avait définitivement renié. Mais quoi ? Et quel rapport avec les OVNI ?

Remo se demanda si Smith ne le saurait pas et il lui téléphona. Mais Smith était aux cent coups.

— Remo ! Mon Dieu ! Qu'avez-vous fait ? Chiun me dit qu'il démissionne, qu'il n'est plus votre entraîneur. Je n'ai pas pu l'en dissuader.

— Ouais, ouais, je sais. Mais est-ce qu'il vous a dit pourquoi ?

— Non, il a refusé d'en parler... Vous voulez dire que vous ne le savez pas vous-même ? demanda Smith avec stupeur. Comment pouvez-vous être aussi irresponsable ? Comment avez-vous pu...

Remo raccrocha, de nouveau furieux. Pendant deux jours il passa de la rage à la peur et même à l'égarement. Il se sentait de nouveau orphelin. Il ne savait pas quoi faire.

À la fin du deuxième jour, il ne le savait toujours pas. Les bureaux du CRETIN avaient été déserts quand il y était passé la veille, mais il résolut d'y retourner, en pensant que, s'il pouvait mettre la main sur un de ces cinglés, il apprendrait quelque chose. Et puis il était toujours en mission, après tout.

Une voiture s'arrêta à côté de Remo alors qu'il marchait au bord du trottoir. La nuit tombait et il était dans un sale quartier. Il l'avait compris quand une voiture de police était passée rapidement, les deux agents regardant droit devant eux comme s'ils ne voulaient pas voir des choses risquant d'exiger leur intervention.

— Pardon, monsieur, vous pouvez m'aider ? demanda à Remo l'automobiliste.

— Vous êtes perdu ? répondit Remo en se penchant à la portière.

— Nan, fit le conducteur et il glissa le long du siège du passager pour exhiber un spécial-samedi-soir au canon court. J'ai besoin d'argent. Le tien !

— Joli pistolet, dit aimablement Remo. Comment ça se fait que vous ayez besoin d'argent ? Vous ne travaillez pas ?

— C'est ça, mon boulot. Allonge le portefeuille, pépère, sinon je te fais sauter ta gueule de con.

— Je crois que vous devriez embrasser une autre carrière, lui dit Remo.

— Ouais ?

— Ouais.

Sur ce, Remo leva la main gauche pour maintenir l'arme tout en frappant le canon avec la droite. Ledit canon se cassa et tomba dans le caniveau. Une expression d'incrédulité s'étala sur la figure ronde de l'assaillant.

— Ouais, répéta Remo. Je suis de mauvaise humeur.

L'assaillant essaya de tirer quand même, mais la main de Remo était un étau empêchant le barillet de tourner. Après quoi Remo prit carrément l'arme et en arracha le barillet. Il jeta le tout dans le ruisseau.

C'en fut assez pour l'agresseur qui reglissa à sa place et accéléra. Remo allongea une jambe et toucha le pneu arrière droit du bout du pied. Le pneu éclata.

Néanmoins, la voiture continua de rouler, mais pas aussi vite que le souhaitait son conducteur. Le pneu déchiqueté claquait sur la chaussée. Quand la voiture tourna au coin, la jante d'acier racla le sol.

Remo rattrapa la voiture et courut à côté.

— Foutez-moi la paix ! cria le conducteur.

— Non, vous savez, j'ai besoin d'un peu d'exercice. Vous allez être la balle.

Remo poussa une pointe de vitesse et passa devant la voiture. Rien que pour l'effet, il fit sauter les deux phares de deux chiquenaudes rapides. Ensuite, il arriva de l'autre côté et, d'un coup de pied, régla son compte au pneu avant gauche. La voiture ralentit considérablement et finit par s'arrêter quand Remo creva le pneu avant droit.

L'agresseur remonta précipitamment sa vitre alors que Remo revenait de son côté et éliminait le dernier pneu. Pour faire bon poids, il ouvrit le coffre d'une claque et en fit rouler la roue de secours. Un coup d'ongle la rendit inutilisable.

Il y avait un cric, dans le coffre, ce qui donna une idée à Remo. Il s'en empara et le mit en place sous le châssis, en prenant d'abord un moment pour démolir les serrures de toutes les portières afin que le conducteur ne puisse pas s'échapper, après quoi il haussa un côté de la voiture aussi haut que le permettait le cric.

C'était assez pour que Remo saisisse le châssis à deux mains et, en se relevant de sa position accroupie, retourne tranquillement la voiture sur le toit.

Le toit se ratatina. Le conducteur hurla.

À ce moment, un certain nombre de piétons se rassemblèrent. Ils observèrent Remo, qui jouait apparemment le rôle de bon Samaritain et frappait à la vitre, du côté du conducteur.

— Ça ne va pas trop mal, mon vieux ? demanda-t-il.

Le conducteur était pour ainsi dire posé sur sa tête et un geyser de saignement de nez l'aveuglait.

— Tirez-moi de là ! glapit-il. Tirez-moi de là !

— On a peur ? demanda Remo, plein de sollicitude.

— Ouais, ouais... tirez-moi de là !

— On veut ne plus avoir peur ? susurra Remo.

— Oh oui, oh oui, oh...

Alors Remo traversa la vitre, d'un index très raide, ainsi que le front de l'individu, ce qui mit fin à ses cris, à ses émotions et, par la même occasion, à sa vie.

— Que ta volonté soit faite, dit Remo.

— Est-ce qu'il va bien ? demanda un des badauds.

— Bien sûr. Je lui ai administré les premiers secours, répondit Remo en s'éloignant tranquillement.

Les bureaux du CRETIN étaient toujours aussi déserts quand Remo y arriva, mais il était de meilleure humeur. Chiun lui avait toujours dit que l'exercice était bon pour l'esprit autant que pour le corps. En repensant à Chiun, Remo ressentit un pincement au cœur.

Il était temps d'avoir une longue conversation avec Chiun.

Ne craignant aucune attaque, le Maître de Sinanju n'avait pas pris la peine de fermer la porte à clef. Remo n'eut donc qu'à entrer.

Chiun, vêtu du kimono blanc qu'il mettait rarement, écrivait sur une feuille de parchemin. Il ne fit pas attention à Remo, mais il avait bien conscience de sa présence, Remo le savait.

— Je suis venu pour causer, petit père, déclara-t-il en coréen. Je vous ai offensé, je le sais...

Il avait du mal à trouver ses mots, plus qu'il ne l'aurait pensé. Il s'éclaircit la gorge et reprit :

— Si c'est la fin de nos voyages ensemble, alors je l'accepterai parce que je le dois. Ce n'est pas mon souhait de mettre de côté notre amitié, mais si c'est ce que vous désirez, mon respect pour vous me force à l'accepter.

Chiun ne parut pas avoir entendu, mais sa plume gratta moins furieusement le parchemin.

— Mais tout comme je vous respecte, vous devez me respecter. Je suis prêt à vous dire adieu, et je veux réparer mon offense avant que nous nous séparions. Seulement, comme je ne sais pas en quoi je vous ai offensé, je ne peux pas le faire. Il faut que vous me le disiez. C'est ma dernière demande avant de vous quitter, vous qui avez été pour moi à la fois un père et un maître.

Après un long silence, Chiun parla enfin, sans lever les yeux de ce qu'il écrivait.

— C'est un beau discours, très bien exprimé.

— Merci...

Remo avait une boule dans la gorge. Et il s'en voulut.

— Mais ta voix s'est brisée sur la fin, ajouta Chiun en se remettant à écrire.

Le silence dura alors plusieurs minutes.

— Assieds-toi à mes pieds, Remo, dit enfin Chiun.

Remo s'assit, la figure impassible.

— L'empereur Smith a essayé de te joindre.

— Je me fiche de Smith !

— Et ta mission ? Tu ne t'intéresses plus à ta mission ?

— Je ne sais pas, avoua Remo.

— Qu'est-ce qui t'intéresse, alors ?

Chiun lâcha finalement sa plume d'oie et regarda Remo en face. Son expression était indéchiffrable.

— Je m'intéresse à vous. À nous.

Chiun hocha la tête et retourna son parchemin.

— Est-ce que tu te souviens de la légende du Grand Maître Wang ? demanda-t-il.

— Il y a tellement de légendes sur Wang...

— C'est vrai. Mais il y en a une qui surpasse toutes les autres.

Chiun posa ses mains à plat sur ses genoux et, les yeux fermés, parla de mémoire :

— Dans mon village, on dit « Le bleu vient de l'indigo, mais il est plus bleu. » Cela veut dire qu'un élève peut parfois dépasser son Maître. Il en allait ainsi pour Wang, dans les temps très anciens de Sinanju. Or, Wang n'était pas le premier des Maîtres de Sinanju. Il y en avait eu beaucoup avant lui et il y en eut beaucoup après et

certains de ses successeurs ont pris aussi le nom de Wang.

« Avant Wang, le Maître s'appelait Hung. C'était un bon Maître et le dernier des vieux Maîtres de Sinanju, qui ne connaissaient pas la source solaire. En ce temps-là, le Maître était suivi par des Maîtres de moindre importance, que l'on appelait les tigres de nuit.

« Quand le moment vint pour Hung d'entraîner son remplaçant, il choisit un jeune tigre de nuit nommé Wang, qui était mon ancêtre. Wang n'était pas un choix difficile, car alors les temps étaient durs et la plupart des bébés de la génération de Wang avaient été renvoyés à la mer. Ceux qui avaient survécu n'étaient pas tous en bonne santé, tout en étant de bons tigres de nuit. Mais Hung vit que seul Wang était digne d'être entraîné pour devenir le prochain Maître, et Wang commença l'entraînement, se révélant vite bon élève, promettant de devenir un bon Maître.

« Mais hélas ! Avant que Wang ne se soit entraîné plus d'un an, le Maître Hung mourut dans son sommeil. Il n'y avait pas de honte à cela, Remo, car ce Maître était encore jeune, n'ayant que soixante-quinze ans à peine. Il est pourtant mort avant son heure, en ne laissant aucun héritier digne d'être appelé le Maître de Sinanju. Ce drame n'était encore jamais arrivé à la Maison de Sinanju.

Remo avait déjà entendu cette histoire, mais il écouta patiemment.

— Et le peuple du village se rassembla autour du corps de Hung, reprit Chiun. Avec bien des pleurs, des plaintes et des sanglots, son corps fut confié à la terre, sous une pierre portant l'inscription CI-GIT HUNG, LE DERNIER MAÎTRE DE SINANJU !

« Les habitants de Sinanju se réunirent autour de leurs feux, car l'hiver approchait, en se demandant : « Qu'allons-nous faire maintenant qu'il n'y a plus de Maître pour nous protéger, nous nourrir et nourrir nos enfants ? » Et quelques-uns disaient : « Nous allons devoir renvoyer les bébés chez eux dans la mer. » Mais d'autres protestèrent : « Déjà, il y a si peu de bébés ! Nous devrions peut-être quitter ce village et aller dans le sud ? » Et presque tous les autres se lamentèrent : « Ah, malheur ! Ne plus être de Sinanju ! Ne plus être supérieurs aux autres ! Si seulement Hung n'était pas mort si tôt ! Si seulement Wang avait appris davantage ! »

« Et tous pleuraient en se plaignant sans que personne trouve une solution à leur malheur. Et Wang, jeune et accablé du remords que les autres lui imposaient, partit avec ses pensées dans les collines à l'est de Sinanju.

« Là, il médita pendant cinq jours. Il avait appris le bon régime, mais il ne mangea que du riz et des racines parce qu'il voulait purger son esprit de toute distraction. Au bout de trois jours, il renonça à toute nourriture et concentra sa pensée uniquement sur la respiration correcte, un art qui était déjà connu, mais pas raffiné.

« Au bout de cinq jours, les médiations de Wang n'avaient porté aucun fruit. Il n'avait aucune solution pour le grand malheur de Sinanju. De plus, son esprit vacillait, car l'inanition l'affaiblissait et il avait froid. En vérité, la vie et la volonté s'échappaient de son corps.

« La cinquième nuit, il était couché sur le dos et contemplait les cieux. Au-dessus de lui, les étoiles se déplaçaient inexorablement et Wang eut l'impression qu'elles étaient froides et indifférentes, insensibles à la tragédie qui frappait les rives de la Baie Occidentale de Corée. Pourtant, Wang voyait en même temps que les étoiles ne s'éteignaient jamais, qu'elles brillaient toujours comme le soleil. Si seulement les peuples pouvaient briller aussi vivement et aussi longtemps, pensa Wang.

« Et à ce moment, un grand anneau de feu descendit du ciel. Le feu avait un message pour Wang. Il disait que les hommes ne se servaient pas de leur esprit et de leurs corps comme ils le devaient, qu'ils gaspillaient leur intelligence et leur force. L'anneau de feu enseigna à Wang le contrôle et si la compréhension vint à Wang en un seul éblouissement de flamme, sa maîtrise de ce qu'il avait appris lui demanda une vie entière. C'était le commencement de la source solaire, conclut Chiun en rouvrant ses yeux limpides.

— Vous pensez qu'il y a un rapport entre cet anneau de feu et les OVNI, alors ? demanda Remo.

— La source solaire est connue, répondit lentement Chiun, mais la source de la source scolaire n'est pas connue. Beaucoup de Maîtres ont contemplé le mystère de l'anneau de feu qui avait parlé à Wang, car c'est le plus grand mystère de Sinanju. Moi-même, j'y ai beaucoup réfléchi. Et toi, Remo ?

Remo fit un geste vague.

— Je croyais que ce n'était qu'une légende.

— Je vois. Alors tu n'es peut-être pas responsable, après tout.

— Ah non ? fit Remo, plein d'espoir.

— Quand j'ai lu tous ces papiers sur les OVNI, Remo, j'ai vu dans leur mystère la solution de la plus grande énigme de Sinanju. Ce n'est pas par hasard si nous, de Sinanju, en notre heure de détresse, avons reçu le don de la source solaire. Une puissance plus sage venue des étoiles a compris que notre gloire ne devait pas disparaître de cette terre et un de ses OVNI a peut-être rendu visite à Wang afin de déposer dans son esprit le secret de la source solaire.

« Si c'est vrai, alors le devoir du Maître de Sinanju est d'entrer en contact avec les descendants de ce Maître qui a donné Sinanju au Grand Maître Wang. Car nous sommes liés par un destin commun.

— Attendez que je comprenne bien, dit Remo. Vous croyez que tout ce que nous pouvons faire avec notre corps, c'est parce qu'une soucoupe volante est venue voir Wang ?

— Un émissaire d'une civilisation coréenne avancée, rectifia Chiun.

— Coréenne ? Comment ça, coréenne ?

— C'est très simple. La Corée est la nation la plus civilisée de cette planète. Par conséquent, toute civilisation avancée des autres planètes ne peut être que coréenne aussi. D'ailleurs, ce Maître de la Maison de Bétel la Gueuse a un nom coréen. Il me l'a dit.

— Ah oui ? Quel nom ?

— Eh bien, dit évasivement Chiun, il ne le prononçait pas comme toi ou moi. Son accent était épouvantable.

— Bon, mais quel nom ?

— Il a dit s'appeler Hopak Kay.

— Hopak Kay ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Peu importe ce que ça veut dire. C'est son nom.

Remo se gratta la tête. Hopak Kay ? Les mots lui disaient vaguement quelque chose, mais il ne parlait pas assez couramment le coréen pour comprendre.

— Ce qui est important, dit Chiun, c'est que je devais entrer en contact avec ce Maître.

— Et j'ai tout gâché ?

— Oui, tu as tout gâché.

— Je ne savais pas, petit père. Je vous demande pardon.

— Es-tu préparé à réparer ta faute ?

— Si c'est en mon pouvoir.

— Alors tu m'aideras à reprendre contact avec ce Maître du Monde.

— Est-ce que ça veut dire que je suis pardonné ?

— Oui, Remo. Je te pardonne.

— Merci, petit père, dit Remo avec reconnaissance. C'est ce que j'ai dit qui a tout arrangé ?

Chiun sourit.

— Oui, c'est ton beau discours qui a touché mon cœur.

Et Chiun déchira en menus morceaux le parchemin qu'il avait écrit, heureux de ne pas avoir à terminer la longue lettre où il disait à Remo qu'en dépit de toutes les insultes et des indignités qu'il avait eues à supporter, il continuerait d'entraîner Remo parce que Remo était tellement incapable que sans Chiun il courait le risque d'être écrasé par un tricycle.

CHAPITRE XIII

— Il faut que j'appelle Smitty, dit Remo en prenant le téléphone. Qu'est-ce qu'il a dit qu'il voulait ?

— Il veut que tu récupères quelque chose qui a été volé à ton pays, répondit distraitemment Chiun.

— Ah oui ? Il a dit quoi ?

— C'est un de ces ridicules machins atomiques.

— Quoi ! Vous voulez dire une bombe atomique ?

— Non, non, pas ça.

— Tant mieux, marmonna Remo en écoutant sonner le téléphone à Folcroft.

— Smith l'a appelé une ogive nucléaire, expliqua Chiun.

— On a volé une ogive nucléaire ? cria Remo.

— Oui, je sais, Remo, répondit la voix citronnée de Smith à l'appareil. J'ai essayé de vous joindre, à ce sujet. Et ce n'est pas la peine de crier. Je vous entends parfaitement.

— Qu'est-ce qui se passe, Smitty ?

— Rien de bon, Remo. L'Air Force a secrètement déplacé aujourd'hui le missile Titan endommagé, ainsi que l'ogive nucléaire qui a pris une autre route pour des raisons de sécurité. Le véhicule transportant l'ogive a disparu en route et son conducteur a été trouvé mort. Apparemment, il avait été laissé sans connaissance sur une route, à cinq kilomètres de la base du missile, où il a été écrasé.

— Autrement dit, vous ne savez pas qui a emporté ce bidule.

— Non, mais il est permis de supposer que c'est le même groupe qui a saboté le Titan. Pouvez-vous reprendre contact avec ces gens-là ?

— Je vais essayer. Est-ce que l'ogive est armée ?

— Malheureusement oui. Elle ne pouvait pas être désactivée sur le site. Les dégâts au missile l'interdisaient. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point c'est grave, Remo. Vous devrez trouver un moyen de ramener Chiun dans cette mission.

— C'est déjà fait, Smitty.

— Tant mieux. Vous devez retrouver l'ogive le plus vite possible. Quand vous l'aurez retrouvée, contactez-moi immédiatement.

— Vous ne voulez pas savoir comment j'ai persuadé Chiun de...

— Non, dit Smith et il raccrocha.

— Ces tordus des soucoupes volantes se sont emparés d'une ogive nucléaire armée, annonça Remo à Chiun.

— Oui, il me semble qu'ils ont parlé de débarrasser le monde de

ces machines infernales. Je ne trouve pas que c'est fou.

— Tout dépend, si une leur saute au nez ou pas. Ils ont eu de la chance, jusqu'à présent. Nous devons les retrouver et, à ce moment, nous trouverons aussi l'OVNI.

— Je vais mettre un kimono approprié, annonça Chiun.

Quand il revint de la chambre, il était revêtu d'un kimono de cérémonie vert brodé de deux paons.

— Suis-je présentable ? demanda-t-il.

— Seulement s'ils se cachent dans un cirque, grogna Remo, mais en souriant.

Chiun sourit aussi. Tout était redevenu normal.

Chiun ayant insisté, Remo les conduisit tous deux au siège local du CRETIN, bien qu'il n'y ait rien trouvé quand il y était passé.

— Le vide est toujours temporaire, déclara Chiun.

Quand ils arrivèrent, la porte était entrebâillée et il y avait du bruit à l'intérieur.

— On lui saute dessus, qui que ce soit, proposa Remo.

— Non. Nous souhaitons suivre cette personne jusqu'à notre but. Soyons discrets.

— Pour ça, faudra que vous quittiez l'immeuble, répliqua Remo en considérant les paons sur le kimono vert.

Mais ils se fondirent tous deux dans l'ombre pour éviter d'être vus par Pavel Zarnitsa, qui était pressé de trouver la ferme d'une certaine Ethel Sump.

— Qui est-ce ? demanda Remo quand il fut parti.

— Je ne l'ai pas reconnu, avoua Chiun. Il ne fait pas partie du groupe appartenant à la blonde à la bouche caverneuse.

— Nous le suivrons quand même. Il est notre seule piste.

Ils laissèrent leur gibier reprendre sa voiture de location avant de mettre la leur en marche. Remo suivit à une discrète distance, ce qui ne posait pas de problème. La voiture de tête émettait des vapeurs d'échappement nauséabondes, que les narines sensibles de Remo pouvaient suivre à plus de deux kilomètres.

— Bien. Il va vers le sud, Chiun.

Mais le Maître de Sinanju était trop préoccupé pour répondre. Il s'appliquait à résoudre le Rubik's cube au moins pour la centième fois, pensait Remo.

— Vous n'êtes pas encore fatigué de ce truc-là ? demanda-t-il un peu aigrement.

— On ne se fatigue pas des nouveaux défis.

— Quels nouveaux défis ? Vous avez déjà battu deux fois le record de ce gadget.

— Mais je n'ai pas résolu l'énigme les yeux fermés.

— Ha ! Vous n'avez aucune chance d'y arriver. Je ne sais pas encore comment vous faites, mais personne ne peut réussir les yeux fermés.

— Non ? Regarde !

Et quand Remo regarda du coin de l'œil, Chiun se livra à une suite de manipulations, comme un prestidigitateur qui veut prouver qu'il n'a rien de caché dans ses manches. Puis il souleva le cube de ses genoux et, les yeux bien fermés, il résolut le casse-tête dans une brume floue de carrés multicolores et de doigts agiles.

— Là ! Une nouvelle façon. Je devrais peut-être passer à la télévision.

Remo se mordit la langue et se concentra sur sa conduite. La lourde odeur du pot d'échappement lui donnait la nausée. Chiun, immensément content de lui, s'endormit et ne tarda pas à ronfler.

— Grand chien velu !

Chiun se réveilla en sursaut.

— Qu'est-ce qu'il y a, Remo ? Qu'est-ce qui arrive ?

— Grand chien velu ! répéta triomphalement Remo. Ça fait vingt minutes que je cherchais. Hopak Kay, ça veut dire grand chien velu en coréen. L'extraterrestre s'appelle Grand Chien Velu !

Chiun eut l'air bien embarrassé.

— Ne te moque pas du nom d'une personne. Dans la culture à laquelle il appartient, c'est sans aucun doute un nom à porter fièrement. Tu devrais en tenir compte.

— Depuis quand êtes-vous si compréhensif des autres cultures ?

— Je l'ai toujours été !

— Essayez d'y penser la prochaine fois que vous voudrez me faire pousser des ongles de Fu Manchu !

Pavel Zarnitsa trouva la ferme qui devait appartenir à Ethel Sump, passa devant et alla s'arrêter plus loin, sur le bas-côté de la route. Discrètement, il remonta son pistolet de plastique et retourna à pied vers la ferme, ses mauvaises herbes et sa grange.

Il ne fit aucune attention à la voiture qui passa en trombe et ne sut donc pas qu'elle allait se garer aussi un peu plus loin.

La ferme avait un aspect si abandonné que Pavel en fut un peu malade. En Russie, une telle négligence tenait de la trahison. Comment nourrissait-on les gens, avec un tel gaspillage ? Cette pensée alimentaire lui mit l'eau à la bouche. Il aurait beaucoup apprécié un taco, en ce moment.

Une fenêtre était éclairée et Pavel y alla en courant, plus ou moins cassé en deux. Il attendit dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il soit sûr que ses mouvements étaient passés inaperçus. Quand il regarda enfin par la fenêtre, il ne vit personne, rien à part la lumière éclairant un salon

plutôt mal entretenu.

En faisant le tour, Pavel découvrit la camionnette, qui lui apprit qu'il devait bien y avoir quelqu'un, par là. Il s'apprêtait à aller jeter un coup d'œil du côté de la grange quand il se produisit une chose bizarre.

La grange devint lumineuse.

Ce n'avait été jusque-là qu'une masse foncée, contre une toile de fond de gros arbres, apparemment prête à s'écrouler à la première rafale de vent un peu violent. Il manquait des planches et il y avait un trou déchiqueté dans le toit. Soudain, une fantastique lumière blanche parut remplir la grange et fuir par tous les trous et interstices. Et comme il y en avait beaucoup, toute la grange étincelait.

Un long soupir étrange monta de l'intérieur, comme un chœur d'adorateurs frappés de crainte religieuse au Second Avènement.

Pavel se coula vers la lumière, sur le ventre cette fois, et ce qu'il vit par un nœud du bois lui fit oublier son appétit.

Il y avait là un objet métallique sphérique couvert de lumières brillantes qui changèrent soudain de couleur sous ses yeux ahuris. L'objet planait exactement au centre de la grange. Il vacillait un peu, mais, autrement, ne bougeait pas. Il ne faisait aucun bruit. C'était un spectacle fantastique.

Il y avait aussi du monde, là-dedans. En clignant des yeux à cause de la lumière intense, Pavel jugea que ces gens avaient un aspect humain. Il y en avait une dizaine environ, sous le commandement apparent d'une grande blonde en uniforme noir. Les autres aussi étaient vêtus de noir, dont un qui boitillait avec des béquilles. Un autre était à genoux devant l'objet flottant. Celui-là n'était pas en noir et la blonde appliquait le canon d'une arme à feu contre sa tête.

— Il dit qu'il s'appelle Thad Screiber et il prétend qu'il est journaliste, cria la blonde.

Il était évident qu'elle s'adressait à l'objet bizarre. Quand l'objet répondit, d'une voix surnaturelle, Pavel eut la chair de poule.

— Avez-vous porté l'ogive en lieu sûr, Chef de Groupe de Préparation ? demanda une voix atone.

— Deux des nôtres la gardent en ce moment, assura Amanda Bull.

— Nous arrivons donc à un moment critique de notre plan de démantèlement de l'arsenal nucléaire américain.

Le démantèlement de l'arsenal nucléaire américain ? se dit Pavel, complètement éberlué. Et qu'est-ce que c'était que cette histoire d'ogive ?

— Qu'est-ce qu'on fait de ce journaliste, Maître du Monde ? demanda Amanda. Il nous a suivis jusqu'ici et il pourrait tout foutre en l'air. Est-ce que je lui tire une balle dans la tête ? Ça ne me gênera pas.

Cela provoqua des murmures et du mécontentement dans le groupe. Le journaliste vacilla un peu sur ses genoux. Il avait le teint verdâtre, mais c'était peut-être l'éclairage.

— Silence ! ordonna Amanda à son groupe.

— Non, une balle ne nous servirait à rien, dit la voix surnaturelle.

Tout le monde parut soulagé, y compris Thad Screiber. Il ferma les yeux, en soupirant, et ainsi il ne vit pas l'aiguille de lumière bleue trouer soudain la pénombre en jaillissant de l'OVNI et l'empaler en un instant dans l'éternité. Le rayon lui traversa complètement le corps, en biais, et alluma un petit feu par terre, derrière lui. Thad Screiber tomba à la renverse sur les flammèches et son cadavre les étouffa.

— Mais une démonstration de mon pouvoir est utile, conclut le Maître du Monde. Auriez-vous oublié la gravité de notre mission ? Alors réfléchissez à ceci : vous avez participé au vol d'une des armes les plus dangereuses et les plus importantes de votre nation. Aux yeux de vos concitoyens, vous êtes tous des traîtres. C'est uniquement en suivant la voie que j'ai tracée et en créant un nouvel ordre des choses dans le monde que vous pouvez échapper à la capture et à l'exécution. Personne ne doit se mettre en travers de notre chemin.

Un long silence régna dans la grange, pendant lequel la magnifique lumière dansa sur les murs et illumina les visages des occupants médusés. Même Amanda était choquée par le ton sévère du Maître du Monde. Elle se ressaisit tout de même assez pour proclamer :

— Le Groupe de Préparation Numéro Deux se tient prêt à accomplir son glorieux destin.

— Excellent, susurra la voix flûtée. Et votre destin sera glorieux, certes, je vous le promets. Dans le nouveau monde, vous serez tous des géants. Les générations futures chanteront vos louanges. Mais d'abord, nous devons assurer un avenir à votre petite planète, ce qui est la mission de ma planète.

— Quels sont les ordres ? demanda Amanda.

— Vous transporterez l'ogive du missile Titan dans le centre de l'agglomération appelée Oklahoma City et vous la ferez exploser.

Amanda se mordit la lèvre. Ethel Sump tourna de l'œil et les autres eurent l'air de vouloir l'imiter. Pavel Zarnitsa ne se sentit pas très bien lui-même. D'après ce qu'il entendait, ça avait tout l'air que la Troisième Guerre mondiale allait éclater, déclenchée par une bande d'Américains obéissant aux ordres d'un être d'une autre planète !

Et il ne faisait pas de doute pour lui qu'Oklahoma City allait être détruite. Dans ce cas, le doigt nucléaire de l'Amérique se tournerait promptement vers l'Union soviétique.

Pavel ne pouvait pas permettre ça. Il allait se déplacer de l'endroit où il était tapi quand la porte de la grange s'ouvrit à la volée et une voix stridente annonça :

— Salut à tous ! Le Maître de la Maison de Sinanju apporte ses salutations au Maître de la Maison de Bétel la Gueuse !

Chiun, resplendissant en kimono vert de cérémonie, s'avança hardiment vers le groupe étonné. Remo, plus prudent, se tenait un peu en retrait.

Amanda Bull leva vivement son arme vers Chiun, mais Remo franchit la distance qui les séparait avant que le coup parte et, subitement, Amanda regarda sa main droite vide, qui picotait douloureusement.

Remo retira le chargeur, le vida et jeta le pistolet.

— Vous n'aurez pas besoin de ça, lui dit-il.

— Non, cria Chiun. La violence est inutile. Nous venons en paix. Nous venons renouer nos liens avec la Maison de Bétel la Gueuse.

— Si vous venez en paix, entonna le Maître du Monde, alors parlez !

— Il y a eu un malentendu entre nos maisons, Maître du Monde, dit Chiun. Je demande une audience privée.

— Comme preuve de nos intentions pacifiques, vous permettrez que votre compagnon soit retenu prisonnier pendant cette audience.

— Accepté. Remo, rends l'arme à cette femme.

— Je n'aime pas ça, Chiun. Ces cinglés viennent de parler de faire sauter Oklahoma City.

— Remo ! dit sévèrement Chiun.

À contrecœur, il rendit l'automatique à Amanda, qui se hâta d'y enfoncer un nouveau chargeur.

— C'est bon, je vous tiens, mon gaillard, triompha Amanda.

— Tant mieux pour vous, bougonna Remo.

Il cherchait des yeux l'homme qu'ils avaient suivi jusque-là. Où diable pouvait-il être ?

Chiun entra dans le vaisseau du Maître du Monde et le panneau se referma sur lui. Il se retrouva dans l'antichambre, qui se remplit soudain d'une lumière dorée. Une lumière très paisible, pensa Chiun.

Quand l'ombre du Maître du Monde apparut derrière le verre dépoli, Chiun s'inclina très bas.

— Mes ancêtres sourient sur cette réunion, dit-il.

— Et les miens, répondit le Maître du Monde.

— J'ai de nombreuses questions.

— Votre persévérance vous donne droit à de nombreuses réponses.

— Il y a bien des générations, un de mes ancêtres a rencontré un des vôtres. À l'heure de sa plus grande détresse, alors que sa vie même lui échappait, un anneau de feu est descendu des cieux et une voix s'est fait entendre.

— Oui, ma voix.

La barbiche de Chiun frémit.

— La vôtre ?

— Oui. Ma longévité est plus grande que vous ne pouvez l'imaginer.

— Alors, en vérité, je suis en présence d'un très grand Maître. Car c'est vous qui avez fait de mon peuple ce qu'il est aujourd'hui.

— C'est exact. Dans le très lointain passé de votre planète, mon monde a vu que la Terre avait un grand avenir. Nous sommes venus avec nos vaisseaux et notre science, nous avons propulsé les singes sur la voie de l'évolution ascendante qui a abouti aux êtres humains.

— Les singes ? s'exclama Chiun avec stupeur. Vous devez faire allusion à autre chose. Mes ancêtres coréens ne descendaient pas de singes. J'ai appris que notre lignée est issue de l'union du grand Tangun avec une ourse.

— Oui, c'est vrai, dit le Maître du Monde. Je suis Tangun.

Cette fois, tout le corps de Chiun frémit.

— Vous ? Tangun ? Vous m'avez dit que vous vous appeliez Hopak Kay.

— Mon nom complet est Tangun Hopak Kay.

— C'est un nom singulier, murmura Chiun.

— Aux oreilles humaines, peut-être.

— Parlez-moi de votre monde. J'aimerais le mieux connaître.

— C'est un monde de beauté et de paix, qui vous plairait, j'en suis sûr. Il n'y a pas de haine, pas de crime, pas de guerre. C'est à cette image que j'entends recréer votre monde. Un monde sans laideur, sans mal, où les hommes vivront en véritable harmonie, où les vieux seront soignés et respectés dans les années de leur déclin.

— Oui, ce sera bon pour eux, répondit distraitement Chiun. Mais dites-m'en davantage. Parlez-moi de la source solaire.

— Dans mon monde comme dans le vôtre, le soleil est une grande source d'énergie. Sur ma planète, tout marche à l'énergie solaire.

Les yeux noisette de Chiun se fermèrent à demi.

— Et vos assassins ? Quels sont-ils ?

— Depuis longtemps, ma civilisation a dépassé ce genre de pratiques. Les derniers de nos assassins ont été réhabilités grâce à des opérations du cerveau. Ils ont été rendus humbles et non-violents.

— Vous avez répondu à toutes mes questions, annonça alors le Maître de Sinanju. Je souhaite m'entretenir avec mon fils.

— Je vous y autorise, dit le Maître du Monde et le panneau se rouvrit. Mais vous devez tous deux prendre une décision, savoir si vous souhaitez vous unir avec moi dans mon projet d'élimination de la guerre et des maux de l'assassinat.

Et sur ce, Chiun quitta le vaisseau.

Quand Pavel Zarnitsa vit que, dans la grange, tout le monde était

distrain par la réapparition du vieil Oriental sortant de l'OVNI – ou quoi que ce soit – il jugea qu'il était temps de passer à l'action.

Il se précipita à l'intérieur en brandissant son pistolet et hurla à pleins poumons :

— Que personne ne bouge, s'il vous plaît ! Vous, lâchez votre arme, ordonna-t-il à Amanda qui obéit immédiatement. Les autres, écartez-vous. Je prends possession de cet engin spatial et de ses secrets, au nom de mon gouvernement.

— *Imbécile ! Tu vas tout gâcher, Pavel Zarnitsa !* glapit la voix amplifiée du Maître du Monde.

Le choc faillit faire lâcher son pistolet à Pavel.

— Vous... vous connaissez mon nom ? bredouilla-t-il. Qui... ? Comment ?

— *Tu as tout gâché !* répéta la voix et un sourd bourdonnement emplît la grange.

— Chiun ! Voilà encore ce bruit ! cria Remo en s'attendant à ressentir les brûlures.

Mais il n'y en eut pas. À la place, il y eut un sifflement et un crachotement venant de l'intérieur de l'objet en suspension, qui tomba tout à coup sur le sol. Des étincelles blanches en jaillirent, comme celles d'une dizaine de lampes à souder. Elles faisaient mal aux yeux et tout le monde se détourna en gémissant de douleur. De la fumée déferla. Les personnes présentes se mirent à courir en tous sens, en se bousculant.

Remo, abritant ses yeux, chercha Chiun dans la confusion générale.

— Petit père ! Où...

— Chut, Remo. Je suis là.

Une main familière prit celle de Remo. Chiun, indifférent à la fumée et aux étincelles, le guida hors de la grange qui commençait à brûler.

Remo se retourna et vit l'OVNI. Il était en partie caché par la fumée, mais Remo le vit nettement se fondre en une mare incandescente. Il n'y avait aucune trace de l'être qui se prétendait le Maître du Monde.

CHAPITRE XIV

— Par ici, dit Remo. J'en ai trouvé un.

— Un quoi ? demanda Chiun à l'intérieur de la grange en feu.

Elle avait déjà brûlé presque jusqu'au sol, avant que l'incendie ne s'éteigne de lui-même. Deux des murs se dressaient encore obstinément.

— Un de ceux qui ne se sont pas sauvés, répondit Remo en contemplant à ses pieds Pavel Zarnitsa, dont la figure était noire de suie.

— Il... il savait mon nom, bafouilla Pavel. Comment est-ce qu'il pouvait connaître mon nom ?

Remo, remarquant l'accent de son prisonnier, demanda :

— Vous parlez comme un Russe.

— Je suis un Polack, déclara Pavel en se redressant.

— Ah oui ? Ma foi, je suis allé en Russie et je sais comment parlent les Russes. Et vous m'avez tout l'air d'un Russe, mon petit vieux.

— Vous êtes déjà allé en Pologne ?

— Euh... non, avoua Remo.

— Alors vous ne savez pas de quoi vous parlez.

— Hé, Chiun venez un peu écouter ce type-là. Je crois que c'est un Russe ! cria Remo.

— Je n'ai pas besoin de l'écouter, répliqua Chiun. Je sens son odeur. C'est un Russe.

— Je le savais ! s'exclama Remo en soulevant Pavel d'une seule main pour le mettre debout. Il est temps de dire la vérité !

Pavel voulut prendre son pistolet, mais Remo le devança. Il serra fortement et l'arme tomba de sa main en petits morceaux.

— Pas mal, hein ?

— Non, dit Pavel. N'importe qui pourrait faire ça. L'arme est en plastique.

— Je commence à ne pas vous aimer du tout.

— C'est malheureux pour un de nous, reconnut tristement Pavel.

— Pas de doute.

Remo traîna Pavel vers Chiun, qui examinait ce qui restait de l'OVNI.

Il n'y avait pas grand-chose, étonnamment peu pour un objet aussi gros. Ce n'était qu'une masse de matières fondues brillantes, un peu comme un tas de plomb fondu. Quel qu'ait été le métal, ce n'était cependant pas du plomb et c'était encore trop brûlant pour le toucher.

Et il y avait d'autres éléments. Des débris de machinerie, qui avait été à l'intérieur de l'OVNI. Certains se dressaient hors du magma comme des dents déchiquetées, mais la chaleur intense les avait complètement déformés et ils étaient méconnaissables.

— S'il y a un cadavre dans cet amas, hasarda Remo, il a dû être calciné à la taille d'un chien. Un tout petit chien, même.

— Il n'y a pas de cadavre, affirma Chiun.

— Vous croyez que le Maître du Monde s'est échappé avec les autres ?

— Naturellement. Les autres n'auraient pas pu s'enfuir tout seuls. Quelqu'un les a guidés. Quelqu'un qui n'était pas la blonde.

— Pourquoi pas elle ?

— Parce que quelqu'un qui laisse un vilain poil pousser sur son nez ne serait pas capable de conduire les autres en sécurité, répliqua Chiun.

— D'accord... Enfin... Il est évident qu'ils se sont tous enfuis dans la camionnette, à part ce type.

— Je ne fais pas partie de ces gens-là, annonça Pavel.

— Ben voyons !

— Il dit la vérité, Remo. Je ne reconnais pas en lui un des partisans de la femme blonde. Pas plus que je ne reconnais le corps de ce Blanc que tu as si stupidement essayé de sauver.

— Je ne savais pas qu'il était mort quand je suis retourné le chercher ! protesta Remo.

— Si tu n'étais pas retourné dans le feu, je n'aurais pas été obligé de revenir te protéger, et les autres ne se seraient pas échappés.

— Je suis navré, petit père. Je sais combien vous teniez à prendre contact avec ce Hopak Kay.

— Pah ! grommela Chiun. Il est bien nommé. C'est un chien et un fils de chien.

— Quoi ?

— Rien, marmonna Chiun en s'éloignant, furieux.

Remo se tourna vers le Russe.

— Et qu'est-ce que vous faites, dans tout ça, vous ?

Pavel Zarnitsa haussa les épaules ainsi que ses sourcils broussailleux.

— Je ne suis qu'un simple Polack qui passait.

— Non, pas vrai. Nous vous avons suivi jusqu'ici. Quel rapport avez-vous avec ces chasseurs de soucoupes volantes ?

Pavel ne vit pas de mal à cette question, alors il y répondit :

— Je les pourchassais.

— Pourquoi ?

— Pour voir ce qu'ils manigançaient. Tout comme vous. Quel mal y a-t-il à ça ?

— Nous sommes américains. Vous ne l'êtes pas, répliqua Remo avec simplicité.

— Ça ne veut pas dire que je n'ai pas intérêt à empêcher l'Amérique de se détruire.

— L'Amérique n'essaie pas de se détruire !

— Mais certains Américains le veulent, insista Pavel. Nous en avons été témoins tous les deux. Il y a un engin nucléaire qui est tombé entre leurs mains et entre les mains de l'homme de l'espace.

— Comment savez-vous que c'est un homme de l'espace ?

Pavel pâlit et, malgré l'obscurité, Remo le remarqua.

— Il connaissait mon nom. Il l'a prononcé. Comment est-ce qu'il pouvait savoir ça ? Personne ne sait que je suis ici. Pas même mes supérieurs ! chevrota Pavel. Il peut lire dans la pensée, peut-être !

Remo ne sut que répondre. Chiun croyait à la réalité de l'extraterrestre et à son rapport avec Sinanju. Chiun n'avait pas toujours raison, mais Remo ne lui avait jamais vu commettre d'erreurs quand il s'agissait de Sinanju. Il savait peut-être lire dans les pensées, oui.

— Vous avez parlé de vos supérieurs, dit-il avec brusquerie. Qui ?

— Je ne peux pas vous dire ça, riposta Pavel.

— Si, vous pouvez. Vous n'avez besoin que d'un mobile. Le mobile, c'est une idée américaine. Je me ferai un plaisir de vous démontrer comment ça marche.

Remo saisit Pavel par le lobe de l'oreille gauche et serra. Remo avait simplement l'air de taquiner, mais les traits du Russe se déformèrent soudain, comme de la cire chaude, et ses genoux fléchirent. Remo souleva et Pavel se haussa obligeamment sur la pointe des pieds. Il avait les mains libres, mais il ne se débattait pas.

— Ouille ! Ouillouillouille ! Aïe ! Oooh ! dit-il simplement, plusieurs fois, avant de reconnaître. KGB ! Je suis du KGB !

— Et quoi encore ?

— Je ne suis pas dans votre beau pays pour vous espionner. Je suis ici pour surveiller des Russes. J'aime l'Amérique. Sincèrement. Mon plat américain préféré c'est les tacos !

Remo serra plus fort.

— J'ai lu quelque chose sur vos missiles, alors je suis venu ici pour voir quels ennuis vous aviez. J'en ai appris assez pour venir ici, pour savoir que ce qui se passait n'était pas bon. Pas bon pour les Russes ni pour les Américains. Alors, vous voyez, nous sommes du même bord, non ?

Remo lâcha Pavel, certain qu'il avait dit la vérité.

— Nous sommes du même bord, catégoriquement non ! dit-il.

Il alla se pencher sur le corps de Thad Scriber qui gisait sur le sol, calciné et noirci. Il força ses pupilles à se dilater, pour voir les traits

du mort, dans l'obscurité.

— Vous connaissez ce type ? demanda-t-il à Pavel.

— Non. Mais ils disaient que c'était un journaliste qui en savait trop. Cet homme de l'espace l'a zippé.

— L'a quoi ?

— Zippé, répéta Pavel. Comme dans vos films de science-fiction. Il y a eu un rayon de lumière bleue. Et puis il est tombé raide mort. Il doit y avoir un trou.

Remo chercha. Le trou était là. Pas grand, mais qui traversait le corps de part en part. La plaie était même cautérisée. Une espèce de rayon de la mort, pensa-t-il.

— Il a été zappé, pas de doute, reconnut Remo.

Il trouva un portefeuille sur le mort, avec des papiers au nom de Thad Screiber, de Northfield, dans le Minnesota. Remo n'apprit rien d'autre. Il n'y avait aucune indication que cet homme ait appartenu à la section d'Oklahoma City du CRETIN. Ni à aucune autre organisation. Ce qui signifiait probablement qu'il était bien ce qu'il prétendait, un simple journaliste.

Remo alla retrouver Chiun, dans la maison de ferme. Il y avait un autre cadavre, là. Celui d'une femme.

— Elle était avec eux, dit Chiun.

— Oui, je la reconnais. C'est celle que la blonde a abattue accidentellement, la première fois qu'elle a essayé de me tirer dessus. Ils ont dû la traîner ici, où elle est morte.

— Le corps est encore tiède. S'ils l'avaient soignée, elle aurait pu être sauvée.

— En attendant, nous devons retrouver ce qui reste du groupe avant qu'ils ne commettent de nouveaux dégâts. Mais où les chercher ?

— Regardez des cartes, suggéra Pavel.

— Quelles cartes ?

— N'importe lesquelles. Ils laissent toujours traîner des cartes. Ils sont très négligents. C'est comme ça que j'ai su qu'ils étaient ici. Ils ont laissé une carte dans leurs bureaux. Ils ont laissé des noms et des adresses. Ils ont peut-être fait la même chose ici.

— Je suis allé deux fois dans leurs bureaux et je n'ai rien trouvé, protesta Remo.

Pavel haussa les épaules, à l'unisson de ses sourcils.

— Vous n'êtes pas bien entraîné.

— Vous êtes intelligent, pour un Russe stupide, dit Chiun.

Remo les toisa tous les deux, mais il fouilla quand même la ferme. L'ennui, c'était qu'il ne savait pas ce qu'il cherchait. Il n'avait jamais été très fort à ce genre d'activité. C'était bien plus facile quand Smith faisait tout le travail de reconnaissance et puis disait simplement à

Remo qui abattre, de quoi il avait l'air et où le trouver.

À cause de sa préoccupation, Remo ne trouva rien du tout et l'annonça.

— Il n'y a rien, ici.

— Maintenant, je vais chercher, proposa Pavel.

Il négligea tous les endroits que Remo avait examinés, simplement parce qu'il l'avait observé et savait qu'il n'y avait rien dans ces coins-là. Remo cherchait des documents cachés. Pavel savait que le CRETIN ne cachait rien. Ces gens-là n'étaient ni bien entraînés ni intelligents. En conséquence, ils avaient été plus malins que Remo.

— Voilà, annonça Pavel en revenant de la cuisine.

Il brandissait un bloc-notes sur lequel on avait gribouillé. Parmi les gribouillis, il y avait deux mots « Broken Arrow ». Remo les lut. Flèche brisée ?

— Ça ne me dit rien. Il vaudrait mieux appeler Smitty.

— Qui est Smitty ? demanda Pavel.

Le regard que Chiun et Remo posèrent sur lui fit très, très vivement souhaiter à Pavel de ne pas avoir posé cette question.

— J'attendrai dans la pièce voisine pendant que vous téléphonez, offrit-il.

Malgré l'heure tardive, Remo obtint Smith immédiatement. Il lui rapporta les événements de la soirée aussi vite qu'il le put et conclut :

— Le seul indice que nous ayons trouvé, c'est un bloc-notes. Quelqu'un a écrit Broken Arrow dessus.

— Rien d'autre ? demanda Smith.

— Non. C'est en plein milieu d'un tas de gribouillis, mais ils ne veulent rien dire.

— Flèche Brisée est le nom de code d'un grave accident nucléaire. Le nom de code d'un incident moins grave est Lance Tordue.

— Alors c'est simplement quelqu'un qui a griffonné n'importe quoi ?

— Il y a aussi une petite ville du nom de Broken Arrow, en Oklahoma, dit Smith. Près de Tulsa, je crois.

— Alors nous devrions aller voir !

— Non. Vous m'avez dit que vous avez entendu l'individu se faisant appeler le Maître du Monde donner l'ordre de déposer l'ogive nucléaire à Oklahoma City pour la faire exploser. Vous devez aller là-bas d'abord. Trouver cet engin, c'est le plus important pour le moment, Remo. Les journaux sont maintenant au courant de l'accident de Titan.

— Je croyais qu'ils étaient déjà au courant avant ?

— Ils avaient entendu des rumeurs. Mais je viens d'apprendre que le *New York Times* est sur le point de publier le récit d'un témoin de l'opération de récupération du missile. Un reporter du nom de...

(Smith s'interrompt et Remo entendit un froissement de papiers.) Du nom de Thad Scriber aurait réussi à s'approcher de l'opération. Je ne sais pas ce qu'il fait là-dedans.

— Il ne fait plus rien. Il est ici. Mort. Ils l'ont tué.

— C'est peut-être une bonne chose. Si toute cette histoire est connue, elle risque de galvaniser les organisations antinucléaires. Et elles seraient capables de descendre dans la rue et d'exiger la suppression de tout notre programme de missiles de défense.

— Ouais. Ma foi, c'est votre problème, ça, Smitty. Je vais en avoir plein les bras, pour chercher votre ogive et m'occuper de Chiun en même temps.

Remo baissa la voix en jetant un coup d'œil à la dérobée du côté de Chiun, qui regardait dans la pièce voisine pour s'assurer que le Russe n'écoutait pas aux portes.

— Chiun est convaincu que ce Maître du Monde a un rapport avec ses ancêtres. C'est trop compliqué à expliquer maintenant, mais Chiun veut être copain avec lui.

— Chiun croit que cette personne est ce qu'elle prétend ?

— Ouais. Moi aussi, peut-être. Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est que, s'il faut choisir entre Oklahoma City et ne pas fâcher Chiun, je me préparerais à faire refaire la carte de l'Oklahoma.

— Hum, dit Smith. Je ferais peut-être bien de rappeler Chiun à Folcroft. Dites-lui que le soleil se couche à l'est.

— Hein ? Que...

— C'est le code, pour qu'il revienne par ses propres moyens.

— Ah bon... Hé, Chiun ! cria Remo. Smitty me dit de vous dire que le soleil se couche à l'est.

— Dis à l'empereur Smith qu'il n'a pas à s'inquiéter. Le Maître de Sinanju rentrera quand il aura terminé le travail de l'empereur.

— Vous l'avez entendu, dit Remo à Smith. Il ne bougera pas.

— Très bien. Alors je dois compter sur vous, Remo. Vous ne devez pas échouer. Trouvez l'ogive et prévenez-moi immédiatement. Je m'occuperai du reste.

— Et ce Russe ?

— Vous avez son nom ?

— Non. Je n'ai pas pensé à le lui demander, répondit Remo et il cria vers la pièce voisine : Dites donc, mon vieux, vous vous appelez comment ?

— Ivan Vobia, répliqua Pavel.

— Pas vrai, intervint Chiun. Il s'appelle Pavel Zarnitsa. Je l'ai entendu appeler comme ça.

— Ouais, c'est vrai, dit Remo. Ce Maître du Monde l'a reconnu tout de suite. Il l'a appelé par son nom. Il n'y comprend rien lui-même. Il n'arrête pas de se poser des questions.

— Vous êtes sûr de ça, Remo ? demanda Smith.

— Oui, c'est sûr. Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Attendez que je vérifie ma documentation...

Il y eut une pause, pendant que Smith interrogeait ses ordinateurs.

— Oui, j'ai bien un Pavel Zarnitsa. KGB. Actuellement stationné à New York, pour surveiller les employés russes de l'Aeroflot. Extrêmement peu de gens savent qu'il est en Amérique...

— Alors qu'est-ce que j'en fais ?

— Je ne sais pas quel rôle il joue dans l'affaire, mais ne le lâchez pas. Mieux encore, dites à Chiun qu'il est responsable de Zarnitsa. Ça évitera qu'il gêne vos mouvements.

Remo tourna la tête et vit Chiun et le Russe échanger des regards d'hostilité mutuelle.

— Je suis sûr qu'ils vont être tous les deux très heureux de votre décision, dit-il avant de raccrocher.

CHAPITRE XV

Amanda Bull commençait à s'interroger. Elle avait déjà eu des questions à poser, mais le Maître du Monde y avait toujours répondu de manière à dissiper ses soucis. Elle avait déjà eu des doutes, mais ce n'était que de petits doutes, qui s'évaporaient toujours quand elle cessait d'y penser.

Mais pas cette fois.

Durant tout le trajet de retour à Oklahoma City, elle rumina des questions et des doutes. Elle comprenait qu'il y avait peut-être une raison à la désintégration subite de l'engin spatial du Maître du Monde. Un mauvais fonctionnement, par exemple. Inévitable, peut-être. Elle comprenait la nécessité de faire évacuer tout le monde. Il y avait le danger de Remo et de cet inconnu au lourd accent, armé d'un pistolet. Qui était-ce ? Et pourquoi le Maître du Monde lui avait-il crié qu'il gâchait tout ? Il y avait probablement des réponses à ces questions-là aussi. De bonnes réponses logiques, raisonnables. Amanda ne doutait pas trop de ça.

Ce qui la troublait le plus ne la frappa qu'une fois le Groupe de Préparation et elle, conduits hors de la grange en feu par le Maître du Monde en personne. Il avait paru se matérialiser dans les étincelles, les flammes et la fumée, il l'avait prise par la main et l'avait guidée dans l'incendie vers un trou entre deux planches. Les autres avaient suivi tandis que Remo et l'Oriental s'échappaient de leur côté. Il faisait nuit, personne n'y voyait très bien, à l'exception du Maître du Monde. C'était lui qui leur avait dit de se tenir tous par la main et qui les avait amenés à la camionnette. Il y avait fait monter les autres alors qu'Amanda et lui prenaient la voiture du journaliste, garée à côté, et il avait donné des ordres, à tous, de rouler aussi vite que possible vers Oklahoma City. Tout cela se tenait, logiquement, alors Amanda avait obéi aux ordres comme elle en avait l'habitude.

Mais ce qui était bizarre, et qu'elle ne remarqua qu'une fois sur la route, c'était que le Maître du Monde n'avait apparemment pas de mal à respirer l'atmosphère terrestre.

Pour la sixième fois, Amanda regarda dans le rétroviseur. Même dans l'obscurité d'une route de campagne, elle voyait que l'individu occupant le siège arrière ne portait aucune espèce de casque ou de masque. Ça, c'était clair. Quant à la figure du Maître du Monde, elle avait horriblement effrayé Amanda, la première fois qu'elle avait regardé dans la glace, et elle avait failli perdre le contrôle de la

voiture. Mais, comme si elle était à une exhibition de monstres, elle ne put résister à un deuxième coup d'œil, puis à un troisième, jusqu'à ce que la figure obscurcie lui apparût comme une image d'un film d'horreur, terrifiante, mais familière.

— Est-ce... est-ce que vous n'avez pas de mal à respirer ? demanda-t-elle enfin.

La voix qui lui répondit n'avait plus rien de flûté ni de mélodieux ; c'était un sinistre baryton.

— Silence, femme stupide. Vous avez lamentablement échoué !

— Mais... mais j'ai fait de mon mieux ! gémit Amanda.

— Et vous avez échoué ! Vous n'avez pas d'excuse. Jamais je n'aurais dû confier une telle responsabilité à une simple bonne femme.

— Simple... mais vous disiez que...

— J'ai dit silence !

Sur ce, Amanda se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Arrête ce véhicule, Remo, ordonna le Maître de Sinanju.

— Maintenant ? Voyons, Chiun, nous devons rattraper ces gens avant qu'ils n'arrivent en ville !

— Je souhaite de ne plus rester assis là à l'arrière avec cette personne russe.

— Eh bien, grimpez par-dessus le dossier.

— Je ne grimperai pas par-dessus le dossier comme un enfant. Arrête ce véhicule pour que je puisse changer de place dans la dignité.

Remo freina et s'arrêta. Chiun ramena les pans de son kimono, descendit et s'installa à côté de Remo, qui repartit.

— Oklahoma City est sur le point d'être réduite en poussière et vous devez changer de place ! grogna Remo.

Chiun renifla.

— L'empereur Smith a peut-être confié ce prisonnier russe à ma garde, mais ça ne veut pas dire que je suis forcé de l'écouter réciter ses habitudes répugnantes.

— Quelles habitudes répugnantes ? demanda Remo en jetant dans le rétroviseur un coup d'œil à Pavel Zarnitsa, qui avait un petit air penaud, là tout seul.

— Ses habitudes alimentaires répugnantes, précisa Chiun.

Pavel, entendant cela, se pencha vivement et protesta :

— Je n'ai pas d'habitudes répugnantes ! Je faisais simplement part de mon goût pour cette remarquable friandise américaine, le taco.

Chiun poussa une exclamation d'écœurement.

— Le taco ? s'étonna Remo.

— Oui, c'est une horrible nourriture faite de viande et d'épices, expliqua Chiun.

— Je sais ce que c'est, dit Remo. Mais je ne les avais encore jamais

entendu appeler des friandises !

— Eh bien, ce n'en est pas. Et si la description de ce Russe est bonne, ce n'est même pas comestible, déclara Chiun, puis il baissa la voix. Il m'a dit que quand il en mange un, son nez coule et son estomac brûle. Il me dit que c'est pour ça qu'il aime en manger.

— J'ai faim, se plaignit Pavel. Si nous trouvons bientôt cette ogive, est-ce que nous pourrions nous arrêter pour manger des tacos ?

— Je tuerai ce Russe plutôt que d'accepter d'être le témoin de ses actes pervers, déclara Chiun assez fort pour que Pavel l'entendît.

Le soleil commençait à se lever, inondant tout le ciel, à l'est, d'une lueur rougeoyante. C'était un très joli spectacle, mais Remo pensa à une explosion nucléaire et il accéléra.

La fourgonnette contenant l'ogive était là où elle devait être, devant le siège du CRETIN. Elle ressemblait à une banale camionnette de livraison sans raison sociale, à l'exception des deux taches noires sur chaque flanc qui dissimulaient les symboles nucléaires.

Les deux personnes qui avaient conduit la fourgonnette porte-ogive en sautèrent avec soulagement quand ils furent rejoints par Amanda et les autres.

— Nous avons des ennuis, leur annonça Amanda d'une voix sombre. Le Maître du Monde dit d'aller abandonner la camionnette du CRETIN dans un coin. N'importe où. Elle est connue.

Le conducteur hocha la tête et emmena la camionnette par de petites rues transversales. Il revint à pied quelques minutes plus tard.

— Bien, dit Amanda. Maintenant tout le monde entre et attend au bureau.

Elle remonta dans la voiture, en se mordant la lèvre. Il commençait à faire jour et il y avait dans l'air cette fraîcheur matinale qu'Amanda adorait quand elle était petite, mais dont elle ne profitait plus jamais.

— Ils acceptent encore vos ordres. C'est bien, dit le Maître du Monde.

Amanda ne se tourna pas vers lui. Elle lui parla en détournant la tête, comme pour nier son existence tout en ayant une conversation avec lui.

— Ce Remo va nous suivre, dit-elle.

— Oui. Il est dangereux. Le vieil Oriental ne l'est pas. Il croit tout ce que je lui dis. Mais nous devons nous occuper de ce Remo, pour que notre plan réussisse.

— Vous... Vous avez toujours l'intention de faire exploser l'ogive ?

— C'est le seul moyen. Pour que le peuple américain exige la suppression de toutes les armes nucléaires, il faut une démonstration inoubliable. Cela prendra du temps. Je ne peux pas activer l'ogive sans du temps et des outils.

— Broken Arrow ? demanda Amanda en ravalant ses larmes.

— Oui, l'endroit dont je vous ai parlé. C'est heureux que je me sois préparé cette retraite, pour un cas d'urgence comme celui-ci. Vous pourrez la trouver d'après la description que je vous ai faite. Donnez l'ordre aux autres de transporter l'ogive à cet endroit.

— Et... et moi ?

— Vous resterez ici, vous attendrez. Ce Remo va bientôt arriver. Votre mission sera de le laisser vous trouver. Cela fait, vous le persuaderez que l'ogive est quelque part en ville, que vous allez l'y conduire. Quand il baissera sa garde, vous le tuerez. Ces instructions sont-elles claires, Chef de Groupe Bull ?

La voix, si différente de celle qu'Amanda avait entendue, lui parut macabre et cynique, mais elle répondit comme elle le faisait toujours :

— Oui, je comprends cette partie. Et l'Oriental ?

— Tuez-le aussi.

— Cet homme qui criait qu'il réquisitionnait votre vaisseau pour son gouvernement, celui au drôle d'accent. Qu'est-ce que j'en fais ?

Le Maître du Monde hésita si longtemps, avant de répondre, qu'Amanda fut sur le point de répéter sa question.

— Si Pavel Zarnitsa est avec eux, alors il doit mourir aussi. Car il risque d'avoir tout gâché.

CHAPITRE XVI

Tout reposait maintenant sur ses épaules, se disait Amanda en regardant par la fenêtre du siège du CRETIN l'ogive qui disparaissait dans la rue. Elle avait mal au cœur, mais cette nausée n'était pas autre chose que de la peur panique. Cependant, elle s'arma de courage. Il y avait des doutes et des questions dans sa tête. Certaines choses ne collaient plus du tout et lui semblaient ne devoir jamais coller. Il était possible que le Maître du Monde lui eût menti sur certaines choses ; sur tout, aussi bien.

Mais il était quand même le Maître du Monde, croyait fermement Amanda. Il était quand même l'émissaire d'une merveilleuse civilisation d'au-delà des plus lointaines étoiles, venu apporter la paix sur cette planète Terre déchirée par les guerres. S'il avait menti par moments, si ses méthodes paraissaient brutales, c'était uniquement parce que le but était d'une importance capitale. C'était justifié, se répétait Amanda. Oui, du moment qu'il s'agissait de sauver la Terre de l'autodestruction, la fin justifiait réellement les moyens.

Même si cette fin c'était l'oblitération d'Oklahoma City.

Amanda se dit qu'elle avait été folle de douter du Maître du Monde. Il lui avait bien dit, n'est-ce pas, qu'il allait se rendre à son PC de Broken Arrow tout seul. Par un moyen de transport qui n'employait pas de voitures ou autres véhicules. Oui, c'était ce qu'il avait dit. Et en bas dans la rue, il y avait la voiture où Amanda l'avait laissée. Tu vois, se dit-elle. Il n'en avait pas besoin pour aller où il allait ?

— Télétransport, dit-elle tout haut. Je parie que c'est du télétransport. Ben tiens ! S'ils peuvent faire ça dans « Star Trek », ils peuvent le faire à...

La voix d'Amanda s'étrangla. Au pied de l'immeuble, le Maître du Monde descendait subrepticement de l'arrière de la voiture et s'installait au volant.

La voiture démarra et partit en traînant un long panache de fumée de son pot d'échappement.

— Si vous ne savez pas où chercher, demanda Pavel Zarnitsa, comment allez-vous trouver cet engin nucléaire avant que ça saute ?

— Je sais où chercher, bougonna Remo en roulant par les rues d'Oklahoma City. C'est quelque part en ville.

— Ceci n'est pas une petite ville, fit observer Pavel.

— Nous trouverons, affirma Remo.

- Comment ? lui chuchota Chiun.
- Nous trouverons, répéta Remo sans aucune conviction.
- Essaie le bureau de l'IDIOT, conseilla Chiun.
- Le CRETIN, pas l'IDIOT.
- Pas de différence.

Remo trouva à se garer devant le Stigman Building, où se trouvait le siège de la section locale du Centre de Recherche des Extraterrestres Imprévus.

Il commençait à en avoir ras le bol de cette boîte et c'était probablement une perte de temps, mais il n'avait pas d'autre endroit logique où chercher une ogive nucléaire. Et comme disait le Russe, Oklahoma City n'était pas une petite ville.

— Restez là avec lui, Chiun, dit Remo en ouvrant sa portière.

— Oui. Je protégerai ce véhicule. Avec son goût, celui-là pourrait avoir envie de manger les sièges.

Remo monta aux bureaux. Avant qu'il n'ouvrît la porte, ses narines ultra-sensibles détectèrent une odeur familière. Une odeur humaine formée d'un mélange de savon, de shampooing et de transpiration qui, en soi, était une odeur distincte puisqu'elle était le produit de la physiologie et du régime diététique de l'individu.

La blonde. Amanda Bull.

Remo poussa la porte. L'antichambre était déserte. Il se glissa avec souplesse par l'entrebâillement et referma sans bruit. La porte conduisant au bureau principal était entrouverte. Remo y alla, aussi silencieux qu'une volute de fumée de cigarette.

Amanda Bull l'attendait.

— Ah, fit-elle. Vous m'avez surprise.

Sa voix était bizarre. Sur le moment, Remo ne comprit pas pourquoi, puis il s'aperçut qu'elle ne parlait pas sur son ton de commandement habituel. Elle jouait la comédie et parlait faux.

— Oui, je fais ça souvent, répondit Remo en cherchant des armes du regard.

Elle avait les mains vides, mais elle en appuyait une sur sa hanche, un peu en arrière. Ce n'était pas une attitude normale, mais elle ne révélait pas non plus de la nervosité. C'était quelque chose entre les deux. La raison ? Il y avait une arme au creux de son dos.

— Eh bien, je suppose que vous m'avez attrapée, dit Amanda.

— Je suppose, dit Remo en faisant quelques pas vers elle.

— Ah... je suppose que vous voulez savoir où c'est ?

— Précisément.

— C'est ici, à Oklahoma City. Caché où personne ne pourra le trouver.

— Sauf vous ?

— Oui, sauf moi. Je suppose qu'il va falloir que je vous y

conduise ?

— Bonne idée. Montrez-moi donc le chemin. Passez devant.

Amanda voulut conduire Remo vers la porte, mais il lui saisit le bras et, se servant de son propre corps comme pivot, il la retourna et la poussa contre le bureau.

— Ouf, fit-elle quand le choc lui coupa le souffle.

Remo se plaqua contre elle avant qu'elle pût réagir, l'enlaça et chercha le revolver qu'elle portait dans un étui au creux des reins. Il tâtonna, trouva le cran de sûreté, le bloqua et laissa l'arme où elle était.

— Que... qu'est-ce que vous faites ? cria Amanda.

Remo ne répondit pas. Il la regarda, au fond de ses yeux gris, et elle sentit un frisson lui parcourir le corps, moins un frisson de peur que de réflexe sexuel. Jamais elle n'avait rien senti comme cette électricité qui émanait de Remo. Sans qu'elle le voulût, sa respiration s'accéléra.

Elle n'eut pas le temps de protester – si tant est qu'elle en eût envie – quand Remo lui prit la bouche. Sa langue se darda et Amanda ferma les yeux. Elle rendit le baiser, toujours sans le vouloir.

Les mains de Remo étaient dures et chaudes, caressantes à travers la combinaison noire et tout disparut dans un flou délicieux quand Remo abaissa la fermeture à glissière de la combinaison. Et puis soudain il fut sur elle, en elle, et elle s'abandonna sans savoir ce qui lui arrivait.

— L'ogive nucléaire, murmura-t-il. Où est-elle, en réalité ?

— Aaaah... ah... plus tard, gémit Amanda.

— Tout de suite, ou je m'arrête.

— Non... oh non... Ne vous arrêtez pas. C'est si bon...

— Seulement bon ?

— Meilleur... merveilleux... merveilleux...

— Et ce n'est pas fini, mais seulement si vous répondez à ma question.

Remo s'interrompit une seconde, sur quoi Amanda l'empoigna violemment et se serra contre lui.

— Non ! Je vais tout dire ! Elle est à Broken Arrow dans un champ de pétrole !

— Où, exactement ? demanda Remo en reprenant sa cadence.

— À l'écart de la route... l'autoroute...

— Les autres sont là-bas ?

— Aaaah... Oui. Oui, oui ! Ah oui !

Mais Amanda ne répondait plus aux questions. Elle était secouée par le premier orgasme de sa vie, indifférente à tout le reste.

Elle avait encore la respiration oppressée quand elle ouvrit les yeux et vit que Remo s'était écarté, l'air blasé, et s'était déjà rajusté.

Amanda remonta précipitamment sa fermeture avant de reprendre son équilibre.

— Je... je n'ai jamais rien éprouvé de pareil, souffla-t-elle. Je vous ai tout dit, n'est-ce pas ?

— Eh oui.

L'indifférence de Remo était évidente. Elle comprit qu'il s'était servi d'elle. Il lui avait procuré un plaisir qu'elle n'avait jamais imaginé, une béatitude sensuelle dont elle tremblait encore, mais cela ne signifiait rien pour lui.

— Salaud ! hurla-t-elle.

Elle dégaina son revolver, visa et pressa la détente.

Le coup ne partit pas.

— Vérifiez le cran de sûreté, conseilla Remo froidement, un pétitement moqueur au fond des yeux.

Le cran de sûreté était mis, elle le constata. Elle essaya de le faire sauter, mais il ne bougea pas. Elle essaya encore. Cette fois, elle se cassa l'ongle du pouce.

— Je l'ai coincé, lui dit Remo. Jamais vous ne le dégagez.

— Salaud ! répéta-t-elle et elle lança l'arme de toutes ses forces.

Remo oscilla et le revolver inutilisable eut l'air de l'éviter en faisant un détour.

Amanda Bull se précipita hors du bureau en sanglotant. Remo compta les photos de soucoupes volantes sur les murs et ne partit pas avant d'être arrivé à 67.

— Tu as laissé la femme s'échapper ? demanda Chiun quand Remo le rejoignit à la voiture.

— Ouais. Elle m'a dit où est l'ogive, mais j'ai pensé que si je la laissais partir, elle essaierait d'avertir les autres et nous guiderait plus vite que si je cherchais à suivre ses instructions.

Remo se mit au volant et démarra lentement.

— Elle a tourné à gauche, lui dit Chiun.

Remo tourna à gauche. Il n'y avait aucune trace d'Amanda Bull, mais à ce moment une petite camionnette marron déboucha dans la rue devant lui et il reconnut la carrosserie spéciale. C'était le véhicule du CRETIN, qu'Amanda avait récupéré là où il avait été abandonné.

— Nous les tenons, alors ? demanda Pavel.

— Espérons, répondit Remo.

— Où va-t-elle ?

— Un patelin appelé Broken Arrow.

— Broken Arrow ? Voyez ? J'avais raison. Je vous ai aidés, mais vous ne vouliez pas m'écouter, déclara Pavel.

— J'écoute, maintenant.

CHAPITRE XVII

La région de Broken Arrow avait été un pays d'élevage jusqu'à ce qu'on y découvre du pétrole. Mais ce pactole ne dura pas. Bientôt, les puits durent être abandonnés, pas par manque de pétrole, mais parce que la nappe était trop profonde.

Le bâtiment se trouvait au centre d'un de ces champs pétrolifères abandonnés, parmi les derricks silencieux et les pipe-lines où planait encore la lourde odeur du brut. Il avait l'air déplacé, là au milieu, mais il faut dire qu'il aurait paru déplacé n'importe où.

D'abord, il était bleu, à part la porte qui n'était qu'un panneau blanc dans un des côtés. Il n'y avait pas de fenêtres. À vrai dire, il n'y avait même pas de côtés parce que la bâtisse était construite sur le modèle d'un igloo d'Esquimaux et ressemblait vaguement à un coquillage géant couché sur le flanc. Mais même cela ne décrivait pas bien la chose.

C'était assez insolite pour qu'Amanda reconnaisse immédiatement ce que c'était, bien que le Maître du Monde ne lui eût rien dit du tout de sa retraite secrète, à part son emplacement.

Elle arrêta la camionnette sur le bas-côté de la route et marcha dans les herbes sèches jusqu'à la porte blanche. Il n'y avait aucun autre véhicule dans les parages, ce qu'elle trouva singulier, même dans son état actuel de grande agitation.

La porte coulisssa dès qu'elle s'en approcha et elle entra dans le bâtiment obscur. Les murs étaient lisses au toucher comme le fond d'une poêle en teflon.

— Arrêtez-vous, Amanda Bull ! ordonna la voix de baryton de l'individu qu'Amanda ne connaissait que sous le nom de Maître du Monde. Vous êtes venue assez loin. Rapportez votre réussite.

— Je... je ne peux pas, bredouilla-t-elle dans le noir. J'ai essayé... mais tout... tout est allé de travers. Tout est toujours allé de travers.

— Cessez de pleurer ! Expliquez-vous.

Amanda ravala ses larmes. Elle avait l'impression que l'obscurité l'enveloppait et pesait sur elle.

— Je lui ai dit que l'ogive était en ville, mais... mais il m'a prise par surprise. Il a découvert la vérité. Je ne pouvais pas le tuer... j'ai essayé, mais je n'ai pas pu et... mais je me suis échappée. J'ai réussi à lui échapper.

— Je m'y attendais, gronda la voix.

— Ah oui ?

— Naturellement. Vous n'étiez pas de force contre ce Remo. Je m'attendais à ce qu'il vous conduise ou vous suive jusqu'ici. Car c'est ici que je le vaincrai, cet endroit ayant été conçu pour vaincre tous les intrus.

— Et l'ogive ? Où est-elle ?

— L'ogive a été activée et mise en place. Elle sautera dans la ville de Tulsa, dans trois heures.

— Tant mieux, probablement, dit faiblement Amanda. Et les autres ? Ils sont ici ?

— Leur utilité est terminée. Le Groupe de Préparation Deux a été récompensé. Tout comme le Groupe de Préparation Un...

— Morts... ? Ils sont tous morts ?

— Il ne reste que leur courageux chef, répliqua ironiquement le Maître du Monde et il rit comme un vampire.

Remo attendit qu'Amanda disparût dans la curieuse bâtisse bleue avant de sortir de la voiture, qu'il avait garée au soleil du petit matin au bord du champ pétrolifère abandonné.

— Je viens, dit Chiun en descendant de la voiture à son tour.

— Non ! Il faut que vous restiez avec le Russe. Ordres de Smitty, rappelez-vous.

Chiun secoua énergiquement la tête.

— Les ordres de l'empereur Smith sont que je suis responsable du Russe. Pas que je sois son baby-sitter.

— Nous ne pouvons pas l'emmener avec nous, dit Remo qui avait peur que Chiun ne complique tout quand il s'agirait d'affronter le Maître du Monde.

— Nous allons l'enfermer dans le coffre, déclara Chiun et il traîna Pavel Zarnitsa hors du siège arrière.

— Je proteste, protesta Pavel.

— Moi aussi, dit Remo. Il risque de s'échapper.

— Dans ce cas, je neutraliserai ses jambes pour qu'il ne le puisse pas, répliqua Chiun. Il est important que je t'accompagne, Remo. J'ai une affaire à terminer.

— C'est ce que je craignais, grogna Remo et il se tourna vers le Russe. Qu'est-ce que ce sera ? Le coffre ou vos genoux ?

— Je pense que je serai très confortable dans le coffre, assura Pavel avec un sourire forcé alors qu'ils l'y fourraient.

Il n'y avait guère de couvert, autour de la bâtisse ronde. Remo et Chiun s'avancèrent parmi les vestiges des derricks jusqu'à ce qu'ils soient aussi près que possible sans trop se montrer. Remo, ne voyant aucune activité, voulut encore avancer.

— Attends, lui dit Chiun. C'est un labyrinthe. Je reconnais la forme.

— Et alors ? Il y a la porte, là, et je ne vois pas de gardes. Prenons la place d'assaut.

— C'est ça. Fonçons dans la mort, maintenant qu'il fait encore grand jour. Pourquoi attendre et préparer soigneusement notre attaque alors que nous pouvons nous ruer impatiemment à la mort et mettre fin à ce terrible suspense ?

— Ça va, ça va, bougonna Remo. Je vous écoute.

Chiun s'assit dans l'herbe sèche et attendit paisiblement que Remo, poussant un soupir d'exaspération, s'installât à côté de lui. Il désigna le bâtiment.

— Considère cette structure, Remo. Que te dit-elle ?

— Ce qu'elle dit ? Elle ne dit rien.

— Faux. Rien n'est silencieux dans l'univers. Toutes choses ont une voix.

Chiun arracha un brin d'herbe et le haussa pour montrer ses racines à Remo.

— Ce malheureux brin d'herbe me parle. Par le manque de terre sur ses racines et par sa couleur jaune. Il me dit que si je ne l'avais pas arraché en abrégant ses souffrances, il se serait desséché et serait mort douloureusement.

— Et alors ?

Remo regardait autour de lui. L'idée lui vint que c'était peut-être un pâturage et il espéra qu'il ne s'était pas assis dans quelque chose de désagréable.

— Alors ceci, jeune imbécile. Cette structure, par sa forme même, me dit qu'elle est un labyrinthe destiné à créer des difficultés à ceux qui y pénètrent. Car c'est un labyrinthe escargot. Il n'y a qu'une entrée, une sortie, un chemin, qui tourne sur lui-même et se termine dans une pièce centrale.

— Ça ne me fait pas l'effet d'un labyrinthe, ça. Un labyrinthe, c'est un tas de passages et d'impasses et de trucs comme ça.

— Ça, c'est un labyrinthe occidental. Un schéma confus conçu par des esprits confus pour confondre des esprits encore plus confus.

— Hein ? fit Remo qui avait soudain les idées confuses.

— Tu vois bien, dit le Maître de Sinanju, ayant apporté sa preuve par l'exemple. Un labyrinthe escargot est un labyrinthe oriental. Même le Russe l'aurait reconnu. Or, celui-ci, c'est un labyrinthe pur. Il est destiné à contraindre l'intrus à suivre un certain chemin, qui est une spirale. Le chemin en spirale ralentit l'intrus de manière qu'il soit victime de pièges ou d'embuscades. Parce qu'il n'y a aucun chemin direct, l'intrus ne peut trouver par hasard un raccourci. Celui à qui on accorde le libre passage ou qui connaît la clef peut entrer sans difficulté. Pour les intrus, c'est souvent mortel.

— Je crois comprendre. Ce labyrinthe est destiné à protéger

l'homme au centre.

— Oui. C'est lui qui commande les pièges, posés sur le chemin.

— Le Maître du Monde... Il a probablement l'ogive dans cette pièce centrale. Petit père, vous savez qu'il est important de récupérer cette ogive.

Chiun hocha la tête.

— Et alors nous aurons peut-être à nous battre contre ce Maître du Monde.

Chiun parut vaguement mal à l'aise, un instant.

— Il y avait une fois, dit-il, un Maître nommé Huk qui fut appelé à la cour d'un roi d'Assyrie.

— Allez, Chiun ! interrompt Remo. Nous sommes à découvert, ici. Est-ce que nous devons vraiment évoquer des légendes, maintenant ?

— Non, être insolent. Nous pouvons gaspiller la leçon de Huk, si ton génie américain te permet de comprendre ce qu'il y a dans le labyrinthe escargot.

Remo croisa les bras et se le tint pour dit.

— Or, ce roi d'Assyrie était extrêmement inquiet. Car il avait appris qu'un roi voisin s'apprêtait à lui faire la guerre. Ce roi assyrien était un grand guerrier et il possédait une puissante armée qui ne craignait aucun ennemi. Mais la réputation de ce roi ennemi était grande, car nul ne l'avait jamais vu et le bruit courait qu'il n'était pas comme les autres hommes. Ce roi vivait dans une forteresse composée de sept anneaux concentriques entourant la salle du trône. Chaque anneau avait ses gardes particuliers et un seul conseiller commandant cet anneau. Quand on désirait apporter un message à ce roi, on le remettait d'abord au conseiller commandant l'anneau extérieur, qui repassait le message à l'anneau suivant et ainsi de suite par les sept anneaux. Seul le conseiller de l'anneau intérieur avait le droit de traiter directement avec ce roi. Car quiconque le voyait avait la tête coupée. Seul ce conseiller savait à quoi ressemblait ce roi et c'était lui la source des rumeurs. Et ces récits passaient également par les sept anneaux, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux oreilles des sujets du roi. Ils faisaient paraître le roi plus dieu qu'homme.

« On racontait qu'il avait huit pieds de haut et la peau de la couleur et de la dureté du bronze. On disait qu'il avait trois yeux et que le troisième pouvait brûler toute chose vivante et la faire mourir. On prétendait qu'il avait quatre bras qui, chacun, pouvait manier n'importe quelle arme avec adresse. On disait aussi que ce roi marchait parfois parmi ses sujets sans être vu, car il connaissait le secret de l'invisibilité et toutes sortes d'événements bizarres de son royaume étaient expliqués de cette façon.

« Or, ces histoires furent racontées à Huk, que le roi d'Assyrie avait fait venir pour pénétrer dans la forteresse du roi ennemi et l'y tuer,

mettant ainsi fin à la menace de guerre. Le Maître Huk voyagea donc vers cette forteresse, qui se trouvait au pays des Mèdes, et durant ce voyage il réfléchit longuement aux légendes entourant le roi. Ainsi, quand il arriva au pied de la forteresse, il avait grand-peur, car il ne savait pas ce qui l'attendait derrière ces murs. Ne sachant lesquels des nombreux pouvoirs possédait ce roi, il devait se préparer à combattre quelqu'un possédant tous ces pouvoirs. Et le Maître de Sinanju lui-même ne pourrait vaincre un homme aussi fort qu'on le décrivait.

« Mais le Maître pénétra dans la forteresse et élimina le conseiller et les gardes du premier anneau. Puis il passa au deuxième dont les gardes étaient mieux entraînés. Et il vainquit ceux-là aussi. Le troisième anneau fut encore plus difficile, mais Huk gagna.

« Ainsi, chaque anneau étant plus ardu que le précédent, le maître Huk arriva enfin au septième, fatigué et très méfiant. Lorsqu'il eut anéanti les gardes de ce septième anneau il captura le conseiller, le seul homme qui avait le privilège de voir le roi. Et à la porte de la salle du trône, Huk lui demanda : « Quelle sorte d'être se trouve derrière cette porte ! »

« Et l'homme lui répondit : « Au-delà de cette porte il y a un homme qui ne ressemble à nul autre. » Ce fut tout ce que le conseiller voulut dire, alors Huk le tua et s'apprêta à entrer dans la salle du trône. Et il tremblait, car l'inconnu l'attendait et si le Maître de Sinanju ne craint rien de ce qu'il connaît, seul un imbécile ne craint pas l'inconnu. Rappelle-toi cela, Remo, car c'est important.

« Mettant de côté sa peur, Huk entra dans la salle du trône, où il trouva le roi assis sur son trône. Au début, il n'en crut pas ses yeux et demanda : « Êtes-vous le roi que je suis venu tuer ? »

« Et le roi – car c'était lui – répliqua : « Je suis le roi de ce pays. Mais je t'en prie, ne me fais pas de mal, car je ne suis pas de force contre toi. »

« Cela fit rire le Maître de Sinanju parce que le roi disait vrai. Ce roi n'était qu'un nain aux membres tordus et difformes. Et Huk comprit que ses craintes avaient été sans fondement, simplement causées par les légendes répandues exprès par le roi et ses conseillers, qui cachaient la vérité par ruse afin que le roi fût obéi par ses sujets frappés de crainte respectueuse, qui autrement l'auraient renversé. Alors, riant de ses propres peurs, Huk traîna le roi nain hors de sa forteresse et l'exhiba aux yeux de tous.

— Et puis il le laissa partir ? demanda Remo.

— Non. Ensuite, il le tua devant tous ses sujets, à titre d'avertissement à tous ceux qui oseraient attaquer l'Assyrie.

— Ah, fit Remo qui savait qu'il y avait une moralité à cette histoire, mais ne la voyait pas. Cette forteresse était un labyrinthe escargot, c'est ça ?

— Ce n'est pas ça.

— Mais le chemin pris par Huk pour arriver au trône s'applique au labyrinthe escargot ?

— Ah, Remo, tu es désespérant ! Ça n'a aucun rapport.

Remo fut plongé dans la perplexité. Enfin il grommela :

— Ça va, je donne ma langue au chat. Quelle est la moralité ?

Chiun se leva brusquement.

— C'est sans importance, dit-il sur un ton vexé. J'ai gaspillé une bonne légende. Tant pis. Tu apprendras la leçon de Huk plus difficilement.

Remo se leva aussi. Pourquoi est-ce que Chiun ne pouvait pas expliquer les choses en langage clair ? Par moments, ces légendes étaient vraiment enquinantes.

— Bon, alors, comment est-ce que nous allons affronter ce labyrinthe escargot ? demanda-t-il.

Chiun regarda la bâtisse, calcula une distance de la porte blanche à un point directement au nord et marcha vers ce point. Remo le suivit.

— Le labyrinthe escargot peut être vaincu, dit Chiun, et à cause de cette possibilité il y a toujours un tunnel d'évasion conduisant du centre à l'extérieur. C'est toujours à une distance prescrite, au nord... Ah, voilà ! dit-il en retournant un rocher plat, ce qui révéla un trou noir. Ce tunnel est une ligne droite plus longue que le chemin en spirale, mais il sera gardé à l'autre bout, Remo.

— Ah oui ?

— Un de nous doit passer par le labyrinthe escargot pour occuper ce Hopak Kay. L'autre passera par le tunnel.

— On tire à pile ou face ? proposa Remo.

— Non. On ne tire pas à pile ou face. Je vais te laisser prendre le labyrinthe escargot parce qu'il te donnera une leçon. N'oublie pas qu'il y a des pièges, tout au long. Le reste, tu dois le découvrir toi-même.

— D'accord, petit père, dit Remo en s'éloignant. Le dernier arrivé fera le dîner, ce soir.

Pavel Zarnitsa avait lu dans les *Izvestia* que les voitures américaines étaient mal construites, à côté de la Volga russe. Après s'être acharné pendant dix minutes sur la serrure du coffre, il commença à avoir des doutes. Elle avait l'air terriblement solide. Les charnières étaient solides aussi, alors il renonça à y toucher.

Il serait peut-être plus sage de rester là, mais l'Américain et le Coréen étaient évidemment des agents du gouvernement américain qui ne traiterait pas un agent compromis du KGB avec la même politesse accordée aux diplomates et dignitaires russes surpris en train de voler des secrets militaires. Ce serait la prison, pas l'expulsion, pour Pavel Zarnitsa.

Alors Pavel s'y prit autrement. Il déchira le revêtement dans le fond du coffre et trouva par-dérrière une cloison qu'il n'eut guère de mal à détacher et qui exposa le dossier du siège arrière. Quand il l'eut démolì, il put passer aisément à l'arrière.

Pavel se traîna hors du coffre et descendit de la voiture. Il était libre, mais il n'avait aucune intention de prendre la fuite. Il y avait encore l'affaire de cette curieuse créature d'un autre monde qui l'avait appelé par son nom. Pavel Zarnitsa entendait bien résoudre ce mystère.

La porte blanche s'ouvrit automatiquement pour Remo quand il s'en approcha. Il sentit les caméras cachées qui surveillaient ses moindres mouvements. Il entra dans le bâtiment bleu et la porte se referma derrière lui.

Remo se trouvait dans un couloir blanc aux parois lisses, qui tournait sur la gauche. Il le suivit. La lumière venait de panneaux lumineux au plafond. Il n'y avait aucun danger apparent. Ce corridor tournant lui rappelait même un palais du rire, dans un parc d'attractions où son orphelinat avait été conduit une fois, dans le temps. Il n'avait fait que quelques mètres, quand il s'aperçut que la courbure du passage ne lui permettait de voir qu'à quelques pas devant et derrière lui. Plus troublant, il découvrit que le chemin le forçait à marcher le long d'une ligne extérieure. À Sinanju, il y avait deux formes d'attaque, l'extérieure qui était un cercle, et l'intérieure qui était une ligne droite. Remo en conclut que toute attaque viendrait de l'avant, de l'arrière ou du mur extérieur de droite, où une attaque intérieure serait la seule défense.

La première vint par la droite. Trois longs couteaux surgirent du mur à hauteur des genoux pour l'estropier. Mais Remo avait perçu le bruit préliminaire d'un panneau caché et reculé à temps. Les couteaux se plantèrent dans le mur opposé.

Remo se remit en marche.

L'attaque suivante vint par-dérrière, une boule de feu qui le poussa en avant. Il se mit à courir, conscient que cette flamme était peut-être plus un aiguillon qu'une menace directe. Et grâce à cette idée, il évita de se jeter tête baissée dans le panneau de verre presque invisible qui, s'il l'avait frappé, se serait brisé en mille éclats dangereusement coupants.

Remo passa un ongle très court, mais très dur sur le pourtour du panneau et l'enfonça d'un coup de pied. Il se dit que Chiun aurait aimé ça.

Il se remit en marche d'un pas plus assuré, peut-être parce que la spirale se resserrait en se rapprochant du centre, ce qui le faisait marcher plus vite. Il essaya de ralentir, mais comme tout, à perte de

vue (courte), semblait tourner à l'infini, c'était difficile de juger des distances et de la vitesse.

Remo entendit l'obstacle suivant avant de le voir. Quelqu'un gémissait. Le dos collé au mur de gauche, il se glissa en crabe vers le bruit, pour présenter une cible moins facile.

Amanda Bull gisait sur le dos dans une mare de sang. Remo se pencha sur elle et elle ouvrit les yeux.

— Trahie, dit-elle en crachant un caillot de sang. Il m'a trahie... tous trahis...

— Où sont les autres ? demanda Remo.

— Morts... tous morts.

— L'ogive. Vous savez où elle est ?

— Tulsa... fourgonnette. Sautera... dans trois heures. Cherchez... fourgonnette banale... taches peinture noire... les côtés... trouvez...

— Facile, assura Remo.

— Il m'a tiré dessus, gémit-elle encore. J'avais... confiance en lui... Et il m'a tiré... Quelle idiote... croire un homme...

Et elle mourut.

— C'est ça le business, trésor, dit Remo en repartant. On aurait dû te noyer à ta naissance.

Le Maître de Sinanju était presque arrivé. Le souterrain était humide et frais. Devant lui, plus loin, des rais de lumière indiquaient une porte mal jointe. C'était l'unique éclairage de ce tunnel.

Chiun s'arrêta pour écouter. Il n'entendit rien devant lui, mais, au bout de quelques secondes, des pas lents *derrière* lui. Pas Remo. Le Russe. Il s'était échappé et avait suivi le Maître de Sinanju.

Pratiquement invisible dans l'obscurité, Chiun se plaqua contre la paroi de terre du souterrain et laissa passer le Russe. Que ce Russe aille faire irruption tout seul par cette porte, si c'était ce qu'il voulait. Et s'il n'était pas tué immédiatement, Chiun saurait qu'il pourrait avancer sans danger.

En voyant le vieux Coréen disparaître sous terre à plusieurs centaines de mètres du drôle de bâtiment, Pavel Zarnitsa supposa tout naturellement que Remo et Chiun étaient tous deux entrés dans le tunnel. Il attendit un peu, puis il y descendit à son tour. Les agents américains, pensait-il, lui serviraient d'éclaireurs et il n'aurait qu'à suivre sans crainte.

Le souterrain était aussi noir qu'une limousine du Politburo et Pavel fut obligé d'avancer en tâtonnant le long des murs ; le chemin lui parut interminable, avant qu'il ne distingue le vague encadrement d'une porte. Il n'y avait aucune trace des deux Américains et il s'en

félicita. Ils étaient donc déjà entrés. Alors Pavel Zarnitsa pouvait entrer aussi.

Il pesa de l'épaule contre la porte, qui céda.

La pièce était circulaire. Un éclairage fluorescent clignotait au plafond, répandant une lumière blafarde de salle d'opération. Ou de morgue.

Il y avait une petite console en face de la porte. Un être y était assis et regardait un écran de télévision sur lequel on voyait Remo marcher dans un couloir tournant. L'être portait un long vêtement violet, comme une robe de moine sans capuchon. Sa tête était une bulle rosâtre deux fois grosse comme une tête d'homme. Pavel ne voyait pas la figure du Maître du Monde, qui lui tournait le dos, mais il distinguait très bien les deux paires de bras maigres pendant hors des emmanchures de la robe violette.

Deux autres bras – humains – manipulaient les commandes de la console.

Pavel fit un pas, deux, en s'efforçant de ne pas faire de bruit, mais il en fit.

Le Maître du Monde pivota dans son fauteuil, ce qui fit taper ses faux bras comme des bouts de bois entrechoqués. Mais Pavel ne faisait pas attention à ça, ni à la tête inhumaine tournée vers lui. Il ne pensait qu'à cette voix familière de baryton sortant de la fente servant de bouche sous l'œil de poisson unique au centre de la figure du Maître du Monde.

— Pavel ! Bougre de con ! Espèce d'imbécile ! Ta place n'est pas ici !

— Chujoï ! s'exclama Pavel médusé. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que...

— Idiot ! cria la figure inexpressive. Tu viens entraver une opération du GRU ! La plus grande de tous les temps !

— Non, protesta Pavel d'une voix creuse. Tu ne peux pas faire ça. C'est mal de faire exploser une arme nucléaire dans les États-Unis. Tu...

— Tu ne m'en empêcheras pas ! glapit l'autre en brandissant un revolver. Je ne peux pas te permettre d'intervenir !

Pavel recula, horriblement choqué.

— Tu me tirerais dessus ? Mais... *Mais je suis ton frère !*

Le plafond changeait. Il n'était plus lisse, constatait Remo. Sur une longueur de deux mètres environ, il était percé de centaines de petits trous. Au-delà, à peine visible au prochain tournant, il redevenait lisse.

Remo devint une tache floue et traversa ainsi la zone dangereuse avant que l'acide tombant du plafond ne le touche. En se retournant, il vit l'acide noircir le sol. Des vapeurs s'en élevèrent et planèrent

jusqu'à lui. Il allait repartir quand il vit une nouvelle, section perforée au plafond. Celle-là aussi fit pleuvoir de l'acide qui forma des flaques, lesquelles s'étalèrent vers les pieds de Remo.

Il eut à peine le temps de comprendre qu'il était coincé quand il entendit des coups de feu suivis d'un long cri aigu.

— Aiiiiiiiiiiiiiii !

Chiun ! C'était Chiun qui criait !

Remo fit trois pas en courant, ce qui le plaça sur une ligne extérieure, et laissa son élan le porter à travers la paroi métallique. Le mur grinça atrocement, dans un bruit amplifié de clou arraché à du bois quand les mains de Remo le crevèrent et le replièrent vers l'extérieur.

Il se trouva dans le corridor suivant ou plutôt la continuation de l'unique spirale. Revenant sur la ligne extérieure, il passa aussi au travers de la paroi opposée et sauta en plein dans un piège. Une grenade à main tomba d'une trappe du plafond, accrochée à une ficelle qui arracha la goupille.

Remo saisit la grenade et la lança dans le corridor en se jetant lui-même dans la direction opposée. L'explosion lui blessa les tympans et pourtant il avait pris soin d'ouvrir la bouche toute grande pour égaliser la pression.

Remo se ramassa, passa à travers le dernier mur, comme si c'était du papier de chocolat, et se trouva enfin dans la salle centrale.

La première chose qu'il vit fut Chiun, l'air horrifié, adossé au mur et baissant les yeux sur deux corps allongés par terre. En voyant Remo, il annonça d'une voix aiguë :

— Je crois que c'est mort. J'ai pu le tuer, mais je n'en suis pas certain. Ah, Remo, tu ne trouves pas ça horrible ?

Remo considéra la forme inerte du Maître du Monde, dont la tête inhumaine était tordue à un tel angle que le cou ne pouvait qu'être brisé. Un seul œil de poisson regardait fixement le plafond et les nombreux bras, humains et non, étalés autour de la créature lui donnaient l'air d'une araignée difforme.

Remo se pencha sur le corps tandis que Chiun sautait sur la console comme une caricature de ménagère qui voit une souris.

— C'est mort, Remo ? gémit-il.

Remo toucha la tête rosâtre et eut une impression de plastique. Il la dévissa et révéla une tête humaine, dont les traits forts et les cheveux noirs ressemblaient tout à fait à ceux de Pavel Zarnitsa, même dans la mort.

— Calmez-vous, Chiun. Ce n'est qu'un déguisement.

— Tu en es bien certain ? chevrota Chiun, mais quand il constata la vérité il se ressaisit et descendit dignement de son perchoir. Bien sûr que c'est un déguisement, voyons, Remo ! Que voulais-tu que ce

soit ?

Remo, sans relever ce propos, demanda :

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Ce Russe s'est libéré et m'a suivi. Mais je l'ai dupé, répliqua Chiun en désignant Pavel qui était mort ou pas loin de l'être. Je l'ai laissé passer devant moi. Il a surpris ce... cet insecte et ils se sont disputés. L'insecte lui a tiré dessus et j'ai abattu l'insecte d'un seul coup au cou. Et puis j'ai vu sa figure...

Remo alla examiner Pavel Zarnitsa. Le Russe se vidait de son sang. Il n'en avait plus pour longtemps, mais, pour l'instant, il vivait encore un peu. Il ouvrit les yeux.

— Il... il est mort ? souffla-t-il.

— Ouais.

— C'est... mon frère... Chujoi... Zarnitsa. Petit frère... du GRU. Vous connaissez GRU ?... l'aurait dû... être KGB. Maintenant... est mort. Et je... aussi. Il m'a appelé imbécile. C'est lui... Il tue... son frère pour stupide... opération GRU. Il faut... trouver ogive avant...

— Je sais où elle est, lui dit Remo en se relevant. Il va falloir que je vous laisse.

Pavel ferma les yeux.

— Je serai mort... quand vous reviendrez.

— Je sais, dit Remo et Chiun et lui repartirent par le souterrain.

Quand ils remontèrent en voiture, Remo annonça :

— L'ogive est à Tulsa, Chiun. Nous avons environ deux heures, avant qu'elle n'explose.

— Tu as appris le labyrinthe escargot ?

— Oui. Le truc, c'est de ne pas suivre le chemin.

— Très bien. Tu auras au moins appris quelque chose, pour changer.

Trouver la fourgonnette, ce fut le plus facile. Elle était dans une petite rue du centre de Tulsa, près de l'université. Remo la reconnut grâce à la description d'Amanda Bull, une fourgonnette banale avec deux grosses taches de peinture noire sur les côtés, cachant les symboles nucléaires.

Remo força la serrure et ouvrit la porte arrière. L'ogive était à l'intérieur. Elle avait l'air bien petite et pas impressionnante du tout, pour un engin capable de causer tant de ravages.

— La voilà, dit Remo. Faut que j'appelle Smitty.

— Pas le temps, répliqua Chiun. Je dois agir vite.

— Vous ? Voyons, Chiun, ça exige un expert. Si vous faites une erreur, vous nous ferez tous sauter.

Chiun ne fit pas attention à lui.

« Je n'ai pas le temps d'acquérir l'huile qu'il faut, se dit-il, alors je

dois trouver un autre moyen. » Il palpa la saillie en forme de cône, le détail le plus distinctif de l'ogive. Remo hasarda :

— Nous devrions peut-être la conduire en pleine campagne, où elle fera moins de dégâts en explosant.

— Elle n'explosera pas, affirma Chiun.

— Depuis quand est-ce que vous vous y connaissez en armes nucléaires ?

Chiun s'interrompit, le temps de regarder Remo.

— Tu te rappelles le casse-tête, Remo ?

— Le Rubik's cube ? Bien sûr. Mais quel rapport avec...

— Tu ne comprenais pas comment je pouvais résoudre le cube, même les yeux fermés. Pourtant, je l'ai fait. C'est possible parce que tout ce que l'homme fabrique est doté d'une forme fondamentale, d'une unité d'objet. Quand ce casse-tête a été fabriqué, son unité de forme avait tous les petits carrés de couleur bien arrangés comme il faut. Quand les carrés sont désorganisés, l'unité interne est détruite. Cela n'a rien à voir avec les carrés de couleur, Remo, mais uniquement avec le bon emboîtement des pièces du casse-tête, quand il est dans son unité. Pour résoudre ce cube, je n'ai même pas eu besoin de regarder les couleurs, j'ai simplement manipulé les parties jusqu'à ce que je les sente retrouver leur unité. Les couleurs se sont arrangées toutes seules.

— Vous avez donc fait ça par le toucher ?

— Oui. Et un jour, toi aussi tu pourras accomplir la même chose. C'est pareil avec cet engin. Au moment de sa création, il n'était pas armé. Il est armé maintenant et par conséquent en désunité. Je vais défaire cette désunité.

— D'accord, petit père. Faites votre numéro. Mais j'espère que vous ne vous trompez pas !

Chiun se pencha de nouveau sur l'ogive. Le mécanisme était compliqué, plus compliqué, certainement, qu'un Rubik's cube même si les combinaisons possibles étaient moins nombreuses. Mais les conséquences de la plus petite erreur étaient infiniment plus grandes...

Remo monta la garde à côté de la fourgonnette. Il n'était pas loin de midi, à présent, et des étudiants passaient fréquemment près du véhicule. Ils ne se doutaient pas qu'ils étaient à portée d'un engin nucléaire, capable de mettre fin à leurs études et à leur vie dans une seconde d'éblouissement de feu blanc. Remo avait envie de les prévenir, de leur dire de fuir, mais il savait qu'ils ne pourraient jamais courir assez loin pour échapper à l'explosion atomique. Alors à quoi bon ? Qu'ils profitent de la vie, quand ils le pouvaient encore.

Près d'une heure se traîna de la sorte. Remo passa la tête dans la fourgonnette.

— Comment ça marche ?

Le Maître de Sinanju, absorbé par son travail, ne répondit pas. Remo retourna à ses réflexions. Que ferait Smith s'ils sautaient tous ? Est-ce qu'il...

— Cours, Remo, cours ! cria soudain Chiun en bondissant de la fourgonnette comme une fusée.

— Hein ? fit Remo, surpris.

— Cours !

Remo détala, Chiun à son côté. Tous deux tournèrent un coin de rue au moment où une grande explosion retentissait derrière eux. Remo se prépara à l'éblouissement qui les tuerait tous les deux...

— Tout va bien, maintenant, déclara Chiun en s'arrêtant de courir.

— Ça a explosé ! L'ogive nucléaire a explosé. Pourquoi est-ce que nous ne sommes pas morts ?

— Nous ne sommes pas morts, grâce à l'habileté du Maître de Sinanju, répliqua Chiun en ramenant Remo vers l'épave fumante de la fourgonnette.

Remo la contempla avec des yeux ronds.

— Je ne comprends pas. C'était un raté ?

— Non. C'était presque notre mort. Les imbéciles qui ont construit cet engin l'ont construit de telle façon qu'une fois armé son unité ne pouvait pas être rétablie.

— Probablement quelque chose à voir avec le système de sécurité, marmonna Remo.

— Quoi que ce soit. Quand j'ai découvert cela, Remo, j'ai examiné le mécanisme pour voir ce qui le faisait marcher. Ainsi, j'ai découvert que pour que la partie atomique fonctionne, elle devait être déclenchée par une explosion ordinaire.

— C'est exact, dit Remo, sans s'occuper des badauds qui s'étaient précipités sur les lieux de l'explosion. Ils déclenchent l'explosion nucléaire au moyen d'une petite explosion normale. J'ai lu ça quelque part.

— J'ai vu que je ne pourrais pas arrêter le mécanisme de la petite explosion sans peut-être provoquer la plus grosse. Alors je ne m'en suis pas occupé et j'ai rendu inutilisable la partie atomique. C'est ce qui a causé la petite explosion.

— Pendant un moment, là, j'ai bien cru que vous aviez tout foutu en l'air, avoua Remo. Pas mal, votre travail.

— Un travail excellent, se vanta Chiun. La prochaine fois, je saurai le faire les yeux fermés.

— Faites-moi penser à être en congé de maladie, ce jour-là, grogna Remo.

CHAPITRE XVIII

Dans la soirée, ils retrouvèrent le Dr Harold W. Smith à la ferme de feu Ethel Sump.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites, Smitty ? demanda Remo dès que Smith arriva.

— Remo. Maître de Sinanju, dit brièvement Smith.

— Salut et gloire, empereur Smith ! s'exclama Chiun. Quelles nouvelles ?

— J'ai réussi à tout régler, dans cette affaire. Les débris de l'ogive ont été enlevés et une histoire a été racontée aux journaux de Tulsa pour expliquer l'explosion. Vous avez remarquablement neutralisé l'ogive, Chiun. Le Président est reconnaissant.

Le Maître de Sinanju s'inclina et murmura :

— Sa reconnaissance se manifesterait peut-être de façon intéressante ?

— Hein ? fit Smith.

— Chiun veut dire, Smitty, intervint Remo, qu'à son avis il mériterait une prime pour avoir sauvé Tulsa.

— Une modeste prime, dit modestement Chiun. J'ai appris qu'il y a plus de 432 000 personnes qui vivent dans cette ville. Une pièce d'or par tête sauvée me semblerait appropriée, peut-être...

— Nous parlerons de cela plus tard, dit vivement Smith, en fronçant les sourcils. Auparavant, je voudrais examiner cette prétendue soucoupe volante.

Quand ils se penchèrent sur le petit tas de scories, Remo observa :

— Il n'en reste pas grand-chose, hein ?

Smith sonda les restes métalliques avec un canif.

— Avant de quitter Folcroft, je me suis renseigné sur ce Chujoï Zarnitsa. Il faisait partie du GRU, un service de renseignements russe rival du KGB. Nous ne savions pas qu'il était en Amérique. Autant que j'aie pu le déterminer, ce Chujoï n'agissait pas sur les ordres directs de l'Union soviétique. Il n'est pas toujours possible d'être certain de quelque chose, dans ce domaine-là, mais ce complot pour détruire notre système de missiles de défense était apparemment son idée personnelle. Le GRU le sanctionnait peut-être, mais ça n'allait pas plus loin. Zarnitsa n'avait aucun soutien de personnel, aux États-Unis, à part les imbéciles qu'il a abusés.

— Et la blonde ? demanda Remo.

— Elle s'appelait réellement Amanda Bull. C'était la première à

être recrutée. Elle ne venait pas d'un milieu extraordinaire. D'ailleurs, tous les membres du CRETIN étaient des gens tout à fait ordinaires.

— Des amateurs, empereur, déclara Chiun. J'ai eu affaire à eux quand Remo était malade. Ils ne pouvaient rien faire correctement. Particulièrement cette femme.

— Vraiment ? Alors vous étiez avec eux quand ils ont attaqué cette base de missiles. Peut-être pourriez-vous expliquer comment ces amateurs ont réussi à passer outre à notre système de sécurité et à détruire ce missile ?

— C'est parce qu'ils étaient des tueurs abominables qui ne reculaient devant rien, répondit instantanément Chiun.

— Mais vous venez de dire qu'ils étaient incompetents, fit observer Smith.

Chiun haussa les épaules.

— Qu'est-ce que vous croyez ? C'était des Américains, et par conséquent incompetents.

Smith considéra Chiun avec une certaine perplexité.

— Enfin bref, reprit-il, aucun n'a survécu, ce qui est probablement une bonne chose. Nous avons retrouvé tous les cadavres et avons pris des dispositions pour qu'ils aient tous l'air d'être morts dans des accidents. Les frères Zarnitsa seront incinérés et, pour les Russes, ils auront tout simplement disparu.

— Et comment explique-t-on l'accident du missile ? demanda Remo.

— On s'en occupera aussi. Les organismes de désarmement poseront un problème pendant un moment, mais le grand public a la mémoire courte, quand il s'agit d'incidents de ce genre. Peu à peu, tout sera oublié... du moment que toute l'histoire reste ignorée de la presse.

— Je ne suis pas sûr que ce soit la sagesse, dit Remo. Après tout, ces cinglés ont bel et bien démoli un missile. Le grand public devrait peut-être savoir combien tous ces bidules nucléaires sont vulnérables. Et à quel point ces gens sont dingues.

Smith ne se donna pas la peine de lever les yeux des restes de la soucoupe volante.

— Heureusement, ce n'est pas vous que ça regarde, Remo. Ne vous inquiétez pas, de nouveaux systèmes de sauvegarde seront mis en place, à cause de ce qui est arrivé par ici.

Remo n'était pas trop d'accord, mais il n'insista pas.

— Bon, alors ça explique tout, à part la soucoupe volante. Qu'est-ce que c'était ?

Smith se releva et épousseta son pantalon de la main.

— Il faudra analyser ces scories, mais je suis à peu près certain que Zarnitsa opérait à partir d'un petit aéronef, une espèce de dirigeable,

probablement. L'engin pouvait donc voler sans bruit, planer et transporter un petit nombre de gens et un peu de matériel, pour faire ce que faisait votre soucoupe volante. Les nombreuses lumières vives contribuaient sans doute à camoufler la construction rudimentaire et les ventilateurs, ou quoi que ce soit, qui le propulsaient horizontalement sur de courtes distances.

— Ça expliquerait pourquoi il m'a paru si bizarre quand je m'en suis approché, dit Remo. Je m'attendais à sentir des vibrations de mécanique puissante, lourde, mais je n'ai perçu que du vide. Une impression de creux. C'était parce qu'il était plein d'un gaz. Mais les armes ?

— Vous connaissez déjà le champ ultrasonique. Le rayon de la mort que vous m'avez décrit était probablement un laser équipé d'un filtre bleu pour lui donner une autre apparence. La plupart des gens pensent que le laser est rouge, vous savez. Et tout l'engin devait probablement marcher sur batteries.

— Enfin... maintenant c'est fini, toute cette histoire insensée.

— Insensée est bien le mot, reconnut Smith. Jamais ils n'auraient pu atteindre leur but sans déclencher une crise internationale. Mais arriver à persuader tant de gens qu'il était un extraterrestre venu d'une autre planète, ça, ça pourrait devenir une affaire grave.

— Pah ! s'exclama Chiun avec mépris. Qui pourrait croire une chose pareille ?

— Je suis heureux que vous n'ayez pas été abusé, petit père, dit ironiquement Remo. Ça aurait été une catastrophe si l'un de nous deux n'avait pas gardé sa tête sur ses épaules.

Smith les regarda tous les deux à tour de rôle, puis il dit brusquement :

— J'ai à m'occuper d'autres détails. Vous aurez de mes nouvelles. Et il s'en alla.

— Vous cherchiez à me faire comprendre que le Maître du Monde était un imposteur, quand vous m'avez raconté cette légende de Huk et du nain, n'est-ce pas ? demanda Remo à Chiun quand ils furent seuls.

— Bien sûr. Je voulais t'annoncer la nouvelle avec ménagements, mais naturellement tu n'as rien compris.

— Vous saviez donc que c'était un faux extraterrestre et pourtant, quand vous l'avez affronté, vous avez eu une trouille des trente-six diables.

Chiun se mit en marche. Remo le suivit.

— Je m'attendais à trouver un nain, pas un homme déguisé en cancrelat, prétendit innocemment Chiun.

— Quand avez-vous commencé à soupçonner la vérité ?

— Je l'ai toujours sue !

— Mais si vous l'aviez toujours sue, vous n'auriez pas aidé cette blonde grotesque à démolir le missile. Et si Smitty apprend jamais que c'est vous qui avez été responsable de ça, il déduira probablement le prix du bidule du prochain envoi d'or à votre sacré village.

— Ne le laisse jamais soupçonner la vérité, Remo ! s'écria Chiun alarmé. J'éviterai d'évoquer ce sujet, à l'avenir. Je dirai peut-être à Smith qu'il n'a pas besoin de m'accorder une prime pour le sauvetage de Tulsa. Je lui dirai que je lui fais cadeau de Tulsa. Et qu'à la place, ils pourraient peut-être ériger une statue en mon honneur. Avec une plaque qui dirait : « CHIUN, SAUVEUR DE TULSA. » Oui, tu vois, ça, ça me ferait plaisir.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question. Quand avez-vous commencé à penser que le Maître du Monde était un imposteur ?

— Si tu tiens vraiment à le savoir, Remo, j'ai eu des soupçons à notre deuxième rencontre. Ce Maître du Monde était d'accord avec tout ce que je disais. Rien ne le démontait. Mais il ignorait tout de la source solaire. Ça a éveillé mes soupçons, tout comme le nom qu'il m'a donné. Aucun Maître ne s'appellerait Grand Chien Velu.

— Ça, c'est un truc que je ne comprends toujours pas. Pourquoi est-ce qu'il a pris un nom coréen ?

— Il n'a pas pris de nom coréen. Il a inventé un nom. À mes oreilles, qui s'attendaient à entendre un nom coréen, ça a fait l'effet de Hopak Kay, ce qui veut dire Grand Chien Velu. Je t'ai dit qu'il avait un accent épouvantable.

— Ouais, mais qu'est-ce qui vous a finalement mis la puce à l'oreille ?

Chiun se tourna vers Remo :

— C'est quand je l'ai interrogé sur son monde. Tu sais qu'il se prétendait venir d'une civilisation avancée. Quand je lui ai demandé de me parler de la situation des assassins dans sa prétendue culture avancée, il m'a dit qu'il n'y en avait pas, alors j'ai compris qu'il n'était qu'un méprisable menteur.

— Parce que, censément, il n'y avait pas d'assassins sur sa planète, vous avez compris qu'il mentait ?

— Bien entendu ! Qui a jamais entendu parler d'une civilisation avancée sans assassins ?

— Évidemment.

Chiun fouilla dans les replis de son kimono et en retira le Rubik's cube.

— Et maintenant, aux affaires sérieuses, dit-il.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été :

*Achevé d'imprimer en février 1987
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

N° d'édit. 11573. – N° d'imp. 222. –
Dépôt légal : mars 1987.

Imprimé en France

ISBN 2-259-01593-X